

Elle était une fois...

Frédérique Hébrard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FRÉDÉRIQUE
HÉBRARD

*Elle était
une fois...*

Souvenirs



« Les choses n'arrivent qu'à
ceux qui peuvent les raconter. »

Flammarion

Frédérique Hébrard

Elle était une fois...

Souvenirs

Flammarion

Frédérique Hébrard

Elle était une fois...

Souvenirs

Flammarion

© Flammarion, 2017.

ISBN Epub : 9782081414839

ISBN PDF Web : 9782081414846

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081395220

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« L'ai-je vécu ? L'ai-je rêvé ?

Peu importe : je vous le raconte. »

À la veille de ses quatre-vingt-dix ans, Frédérique Hébrard, l'auteur du Château des Oliviers, de La Demoiselle d'Avignon, de La Chambre de Goethe et de tant d'autres succès, se raconte à la première personne. Une vie d'artiste, entre ombre et lumière, qui affiche avec pudeur les cicatrices du bonheur.

Flammarion

Un mari, c'est un mari, roman.

La vie reprendra au printemps, roman.

La Chambre de Goethe, roman (Prix Roland Dorgelès, 1981).

Un visage, roman.

Le Mois de septembre, roman.

La Citoyenne, roman.

Le Harem, roman (Grand Prix du Roman de l'Académie française, 1987).

Le Mari de l'Ambassadeur, roman.

Félix, fils de Pauline, roman.

Le Château des Oliviers, 20 ans après, roman.

La Demoiselle d'Avignon est de retour, roman (avec Louis Velle).

Julliard

L'Île sans serpent, récit.

Je vous aime.

Babouillet ou la Terre promise.

J'ai lu

La Petite Fille modèle, récit.

La Demoiselle d'Avignon, roman (avec Louis Velle).

Plon

Le Grand Batre, roman.

La Protestante et le Catholique (avec Louis Velle).

Esther Mazel, roman.

Je vous aime... toujours.

Le Goûter chez Dieu, roman.

Les Châtaigniers du Désert, roman.

Tant qu'il y aura des chats... dans une famille (avec Louis Velle).

Divina, roman.

Alcide

Cévennes de la mer à la lune (avec Jean-Louis Aubert).

Elle était une fois...

Souvenirs

7 juin 2007

7 heures 18 dans la maison qui dort encore... Aujourd'hui,
j'ai quatre-vingts ans.
Quatre-vingts ans, ça fait biblique,
ça fait mythologique... ça fait rire la petite fille
que je suis encore, la petite fille qui se souvient d'une autre
petite fille qui, elle, hélas,
n'a jamais eu de rides.
C'est à elle, à toutes ses espérances massacrées,
que je pense en ce jour d'anniversaire,
à elle qui fait partie des femmes de ma vie
que ma mémoire convoque ce matin...
Ces femmes à qui je vais tout raconter.
C'est à toi, petite sœur, que je dédie ce livre
au moment même où je décide de l'écrire un jour.
À toi, Anne Franck.

« Les choses n'arrivent qu'à ceux qui peuvent les raconter. »

Thucydide

Les enfances

J'aime les femmes.

Ça me vient de Mémé... une mémé formidable qui se promenait dans la Bible comme en son jardin, sautant du Lévitique à l'Apocalypse, revenant sur ses pas pour écouter saint Paul ou comparer les mérites des quatre Évangélistes, cueillant pour moi au passage ce qui lui semblait essentiel à l'édification d'une enfant qui savait à peine marcher.

— *Tu aimeras ton prochain comme toi-même...* ils le disent tous ! constatait-elle avec ravissement. Tu entends, ma chérie, tous ! Il faut obéir !

J'obéissais. Pour faire plaisir à Mémé, j'obéis toujours¹ ... Et grâce à elle, je découvris qu'il y avait quelqu'un de plus proche d'une femme que le prochain : une autre femme.

Ses sœurs, ses cousines, ses amies se plaignaient parfois de leur état : « Nous ne sommes que des femmes... », gémissaient-elles. Cela la mettait hors d'elle. Mémé était de la race des combattantes, comme Marie Durand qui fut prisonnière pour la Foi pendant trente-huit ans et grava dans la pierre de la Tour de Constance le mot REGISTER². Comme Emmeline Pankhurst, l'héroïque suffragette anglaise. Elle l'admirait, elle était prête à la suivre en prison. Mais jamais sans ses gants et un nuage de poudre sous sa voilette.

Je n'ai nullement l'intention, dans ce livre, de raconter la vie des femmes de ma famille. Elles ne viendront sous ma plume que si elles se trouvent mêlées à des événements vécus par d'autres femmes ; mais je ne pouvais pas commencer cette histoire sans rendre hommage à ma grand-mère et saluer son exemple.

Avant de savoir lire, je fus débarbouillée par son savon féministe, et la phrase qui était gravée dans sa pâte se grava en moi pour toujours :

La femme doit voter.

Cette phrase n'était encore qu'une prophétie. Elle s'accomplit grâce à Charles de Gaulle, le 29 avril 1945. Mais toi, Mémé, toi qui m'as

appris la République, tu n'étais plus là. Tu n'as jamais entendu ces deux mots :

— A voté !

Alors je vote pour toi. Je ne sais pas toujours pour qui je dois voter. Mais je vote. Et je voterai toujours, devrais-je choisir entre Charybde et Scylla.

Merci, Mémé.

Oui, j'aime les femmes.

Mais je vous dois des précisions et, si vous le permettez, je commencerai cette histoire par une parabole :

Il était une fois un avion...

*

La parabole commence par une invitation surprenante. Je regrette de ne pas l'avoir gardée, j'aurais voulu vous présenter le document dans son intégralité. Je vais essayer d'être au plus près de la réalité ; c'était au printemps de l'année 1974.

Airbus organise un vol exclusivement réservé aux femmes les plus représentatives de France. Il n'y aura pas d'hommes à bord. Le vol partira d'Orly pour Nice. Là, des hélicoptères emmèneront les passagères déjeuner à Monte-Carlo avec S.A.S. la Princesse Grace.

C'était à peu près ça.

J'ai interrogé Air France, Airbus, le secrétariat du Palais Princier de Monaco, et personne n'a pu retrouver d'archives relatives à ce vol. La seule certitude, c'est 1974. Je vous dirai pourquoi un peu plus tard.

Donc, un beau matin, les heureuses élues, un peu plus de deux cents, embarquèrent pour Nice à Orly.

L'invitation avait bien précisé que cette journée serait une journée sans hommes, et cette précision avait un petit côté rigolo.

Nous étions toutes très gaies.

Nous nous découvrons.

Il y avait une bergère, une danseuse nue (habillée, bien sûr !), une sœur de charité, des actrices, chanteuses, musiciennes, journalistes, romancières, femmes politiques, médecins, artistes peintres, avocates, juges de paix, infirmières, mères de famille, une salutiste !... et même une jolie petite gendarme et une solide sapeur-pompier.

C'était merveilleux.

Normal et inattendu.

Des parfums flottaient dans l'air. Délicieux.

Dans cet avion sans stewards, où circulaient de charmantes hôtesses de l'air, on échangeait des sourires, on était entre nous.

On était bien.

Chocolat, thé, café, jus d'orange et viennoiseries.

Le vol passa comme un rêve.

Je pensais à ma grand-mère qui n'avait jamais pris l'avion, jamais voté.

J'aurais voulu être assise auprès de chacune de ces femmes. Leur parler. Savoir si elles étaient heureuses. Je n'avais qu'une voisine, une célèbre attachée de presse très drôle. Comment ai-je pu oublier son nom ?... Dans l'hélicoptère, je fis la connaissance de la jolie gendarme, délicieuse, et d'une femme d'ambassadeur d'un snobisme exemplaire.

Et puis ce fut le merveilleux déjeuner à Monte-Carlo.

J'ai tout oublié, sauf la Princesse.

Inoubliable Princesse Grace.

Après le déjeuner – servi exclusivement par des femmes –, au moment où nous prenions congé, elle me glissa dans l'oreille :

— Je suis dans tous mes états, nous attendons les résultats du bac de Caroline...

C'est pour ça que j'ai la certitude que le vol d'Airbus s'est passé en juin 1974.

C'était bien. C'était formidable. C'était délicieux. C'était somptueux...

Oui.

Mais toutes ces femmes, ça commençait à nous peser. Même au moment des transferts en hélicoptère, même au cours de l'embarquement pour le vol du retour, on avait beau ouvrir l'œil : rien que des femmes.

Pas un mec.

Nous avons repris nos places. L'ambiance était au plus bas. Plus personne ne riait. Plus personne n'avait envie de parler à personne.

Rien que des femmes...

Quelle horreur !

C'est alors que, sortant de nulle part, émergeant de l'Invisible, apparut soudain un malheureux photographe, livide et trébuchant.

— Mesdames, nous dit-il, je monte de la soute, je n'en peux plus. J'avais juré aux organisateurs de ne pas me faire voir de vous. Je vous suis depuis Paris en me cachant, mais je n'en peux plus !

Dans l'avion ce fut comme dans *La Belle au Bois Dormant* quand la princesse se réveille.

Endormies, maussades, furieuses ou renfrognées, les femmes se réveillèrent en découvrant le Prince charmant livide et trébuchant.

Chacune voulait l'avoir près de soi, lui faire une petite place, le reconforter, lui sourire, lui donner un bonbon...

J'eus peur qu'on ne le mette en loterie.

Un vent de Genèse soufflait dans la carlingue. Nous étions heureuses

comme le jour où Dieu, à l'aube du monde, inventa l'Homme pour donner un compagnon à la Femme.

J'ai frappé à toutes les portes possibles pour retrouver la trace de ce voyage... Hélas, il semble que l'avion se soit perdu dans les nuages de la Mémoire. Il semble ne pas avoir existé, mieux protégé par l'oubli que par une consigne Secret Défense.

Mais Caroline a eu son bac ce jour-là et je n'ai jamais oublié la belle princesse qui tremblait pour sa fille.

*

L'épisode de l'avion est plein de significations. Il annonce que, dans ce livre consacré aux femmes, vous trouverez beaucoup d'hommes. Montés de la soute, sortis de nulle part, mais toujours présents dans le cœur des femmes. Pourquoi ? Tout simplement parce que ces hommes, eux aussi, *ils étaient une fois...*

Mais revenons à Mémé chez qui je passai mes premières années, à Nîmes la Romaine, en pleine Antiquité, dans une maison en grand deuil qu'elle partageait avec ses sœurs.

Jeanne, Suzanne et Marguerite étaient veuves. Suzanne et Marguerite avaient chacune perdu leur fils. Il y avait plus de morts sur les murs que de vivantes à bord.

J'avais quatre ans et demi. Ma vie était réglée sans fantaisie. Visites au lointain cimetière protestant en prenant la voie Domitienne. Goûters avec de vieilles dames moustachues qui sentaient la réglisse, promenades sous l'olivier et le laurier au Jardin de la Fontaine entre temple de Diane et tour Magne, premières approches de l'invisible dieu Nemausus, et, chaque soir, j'apprenais à lire et à écrire grâce aux pâtes à potage de ma soupe.

Une horreur ! Depuis ce temps je hais les pâtes à potage, mais je dois reconnaître que c'est grâce à elles que je sais lire et écrire. C'est grâce à elles que Papa me fit cadeau de la Bible et des *Mille et Une Nuits*, c'est grâce à elles que le film en noir et blanc de ma vie chez Mémé prit fin et qu'un jour je « montai » à Paris.

Paris est une fête !

Je ne sais pas encore qui est Ernest Hemingway, ni qu'il a dit ça dans un livre, mais je suis d'accord avec lui : Paris est une fête.

Dieu que les femmes y sont belles !

Maman.

Ma maman est très jolie. D'abord elle n'a pas de moustaches, et puis elle met du rouge à lèvres et du rouge à ongles... Même sur ses doigts de pieds ! Et puis elle ne sent pas la réglisse, mais la rose. *Rose*, de Guerlain. Je l'ai lu sur l'étiquette d'un flacon dans la salle de bains. C'est vraiment bien de savoir lire, ça aide. Bien sûr, je ne suis pas

« montée » à Paris sans mes deux livres, la Bible et *Les Mille et une Nuits*. Pas folle. Je préfère *Les Mille et Une Nuits* parce qu'il y a dessus des dessins de dames très bien habillées. Ou très bien déshabillées. Il y en a une qui se voile devant un oiseau parce qu'elle a compris que c'était un Prince ensorcelé par une magicienne. Et l'oiseau – enfin, le Prince – se met à genoux devant elle parce qu'elle est très belle.

Moins que Maman bien sûr, mais, attention, Maman n'est pas seulement belle, Mémé m'a prévenue :

— Ta mère est un savant, Riquette, ne l'oublie pas !

C'est vrai, Maman est l'archiviste et la bibliothécaire du musée du Louvre. Ce qui prouve qu'on peut à la fois être savante et bien coiffée !

Et puis, en me cachant dans le placard de l'entrée, j'ai découvert les Divinités de la Nuit. Ce sont les femmes des amis de Papa. Elles ont des robes du soir en satin blanc, des renards bleu pâle sur leur dos nu, et de longs fume-cigarette.

Je ne les ai jamais vues à la lumière du jour. Elles ne parlent pas. Ça ne fait rien, je ne comprends pas la langue de la nuit. Mais je saisis quelques noms... Scott, Zelda...

À quel moment ces noms se sont-ils gravés dans ma mémoire ? Je ne savais pas qui était Gatsby quand j'observais les Fitzgerald depuis mon placard, mais les données mystérieuses de mon espionnage attendaient le moment où chacune trouverait sa place dans ma tête. Aujourd'hui, il me semble que j'étais là quand Scott, en plein milieu du salon, essaya de nager dans un seau à champagne. Il commençait à se déshabiller... Il me semble avoir été là quand King Vidor tenta d'entraîner mon père à Hollywood pour faire du cinéma... « *And for money, dear André, unlimited !* »

Hollywood... Mon film est maintenant en couleur. Fini le noir et blanc avec les amies de Mémé. Paris est une fête, et moi j'entre au lycée Henri-IV dans la plus petite classe où je suis la seule fille. Comme le photographe de l'Airbus était le seul garçon du voyage. Mais moi, au lycée, à H4 comme on dit, on ne me cache pas, bien au contraire. On me considère. Parce que je sais lire. Comme les grands ! Et même mieux. Alors on m'invite au goûter de la Saint-Charlemagne. Tout ça parce que Papa m'a donné la Bible et *Les Mille et Une Nuits* ! Un monsieur qui a des yeux inoubliables lui a dit devant moi :

— Tu viens de lui donner accès à l'Imaginaire de Vérité et à l'Imaginaire de Merveille, bravo !

Je n'ai pas très bien compris ce que voulait dire Monsieur Malraux, mais j'ai deviné que c'était gentil et que c'est grâce à la Vérité et à la Merveille que je suis entrée à H4. Bravo !

Mais il y a mieux que mon entrée à H4. Il y a mon entrée au cours de danse.

La vieille dame très méchante qui nous tape sur les mollets avec une baguette a dit à Maman avec l'accent russe :

— Elle est trrrrrès douée.

Alors c'est décidé. Plus tard, je serai danseuse. Mais chut ! Il ne faut pas le dire.

Silence.

À part les Divinités de la Nuit qui ne se montrent qu'à la lumière électrique, il y a beaucoup de dames qui viennent chez mes parents et qui veulent me connaître. Elles m'embrassent et chacune me laisse un peu de son parfum sur la peau. Ça me permet de les reconnaître les yeux fermés... Un jour je saurai le nom des parfums ! Les noms des dames, je les sais déjà : Odette, Jane, Lise, Marcelle, Wanda... Oh ! Wanda ! La pauvre vient de se noyer dans la mer avec son amoureux. À Saint-Trop' (c'est comme ça qu'il faut dire). Wanda est morte. C'est la première fois que je vois pleurer les grandes personnes. J'ai pleuré aussi, parce que j'aimais beaucoup Wanda Wolska. Elle était rousse, délicieuse, peintre et slave... Je ne saurai jamais le nom de son parfum. Elle est morte. C'est fini. Maman m'a donné un tableau peint par elle pour que je me souvienne.

— Ce sont des vaches, m'a dit Maman.

Ça m'a un peu étonnée...

Je croyais que c'était des tasses. Mais Maman peut être tranquille, vaches ou tasses je n'oublierai jamais Wanda, ses éclats de rire et son accent aussi mystérieux que son parfum.

J'aime les femmes.

Les femmes. Ce qui me plaît c'est qu'elles sont très différentes les unes des autres. Sévères. Gentilles. Rieuses. Bavardes. Silencieuses. Drôles. Mystérieuses...

Adrienne, elle, ne ressemble à personne. Pas de parfum. Pas de rouge à lèvres ni à ongles. Adrienne porte une robe de moine qui tombe jusqu'à ses pieds. Elle vient toujours accompagnée de Sylvia la-demoiselle-de-Shakespeare-and-company. C'est comme ça qu'on l'appelle.

Rien compris.

Il paraît qu'Adrienne fait très bien la cuisine et qu'elle va aux Halles acheter sa viande. C'est peut-être son métier ? Sylvia et elle aiment beaucoup Papa. Ça me fait plaisir. Par contre, je déteste le docteur. La doctoresse. Elle est laide. Elle a toujours l'air fâchée sauf quand Papa lui parle. Elle ne m'a jamais embrassée. Tant mieux. Quand elle me regarde, elle fronce les sourcils comme si je venais de faire une grosse bêtise. À la place de Maman, je ne l'inviterais pas. Je me méfierais. Je voudrais le lui dire, à Maman, mais je ne peux pas. C'est comme pour la danse.

Silence.

Ô Mnémosyne, gracieuse mère des Muses, compagne fidèle de la Pensée, j'ai besoin de toi pour y voir clair dans les arcanes de la mémoire.

La mémoire d'une enfant qui mêle ce qu'elle a vu de ses yeux à ce que les grandes personnes lui ont livré comme informations. Livré ou laissé deviner.

Je dévorais tout. Comme un petit chien qui se jette sur ce qui tombe de la table. Et je n'ai rien oublié. J'ai seulement reconstruit le Passé. Mais quand ?

Bien sûr, je n'ai pas su tout de suite que c'était Sylvia Beach qui avait envoyé Scott Fitzgerald à Papa, qu'Adrienne Monnier n'était pas cuisinière, mais qu'elle régnait sur la littérature depuis la Maison des Amis des Livres. Mais aujourd'hui il me suffit de regarder les titres de mon père, que Scott, magnifique et fraternel ami, fit traduire à New York à la fin des années 20, pour aussitôt revoir les Divinités de la Nuit dans leurs robes de satin blanc, et j'entends rire Wanda qui secoue sa chevelure de feu avant de partir pour la mort.

Proust a parlé un jour des « tons conventionnels et tous pareils de la mémoire volontaire », qu'en penses-tu, Mnémosyne ?

Papa ne partit pas pour Hollywood comme le lui demandait King Vidor. Mais le film en couleur continua à la maison où j'entendis souvent parler de Scott et de Zelda.

Je montai d'une classe, je dansai, et puis, un jour, on me dit :

— On s'en va ! On quitte Paris !

Papa vient d'être nommé conservateur adjoint au château de Versailles ; on va habiter chez le Roi !

Chez le Roi ? Mémé m'a dit qu'il avait été très méchant avec nos ancêtres camisards, et on va habiter chez lui ? Quelle horreur !

Je n'irai plus à H4. Et, surtout, je vais devoir quitter le cours de danse avant même de savoir saluer.

Versailles. Ce doit être loin. Je ne verrai plus mes amies les dames...
Je suis désespérée.

Le désespoir d'une petite fille ne dure pas longtemps sur *trois marches de marbre rose*. C'est de cet observatoire historique que j'allais voir naître le Front populaire et le journal *Vendredi*.

Versailles n'était pas aussi loin que je l'avais cru. Très vite, je vis revenir Odette Bost, Jane Kayser, Lise Deharme, je retrouvai les parfums qui accompagnaient leurs baisers, et grâce à Marcelle Auclair, une dame qui savait tout de la beauté, j'appris leurs noms : *Vol de Nuit*, *Arpège*, *L'Heure bleue*, et même le nom du plus vieux de tous les parfums : *Jicky*, qui était né en 1889.

Adrienne Monnier et Sylvia Beach furent les premières à me rendre visite, un soir, dans ma chambre, et elles poussèrent des cris d'admiration.

Parce que ma chambre... autrefois c'était le bureau de Monsieur de Colbert. Eh oui. Eh bien, maintenant c'était ma chambre. Elle donnait sur la place d'Armes à l'étage noble de l'aile sud des ministres.

Versailles.

Les garçons d'H4 me manquent. Heureusement, Jane Kayser vient souvent avec ses enfants et je vois des garçons. Il n'y en a pas dans mon lycée de filles. Pas un ! Rien que des filles. Quelle horreur ! Toutes en blouse rose, même les grandes. Sans que je le leur dise, les filles ont su très vite que j'habitais chez le Roi. J'ai vu que ça les impressionnait. Pourtant, je n'y suis pour rien.

Il y en a une que je trouve merveilleuse. Guillemette. Je voudrais qu'on soit amies. Elle est belle, toujours bien coiffée, bien habillée. Noble.

D'ailleurs, elle est noble. Et petite-fille d'un archevêque. Pardon, pas « petite-fille », petite-nièce.

Elle m'a demandé :

— Tu es catholique ou protestante ?

J'ai dit protestante pour faire plaisir à Mémé.

Guillemette m'a regardée avec effroi, puis elle m'a dit :

— Alors je ne pourrai pas jouer avec toi !

Et elle m'a tourné le dos.

J'ai tellement pleuré le soir chez Monsieur de Colbert que mes parents, pour me consoler, décidèrent de m'inscrire chez les Éclaireuses. Protestantes. Évidemment puisque nous étions protestants comme Marie Durand. Ça voulait dire quoi, au juste ? Pour en savoir davantage je regardai dans le dictionnaire :

Protestant, e, adj. et n. Qui appartient au protestantisme.

D'accord.

J'étais bien avancée.

N'ayant pas encore l'âge requis pour aller chez les grandes, j'allai chez les plus jeunes, celles que l'on nomme les « Petites Ailes ».

La cheftaine était adorable et je passai un après-midi merveilleux au milieu des filles « toujours prêtes » – c'est leur devise –, toujours prêtes à être gentilles, gracieuses et serviables. J'eus tout de suite plein d'amies... surtout la petite Jeanne, un amour ! C'était vraiment bien d'être protestante, et j'attendis avec impatience le jeudi suivant. Hélas, quand la maman de ma nouvelle amie découvrit qui était le papa qui venait de me déposer en voiture, elle poussa un cri et dit à l'adorable cheftaine :

— Mais vous recevez n'importe qui ! Si vous croyez que je vais laisser Jeanne jouer avec la fille d'un rouge ! Ça va pas, non !

L'après-midi fut affreux. Pour moi, pour la cheftaine et pour la pauvre Jeanne.

Je ne devais jamais retourner chez les Petites Ailes.

J'étais tellement triste que Papa eut une idée :

— Et si nous la mettions chez les scouts communistes ?

— ... les Faucons Rouges... ? Pourquoi pas ? Peut-être...

Maman réfléchissait, semblait favorable à la proposition... puis elle trancha :

— Non ! Elle risque d'avoir des problèmes quand elle donnera son adresse : Château de Versailles, Aile Sud des Ministres...

Papa et Maman éclatèrent de rire, et moi j'éclatai en sanglots.

Personne ne voulait jouer avec moi ! Personne. Mais qu'est-ce que je leur avais fait pour être rejetée par tous ?

Je pleurais si fort qu'on devait m'entendre des Petites Écuries jusqu'à la Pièce d'Eau des Suisses. Mes pauvres parents furent vraiment inquiets et c'est ainsi que je fus inscrite au cours de danse classique du lycée, que je fis la connaissance de Darling et que ma vie changea.

« Darling », c'est notre professeur de danse. Nous l'avons baptisée ainsi d'un commun accord et je crois qu'elle aime bien. Darling est divine et personne ne se dispute avec personne à son cours : quand on danse, on est au-dessus de la politique et de la religion. Elle nous a prévenues. D'ailleurs, elle nous parle toujours avant les exercices, elle dit que c'est très important de savoir ce qu'on fait, elle dit :

— Ma chance, petites, c'est que personne n'est obligé de venir à mon cours. C'est un choix. Je dois vous apprendre l'en-dehors et les cinq positions fondamentales. Ça fait mal, je vous préviens, et ça fera toujours mal. Il y aura des larmes, des courbatures et du sang dans les chaussons, aussi je ne retiens personne, qui m'aime me suive ! Piano, mademoiselle, s'il vous plaît³ ! »

On se ferait tuer pour elle !

C'est sûr, plus tard je serai danseuse. Mais silence ! C'est un secret.

La danse me rendit si heureuse qu'elle m'aida à regarder les visiteurs de mon père d'un autre œil, à les découvrir... parfois même à les comprendre. Surtout quand ils parlaient du Métier d'Écrivain. Là, je les sentais heureux. Comme nous, les petites filles, au début du cours, avant les premières notes du piano, quand Darling nous disait, impitoyable et merveilleuse :

— Droit le dos, petites filles, on salue !

Le Métier d'Écrivain...

Plus tard, quand je serai très âgée, vers trente, trente-cinq ans, je ne pourrai plus être danseuse ; alors je serai écrivain.

Comme Papa.

Comme tout le monde.

Parce qu'à la maison, je ne vois que des écrivains.

Surtout des hommes.

À vrai dire : rien que des hommes. Pourquoi ?

Mes amies les dames qui viennent m'embrasser dans ma chambre ne sont pas écrivains. Elles sont femmes d'écrivains.

Nuance.

Ça m'agace ! Aussi suis-je très heureuse le jour où, enfin, je vois arriver, belle, admirée de tous, exquise, une femme écrivain !

Rosamond Lehmann.

C'est une femme, oui, mais une femme anglaise. Comme Emmeline Pankurst, l'amie suffragette de Mémé.

Était-il interdit, en France, d'être écrivain quand on était une femme ?

Était-ce à cause de la loi salique ?

Est-ce que ça marchait toujours, chez nous, la loi salique, malgré la Révolution ?

Était-ce pour ça que nous n'avions pas le droit de voter ?

Je ne disais rien, mais j'étais décidée, plus tard, à me battre pour avoir le droit d'être écrivain. Oui, parce que j'avais envie de raconter des choses.

Je dois quand même avouer ici que, bien qu'ils soient des hommes, je les aimais beaucoup, mes écrivains. Je savais tous leurs noms ! Par cœur :

Guilloux qui m'apprit une chanson en breton « *a nik emad nike mad potreux*⁴ ... » ; Prévost qui me suivait toujours à la cuisine pour que je lui coupe du saucisson cévenol... – d'ailleurs je devins vite très populaire parmi ces messieurs – ; Guéhenno l'autre Breton ; Petit le Bourguignon ; Nizan et son gentil petit garçon ; Bost le cinéaste ; Paulhan le Nîmois ; Martin-Chauffier le catholique ; Wurmser le communiste... oui je devins très populaire dans ce cénacle parce que je préparais pour eux des friandises plus ou moins réussies, mais très prisées. Monsieur Gide faillit y laisser une dent, Monsieur Romain Rolland s'étouffa avec un fruit déguisé, il fallut lui taper dans le dos pour le sauver. Je pleurais de honte et Monsieur Malraux, pour me consoler, eut le courage de manger aussitôt une horrible tartelette à la banane.

Mes écrivains...

C'est quand même une femme, Marcelle Auclair, qui m'apprit que le parfum *Vol de Nuit* était un hommage fait à Saint-Exupéry. Saint-Ex. Un aviateur très gentil qui venait nous voir entre deux promenades dans le ciel. Mais, bien qu'elle écrive dans *Marie Claire* – ou peut-être parce qu'elle écrivait dans *Marie Claire* –, je sentais que mes écrivains

ne prenaient pas vraiment au sérieux la très belle Marcelle.

J'écoutais. J'ouvrais mes oreilles et c'était un vrai plaisir de les entendre parler de littérature. Ils connaissaient tout ce qui avait été écrit depuis que le monde existait et je sentais que, peut-être, un jour, ce trésor serait à moi.

J'écoutais. Ils étaient rassurants.

Ils s'aimaient vraiment beaucoup. Ils avaient même fait un serment tous ensemble. Un serment solennel de « rester unis... pour assurer la paix humaine ». C'était beau.

Hitler ne pouvait rien contre eux.

J'étais tranquille.

Le soir, je recevais les belles dames du Front populaire dans ma chambre et je leur présentais mes poupées. Je n'ai jamais joué à la poupée, j'ai toujours eu horreur de ça. Mais j'adorais mes poupées, car elles venaient de tous les coins du globe et chacune racontait l'histoire de son pays.

C'était ça « la paix humaine ».

Un soir, je fus invitée à dîner chez mes parents... comme une grande personne ! C'était pour que, plus tard, je me souviensse du camarade Ilya Grigorievitch Ehrenbourg, un écrivain soviétique très, très célèbre.

Je ne me souviens pas du tout de lui, car je n'avais d'yeux que pour son épouse, la somptueuse Liouba.

Oh ! Liouba !

Nous nous sommes plu dès le premier regard.

Je lui fis ma petite révérence de salon, signée Darling, elle s'écria :

— Ballerrrine ! et m'embrassa.

J'étais aux anges. Elle était si belle, si élégante, si blanche ! L'image même de la Russe blanche ! Elle félicita Maman sur la tenue de la femme de chambre – robe noire, petit tablier d'organdi – et déclara :

— Cherrrie, n'oubliez jamais que dans une révolution il y a toujours un moment où quelqu'un entre et dit : « Madame est serrrrrie ! »...

Qu'est-ce qu'on a ri ! Alors vous pensez comme je m'intéressais à ce que disaient les messieurs ! Mais quand même, par politesse, j'écoutais. Ilya Grigorievitch posait beaucoup de questions à Papa. Il parlait des privilèges d'autrefois quand le Roi et la noblesse écrasaient le pauvre peuple. C'était fini, ça ; Dieu merci !

— Il y a encore un privilège qui demeure, dit Papa : les filles de conservateurs peuvent toujours se marier dans la Chapelle Royale.

Malheureusement, découvrant mon air extasié, il précisa :

— Sauf toi, bien sûr ! et versa un peu de Tavel – le vin préféré de Louis XIV – dans le verre du camarade.

Mais il avait vu qu'il m'avait fait de la peine en me refusant la chapelle de nos Rois. Aussi, le lendemain soir, il m'invita à le suivre dans le Palais désert et sombre pour une ronde de nuit.

En ce temps-là, le château n'était pas éclairé et à peine meublé. Je me souviens de l'énorme trousseau de clefs que tenait le gardien-chef, je me souviens de la lanterne sourde qu'il tenait dans son autre main, seule source de lumière dans cette immensité noire. Je me souviens du silence... Si ma main n'avait pas été dans celle de Papa, comme j'aurais eu peur !... Vers quoi avançons-nous ?

Soudain, la lanterne s'arrête et éclaire un grand tableau.

— Le Roi, dit mon père.

Le Roi ? Oui, c'est bien lui, fleurs de lys, manteau doublé d'hermine, main posée sur le globe terrestre...

Le Roi.

Droit le dos, petite fille, on salue... je plonge en une profonde révérence qui surprend mon républicain de père. Heureusement, étape suivante, la lanterne dévoile, tapi dans le noir, un gardien de nuit qui se lève à notre passage. Droit le dos... je plonge en une profonde révérence.

Comme j'ai bien fait de saluer d'une même révérence l'Histoire et ses serviteurs !

Je ne savais pas ce qui m'attendait. Je ne savais pas que tout allait changer après le retour d'URSS d'André Gide et ses révélations. Dans la famille, depuis le Front populaire, nous ne parlions déjà plus à celui que Mémé appelait « le cousin de droite », et voilà que bientôt nous ne parlerions plus aux amis communistes de *Vendredi*.

J'aimais le cousin de droite.

J'aimais André Wurmser.

Je les aimais tous.

Après ma rencontre avec Louis XIV dans la nuit de l'Histoire, je regagnai ma chambre où m'attendaient mes poupées – j'en avais alors 99.

Je les quittai en 1939 pour partir en vacances dans les Cévennes, avec le chien qu'on me donna pour mes douze ans. La guerre éclata et je ne revins pas.

Les poupées restèrent seules pendant toute l'Occupation et montèrent une garde silencieuse et immobile dans la chambre de Monsieur de Colbert.

La Guerre

Papa est mobilisé sur le Front d'Alsace.

Le jeune frère de Papa, Max, est mobilisé sur le Front des Alpes.

Maman est mobilisée sur le Front des Arts. Elle est partie avec les trésors de la Bibliothèque et des Archives du Louvre qu'elle a installés au château de Chambord pour qu'Hitler ne les vole pas.

Mémé m'a gardée avec elle. J'entre en quatrième dans le lycée où Maman fit ses études. J'ai retrouvé Nîmes avec joie parce que, maintenant, je peux parler latin avec elle.

Ne quid nimis, alma mater¹ !

C'est la guerre, mais l'Imaginaire de Vérité et l'Imaginaire de Merveille me suivent partout où me mènent mes chaussons de danseuse.

On ne naît pas impunément au pied de la tour Magne.

J'avais ouvert les yeux sur la Maison Carrée et les Arènes comme sur les arbres et les fleurs du jardin de la Fontaine.

Sans m'étonner.

Je n'avais que quatre ans et demi lorsque j'étais « montée » à Paris. Maintenant, à la lueur froide de la guerre, je découvrais ma ville et ses antiques racines.

Je m'émerveillais *ab urbe condita et ad vitam aeternam²* et, voyant de vieux messieurs, directement sortis du XIX^e siècle, fouiller le sol de la ville avec passion et application, je devinai que Nîmes, comme Rome, était destinée à être une ville à cœur ouvert jusqu'à la fin des Temps.

Du fond de leurs tranchées gallo-romaines, la tête au ras du sol, les vieux messieurs soulevaient galamment leurs chapeaux pour saluer ma grand-mère. Ils lui tendaient, émus et fiers, des fragments de fibule ou d'œneus datant du III^e siècle avant Jésus-Christ. Et tous lui parlaient pieusement de Félix Mazauric, mon grand-père, qui fut conservateur du passé romain de Nemausa. Avec tant de respect que je compris que Félix n'était autre que le dieu Nemausus.

Exode, déroute, drapeaux blessés, armistice, larmes, chagrin...

Alexandre Dumas aurait su raconter avec panache et grandeur la période tragico-romanesque de la fin, pas drôle du tout, de la drôle de guerre. La fuite des Musées depuis Chambord vers le Sud, les retrouvailles inespérées de mon père et de ma mère sur la route, leur marche de juifs errants à travers la montagne pour venir me chercher – à pied – jusque dans les Cévennes...

Enfin on était réunis ! C'était dans l'abbaye de Loc-Dieu, au milieu d'une armée de chefs-d'œuvre. Joie de se retrouver tous les trois, et même tous les quatre, Max, démobilisé, nous ayant rejoints. Et même tous les cinq, puisque le chien était là !

Mais j'avais le cœur gros.

J'avais perdu la guerre. J'avais perdu l'espoir. Pire : j'avais perdu les camarades.

Pourquoi, mais pourquoi n'avaient-ils pas écouté le camarade Boris Leonidovitch Pasternak qui leur disait, en 1935, au congrès des écrivains antifascistes :

« Parler politique ? Politique, futile ! Allez campagne cueillir fleurs des champs ! »

Oui, j'avais le cœur gros.

Et puis il y eut la Chambre de Goethe.

Montauban, septembre 1940.



Nous avons quitté Loc-Dieu, trop humide pour la santé des tableaux. Les tableaux sont maintenant au musée Ingres. En sécurité. Mais nous, nous n'avons pas de domicile fixe. Nous dormons un peu partout... chez qui veut bien nous accueillir...

Apprenant notre misère, deux vieilles demoiselles protestantes, les demoiselles Fournier, viennent à notre secours. Elles donnent une clef à mon père. Cette clef était fée, et un jour elle tourna dans la serrure et ouvrit sur un endroit extraordinaire.

Une vaste pièce tapissée d'un dessin, papier ou tissu, qui rappelait à la fois le point de Hongrie et les grecques dans le goût romantique. Dans une niche de stuc, un poêle de faïence blanche à tuyau de cuivre ; au-dessus des portes, des peintures de fleurs. Un lustre hollandais pendait du plafond, accroché à de délicates guirlandes. D'épais tapis, des tentures à la haute fenêtre à petits carreaux, du velours sur le lit de repos. Mais ce qu'il y avait de plus beau, de plus miraculeux, c'était le panneau face au poêle, qui était entièrement occupé par des bibliothèques séparées par un piano droit. Des antiques montaient la garde sur le haut des bibliothèques qui étaient pleines de livres, bénédiction ! Une partition était posée sur le piano...

— C'est la Chambre de Goethe, dit Papa.

C'était un lieu fermé, un sanctuaire inviolé qui n'avait jamais été habité, vendu ou loué depuis 1867, date de la mort d'Ingres. Le peintre. Celui du violon. Pourquoi ? Parce que son père et lui, enfants

de Montauban, venaient ici faire de la musique avec la famille Fournier.

Intact comme le tombeau d'un pharaon, le lieu était d'une beauté bouleversante...

Mais pourquoi Papa avait-il dit : « C'est la Chambre de Goethe », avec tant de joie ?

Il était allemand, Goethe... et Papa avait fait la guerre aux Allemands, et Papa disait qu'il n'acceptait pas la défaite. Alors, on n'allait quand même pas fraterniser ! On était toujours en guerre avec Hitler !

— Mais pas avec Goethe ! cria Papa.

Je crois bien que c'est la dernière fois qu'il me prit sur ses genoux.

— Goethe, tu comprends, il n'appartient pas à Hitler. Ce serait la fin du monde. Il est à nous tous, comme les tableaux du Louvre, comme l'Aigoual, comme Molière... comme le soleil ! C'est pour tout ça qu'on se bat. Goethe... il est à toi !

À moi ? Je reçus ce cadeau comme seuls les enfants savent recevoir. À moi ! Mais alors j'allais le lire ! J'allais l'aimer ! Je devinais l'existence de quelque chose de vague et de formidable, une chose pour laquelle on pouvait mourir et qui traversait majestueusement les peuples et les siècles comme un grand fleuve, sans que rien ni personne ne puisse l'arrêter. Rien ni personne.

Pas même Hitler.

Oui, quel cadeau tu m'as fait ce jour-là, Papa !

D'autant plus beau que, peu de temps après, j'ai cru que je t'avais perdu pour toujours.

Maman était rentrée seule du musée Ingres et m'avait dit que tu étais parti faire le tour des bureaux de tabac en espérant trouver des cigarettes. Bon.

Mais au bout d'une heure, j'ai vu qu'elle s'inquiétait. Elle regardait son bracelet-montre, allait jusqu'à la porte d'entrée, l'ouvrait... rien. Personne.

— Écoute, me dit-elle soudain, je vais aller au-devant de ton père. Si jamais je ne revenais pas, voilà ce que tu devras faire...

Je n'ai jamais su ce que j'aurais dû faire, car, à ce moment-là, tu es arrivé et on n'a plus eu peur.

Joyeux, rayonnant, tu nous as dit :

— Vous ne devinerez jamais qui j'ai rencontré !

On n'a pas deviné, bien sûr.

— Wurmser !

— Wurmser, répéta Maman un peu surprise, mais vous étiez fâchés !

— Oui, dit Papa, mais je n'arrive pas à me souvenir pourquoi.

C'était énorme comme mensonge, mais magnifique ; l'amitié avait pris le pas sur la politique.

— On s'est vus et on est tombés dans les bras l'un de l'autre !
— Et... il va bien ? demanda Maman.
— Oui ! Enfin... il va bien... si on veut. Il se cache avec Louise du côté de Saint-Paul-de-Mamiac.

— Il se cache ? Mais pourquoi ?
J'avais crié. Il y eut un silence puis Papa, baissant la voix, m'expliqua :

— Wurmser n'est pas seulement communiste, Wurmser est juif.
Je faillis lui dire : « Et alors ? », mais je restai muette.
Juif.

Le peuple juif accompagne le peuple protestant des Cévennes depuis l'aube de la Réforme. Mémé m'avait fait gambader dès l'enfance de la Genèse jusqu'à Malachie le Prophète, en passant par les Nombres, les Juges et les Rois...

Juif.

Papa poursuivait son récit, heureux :

— Wurmser m'a dit par cœur des passages du dernier poème d'Aragon... – il ajouta en baissant la voix : qui circule sous le manteau.

Et je trouvai ça superbement romanesque.

Papa prit la main de Maman, l'embrassa et dit :

— J'ai retenu deux vers magnifiques :

Puisque j'ai tout perdu
Le Pont-Neuf et le Louvre...

J'éclatai en sanglots. Tout perdu, oui, tout perdu ! Ils cherchèrent à me consoler. En vain. Tout perdu, hélas... Mais, dès le lendemain, je retrouvai le sourire en voyant débarquer le cousin de droite qui arrivait de Nîmes grâce à trois trains et un autocar gazogène et, surtout, j'entendis, cachée derrière la porte de la Chambre de Goethe, ce qu'il disait à Papa :

— André, je suis venu te dire que si tu avais des problèmes un jour avec le nouveau régime, j'ai un contremaître, à mon usine de Bessèges, dont les parents habitent une ferme cachée sur le mont Lozère. J'ai trouvé un mot de passe et ils sont prêts à t'accueillir... toi ou tes amis... n'importe lequel de tes amis, communistes, républicains espagnols, juifs...

Alors Papa, pour le remercier, lui dit les vers d'Aragon :

Puisque j'ai tout perdu
Le Pont-Neuf et le Louvre...

Et là je vis que cette parole de Roi s'adressait aussi bien au cœur de celui qui croyait au Ciel qu'au cœur de celui qui n'y croyait pas, et je cessai d'avoir mal.

Après un voyage aussi terrible que celui du cousin de droite, un beau jour Mémé débarqua de Nîmes. Ses premières paroles furent : « De Gaulle ! » pour dire qu'elle l'aimait, puis « Pétain ! » pour dire qu'elle ne l'aimait pas. Puis elle ajouta :

— Nous ne sommes plus en République, mon Dieu !

Et je crus qu'elle allait pleurer.

Mémé n'était pas venue seule. Elle était accompagnée de José.

José. C'était une jeune fille entrée au service de mes parents à Versailles après le départ soudain d'une personne « d'âge et d'expérience » (c'est ainsi que cette personne se présentait). Tout avait d'ailleurs bien commencé avec cette dame, jusqu'au jour où elle découvrit un numéro de *Vendredi*, comprit que Papa en était l'un des directeurs, dénoua la ceinture de son tablier, le posa sur la table de la cuisine et demanda son compte.

— J'avais tout de suite vu que je n'étais pas tombée chez des vrais riches ! dit-elle tristement.

Ce qui était exact.

Le directeur de l'École des Chartes lui-même s'était étonné que, n'ayant pas de fortune, mon père songeât à faire carrière dans les musées de la République, et il le lui avait dit.

Il avait raison, car, sans l'aide des livres de Papa et de ses droits d'auteur, nous eussions campé chez Monsieur de Colbert sans chauffage, sans salle de bains, sans lumière... le logement de fonction n'étant nullement destiné à être fonctionnel³.

La dame d'âge et d'expérience nous quitta pour aller se présenter « chez des gens bien, eux », et José entra en scène.

Non seulement mes parents n'étaient pas « des vrais riches », mais ils n'étaient pas riches du tout et, parmi les amis écrivains qui venaient les voir, il y en avait même « qui étaient des vrais pauvres ».

Ils venaient par le train ou s'entassaient dans des voitures dont la vétusté impressionnait les gardes de la Grille d'Honneur. Ils montaient à « l'étage noble » pour venir partager le thé et le chocolat, la brioche et mes effrayantes friandises, et là, qu'est-ce qu'on était bien ensemble !

La gauche était alors la gauche.

Mais Maman, comme la belle Liouba, ne renonça jamais au petit tablier d'organdi de la femme de chambre. Une question d'honneur.

José, qui n'avait pas les mêmes exigences politiques que la dame d'âge et d'expérience, avait accepté de passer l'hiver de la guerre avec moi et le chien, à Nîmes, chez Mémé. Et maintenant elle était là, avec nous, à Montauban.

— Montauban ! s'écria Mémé avec ravissement, la ville d'Olympe !

Consternée, je crus qu'il allait falloir embrasser une de ces vieilles

amies à moustaches dont elle avait le secret... Mais non. Il s'agissait d'Olympe de Gouges, femme de Lettres et révolutionnaire. Elle réclama l'émancipation des femmes dans une Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Elle fut guillotinée pour avoir pris la défense de Louis XVI.

Pauvre Olympe.

Que la fortune soit bonne ou mauvaise, José devait nous suivre de château en château pendant toute l'Occupation. Elle n'avait rien contre ceux qui n'étaient pas des vrais riches et resta quarante-sept ans et demi au service de mes parents, prenant toujours mon parti contre celui des grandes personnes quand j'étais enfant, puis, plus tard, celui de ma fille et celui de mes garçons, régaland trois générations avec son lapin aux olives, ses croissants béchamel et son gâteau à l'orange.

Mieux : quand on n'avait rien à manger, elle inventa le gâteau au chocolat sans chocolat, la soupe d'orties du terrain vague et la confiture de courge sans sucre. Délicieux !

Chère José avec qui nous avons traversé et partagé tant de choses, de joies et de larmes...

Mémé n'était pas venue pour une simple visite de courtoisie, elle avait remarqué, pendant ma quatrième au lycée de jeunes filles de Nîmes, à quel point j'étais nulle en maths.

Mais alors, nulle ! Un cas.

Ne doutant de rien, elle alla trouver la directrice de mon nouveau lycée, Mademoiselle Soulié, pour lui parler de moi.

Petite et sévère, Mademoiselle Soulié terrorisait les élèves. Je n'attendais rien de bon de la visite que voulait lui faire Mémé... à vrai dire je m'attendais au pire ! Eh bien ce fut un coup de foudre, et un coup de foudre réciproque.

Mémé revint en disant :

— Si cette femme avait dirigé nos armées, nous n'aurions pas perdu la guerre.

Je ne sais pas ce qu'elles se sont dit, mais je sais qu'elles étaient d'accord. Sur tout. La République, le vote des femmes, la France, tout !

J'aurais dû me douter qu'elles s'entendraient depuis le jour de la visite au lycée d'un inspecteur. Pas un inspecteur d'Académie, non, un inspecteur envoyé par Vichy.

Comme tous les matins, avant les cours il y avait le salut aux couleurs.

— *Allons, zenfants !*... entonna Mademoiselle Soulié d'une voix puissante et, comme tous les matins, les élèves suivirent.

L'envoyé de Vichy, qui s'attendait à *Maréchal, nous voilà !*, s'écria :

— Mais elles chantent *La Marseillaise* !

— Pourquoi, vous n'aimez pas ? demanda joyusement

Mademoiselle Soulié.

Oui, j'aurais dû me douter qu'elles s'entendraient, Mémé et elle.

— Elle va te trouver un professeur de mathématiques ! J'ai confiance en cette directrice, elle m'a dit : « Madame, vous pouvez être assurée de toute ma sévérité ! » Tu es contente ?

Devine ! J'étais effondrée. Je ne savais pas que, petite et sévère, Madame la Directrice était la première Résistante que je devais rencontrer. Je ne savais pas qu'elle laisserait son propre bureau à Monsieur Oppenheimer, le professeur allemand et juif qui allait réussir à m'apprendre à compter, ce qui tenait du miracle.

Je dois dire que Monsieur Oppenheimer était affreusement vilain, il parlait *gomme za et berdait zes chefeux*... Monsieur Oppenheimer n'avait rien pour séduire une jeune fille, mais il avait une autre forme de séduction : celle de l'intelligence pure, parce que j'étais aussi heureuse en réduisant pour lui deux fractions au même dénominateur que je l'avais été en exécutant mes pliés et mes relevés sous la baguette de Darling.

J'avais retrouvé le rythme.

Hélas, un matin, Monsieur Oppenheimer ne fut pas au rendez-vous.

Mademoiselle Soulié m'attendait, seule, dans son bureau.

— Monsieur Oppenheimer a été contraint de nous quitter, dit-elle avec une drôle de voix, et nous avons tout lieu de craindre que nous ne le reverrons plus... Il a été arrêté ce matin.

Et, tout d'un coup, sans crier gare, elle éclata en sanglots.

Mademoiselle Soulié ! Madame la Directrice !

— Parce qu'il est juif ! ajouta-t-elle.

Puis elle redevint elle-même, sortit un petit mouchoir mauve de sa poche, essuya ses yeux, se moucha discrètement et reprit son visage de directrice.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas travailler. Au contraire ! Venez vous asseoir près de moi, ainsi, mademoiselle, je vais pouvoir constater vos progrès.

Hélas, c'était moi, maintenant, qui pleurais. Je venais de comprendre pourquoi Wurmser se cachait. Je tremblais pour mes petits amis Kayser... et nous n'étions qu'au début de l'horreur. Les lois juives n'étaient pas encore votées, les étoiles jaunes n'étaient pas encore griffées sur la poitrine des descendants de David, mais l'horreur était annoncée. En quelques jours je dis adieu à l'enfance et, sur mon cahier de maths j'écrivis :

Marie Durand⁴.

J'étais si petite quand j'entendis son nom pour la première fois que je pensais qu'elle était de notre famille.

J'étais si petite quand j'entendis ce mot :

REGISTER

qu'il se grava en moi pour toujours. Et je n'avais que huit ans quand, à l'Assemblée du Désert⁵, en 1935, j'entendis mon père prononcer des paroles ô combien prophétiques, comme s'il avait prévu ce qui, quelques années plus tard, allait nous arriver :

Car résister c'est sans doute combattre, mais c'est aussi faire plus : c'est se refuser d'avance à accepter la loi de la défaite... et puis, vainqueur ou vaincu, c'est résister quand même, c'est-à-dire rester semblable à ce que l'on est jusque dans la défaite et jusque dans les fers.

La défaite était là, hélas, mais, très vite, je compris que, dans la Chambre de Goethe, on n'accepterait jamais « la loi de la défaite ».

Parfois, Maman se mettait au piano. Elle avait trouvé une partition ouverte sur le pupitre.

Dichterliebe von Heinrich Heine

Les amours du poète...

Henri Heine... encore un Allemand...

— Si tu savais, dit Maman, si tu savais ce que les nazis lui ont fait !

Ils lui avaient arraché son nom ! Parce qu'il était juif ! Ses poèmes étaient toujours appris par les petits Allemands, mais ils étaient signés : poète inconnu.

Poète inconnu.

Moi aussi je t'apprendrai par cœur comme les petits Allemands. Mais, moi, je te saluerai de ton nom, Henri Heine, mon ami, *mein bruder*.

J'avais de nouveau des camarades.

Ils venaient à la nuit tombée voir mes parents, parler... Je n'étais pas conviée, mais de ma chambre, derrière la porte entrouverte, j'écoutais... j'essayais de comprendre.

Wurmser était souvent là, mon oncle venait parfois puis disparaissait à nouveau dans la clandestinité. Il y eut aussi un curé qui croisa plusieurs fois les demoiselles Schmidt. Deux Alsaciennes. Charmantes. L'une d'elles était médecin, l'autre, théologienne, devait, quelques années plus tard, devenir la première femme pasteur de France.

Mémé était furieuse qu'elle ne le soit pas encore. Il y avait eu des femmes pasteurs aux États-Unis, dès le ^{xix}^e siècle, depuis les années 20 on en avait vu en Allemagne et en Suisse...

— Il serait temps de s'y mettre ! grondait-elle.

Puis elle s'en retourna à Nîmes, mais déclara qu'elle allait s'installer avec la seule sœur qui lui restait, la tante Marguerite, dans notre maison des Bressous, au pied de l'Aigoual, en plein cœur des Cévennes.

— Là, je verrai ce que je peux faire, dit-elle en nous quittant.

Et rien que ça, c'était tout un programme.

J'entendais des choses mystérieuses... je devinais des secrets... Au lieu de chercher à me déguiser la Vérité, on me fit confiance.

On fit bien.

— Tais-toi. Ne dis rien...

C'était la consigne. Consigne que je n'aurais violée pour rien au monde.

Je me taisais. Je ne disais rien de ce qui se tramait dans la Chambre de Goethe. Même à Jacotte, ma meilleure amie au lycée ! Et pourtant, quand je croisais le Monsieur de Vienne dans notre escalier et que je sus qu'il se cachait dans le grenier avec une cantatrice qu'on appelait La ... *Chut ! Tais-toi, ne dis rien. Ils sont en danger. Il faut qu'ils partent !* J'eus bien du mal à respecter la consigne.

Mais je me tus.

Il paraît qu'Hitler l'avait applaudie, un soir de triomphe.

Et maintenant la pauvre se cachait avec le Monsieur de Vienne dans un misérable grenier...

Je ne la vis jamais.

Mais une nuit, très tard, j'entendis du bruit dans la Chambre de Goethe... Je me levai, entrouvris ma porte... Hélas, le paravent signé « élève de Watteau » m'empêchait de voir qui était là, mais je sus tout de suite que c'était le Monsieur de Vienne accompagné de la cantatrice.

Je ne vis d'elle que des jambes fines qui se balançaient, gracieuses,

chaussées d'exquis escarpins rouges à hauts talons. J'entendis son rire...

Oui, le Monsieur de Vienne et la cantatrice riaient avec mes parents comme si ça n'avait pas été la guerre ! Je n'osais pas aller vers eux avec mon pyjama trop petit et mes pieds nus, mais j'écoutais :

— Vous n'oubliez pas le mot de passe, disait Papa.

Et une voix de femme lui répondit avec un accent délicieux :

— « Je viens de la part de Monsieur des Bressous ! »

— Très bien, dit Papa.

Alors je compris qu'il venait de leur donner le mot de passe trouvé par le cousin de droite, le mot de passe qui ouvrait sur la liberté.

Les Bressous... C'était notre maison des Cévennes, et Monsieur des Bressous, c'était Papa.

*

Mes nouveaux camarades ne purent jamais se faire les dents sur mes effroyables sucreries d'avant-guerre.

Nous n'avions rien, nous avions faim, et, dans cette misère, une créature exemplaire faisait l'objet de l'admiration de tous.

Le chien.

Une merveille de cocker spaniel à la robe d'or. Malou, de son vrai nom Red Petal of Lightwater, avait été élevée comme une princesse dans un élégant chenil d'Île-de-France, et Maman s'était arraché les cheveux en se demandant comment elle allait la nourrir en pleines restrictions !... Mais Red Petal avait tout compris de la situation ; et, pendant le règne des tickets d'alimentation, elle se régala de rutabagas et de topinambours cuits à l'eau claire. Mieux : elle garda le sourire. Que savait-elle de la situation ? Je l'ignore. Mais elle savait.

Exemplaire.

Avant toute chose, il ne fallait pas oublier la raison pour laquelle nous étions là.

Veiller sur les trésors du Louvre.

Veiller sur le patrimoine était une tradition de famille.

Le jour où Maman avait eu sept ans, son papa⁶, spéléologue, archéologue, conservateur de tout ce que les Césars avaient laissé à Nîmes, l'emmena voir *Carmen* au théâtre. À l'entracte, sur le rideau de scène, la petite fille reconnut la Maison Carrée, les Arènes, le Pont du Gard, la porte d'Auguste, la tour Magne...

— Tout ça est à toi, Papa ? demanda-t-elle avec simplicité.

Félix se mit à rire et lui expliqua que c'était exactement le contraire. C'était lui, son papa, qui était à eux.

— Alors c'est toi qui les défends si on veut leur faire du mal ?

La petite fille avait tout compris du métier de conservateur qui

devait, plus tard, être le sien et celui de son mari.

Et le jour était venu où il fallait défendre les merveilles à qui ils appartenaient tous les deux.

En sortant du lycée, j'allais voir Maman au musée Ingres et, chaque fois, je découvrais un nouveau tableau.

Nymphes dévêtues du XVIII^e, Pietà lourdes des larmes de la Vierge, paysages de Poussin que l'on rêvait de parcourir, embarquements pour Cythère ou ailleurs, les tableaux évadés de leurs cadres s'offraient à moi dans leur totale nudité. Ils étaient rangés comme des livres et, dans un minuscule bureau d'angle, derrière une porte toujours fermée, dormait la Joconde.

Je l'avais vue pour la première fois à Loc-Dieu, dans la nef pleine de trésors où, un jour, René Huyghe⁷ avait ouvert la grande boîte de bois précieux :

L P O

Louis-Philippe d'Orléans. Dernier inventaire royal... Ce jour-là, j'avais découvert le fameux sourire émergeant de l'ombre... J'avais surpris aussi le vieux gardien qui s'était mis au garde-à-vous devant elle... Je ne pouvais pas savoir que, déjà, Mona Lisa m'avait donné rendez-vous... Patience, je vous raconterai.

Il y avait des moments heureux.

Toutes les cinq ou six semaines, le directeur des Musées venait de Paris rendre visite au précieux dépôt. Et, quand il venait, il habitait chez nous.

Jacques Jaujard.

Que dire de lui ?

D'abord il était beau. Très beau.

Il venait toujours avec Marcelle, sa femme...

Les Jaujard...

Marcelle et Jacques forment un couple magnifique. Je les aime. Quand ils sont là, c'est la fête. Ils dorment dans ma chambre et moi je dors sur le canapé de Goethe, derrière le paravent de l'élève de Watteau. Ils parlent doucement, tard dans la nuit, autour du poêle, avec mes parents. Ça fait un bruit rassurant qui me berce...

Tais-toi, ne dis rien...

Je fais semblant de dormir. Mais j'écoute. Je les plains. Ce gros cochon de Goering leur en fait voir de toutes les couleurs ! Il voudrait emporter en Allemagne toutes les femmes déshabillées que nous avons au Louvre. La *Diane au bain* de Boucher, les petites toutes roses de Fragonard, des tableaux que je connais personnellement, c'est révoltant !

— J'ai heureusement pu voir Metternich, dit Jacques, et...

— Metternich !

J'ai crié, on écarte le paravent et tout le monde me regarde.

— Tu ne dors pas ?

Je suis toute rouge, assise dans mon lit, effarée.

Jacques m'explique :

— Le comte Metternich est directeur des Beaux-Arts en Allemagne. Il est très courageux. S'il ne nous aidait pas, au risque de se compromettre, tous les tableaux s'en iraient...

Le comte Metternich... Pour moi il n'y en a qu'un : celui de l'Aiglon, celui qui a dit : « Mort, vous lui remettrez son uniforme blanc. »

Un ennemi. L'ennemi.

Je l'imaginais en culotte de soie, bas immaculés, habit à la française. Toison d'or au cœur. Je ne pouvais pas comprendre que cet homme était l'un des derniers grands Européens. Ou peut-être l'un des premiers.

Je ne l'ai jamais vu, je le regrette. Je pense souvent à lui. Comme il a dû souffrir ! Et peut-être plus encore après la guerre quand les vainqueurs reconnaissants lui ont rendu hommage et que la France épingla la Légion d'honneur sur son cœur.

C'est un rude maître que l'amour de l'art.

Que resterait-il sur nos cimaises si ces hommes n'avaient pas existé ? S'ils avaient perdu courage ?

— *Laboremus* ! disait Jacques.

Laboremus : travaillons ! Dernière parole de Septime Sévère à qui je trouvais qu'il ressemblait beaucoup.

Mais Jaujard n'avait pas la vertu assommante, et son exemple donnait envie d'être suivi.

Au cœur du drame il restait plein d'humour et, quand il écoutait les messages que Londres lui envoyait selon un code poétique, on croyait assister à une comédie américaine :

« L'avion s'est écrasé au sol. Deux fois. Je répète : L'avion s'est écrasé au sol. »

— Bravo ! disait-il, rassuré. Quelle bonne nouvelle !

Il se frottait les mains et, quand il entendait : « Vous pouvez préparer la dalle ! », il était heureux, car cela voulait dire que tout allait bien.

Je savais maintenant que je ne serais jamais danseuse. J'avais raccroché mes chaussons comme un boxeur raccroche ses gants et renonce au combat. J'étais triste, mais pas question de pleurnicher, j'aurais eu honte devant le chien qui se conduisait si bien.

Comme nous habitions rue de la Comédie et que la cuisine de la Chambre de Goethe avait vue sur les loges d'artistes du Théâtre municipal, j'étais un peu mélancolique quand je voyais les artistes se préparer.

Ce jeudi-là, il faisait un froid terrible.

Je devais aller retrouver ma classe du lycée pour assister en matinée à une représentation des *Femmes savantes*. Mais ça s'annonçait mal. La petite Henriette ne pourrait pas jouer. Elle toussait, frissonnait, et sa camarade – Armande, vraisemblablement – semblait très inquiète. Elle lui avait pris le pouls, posé une main sur le front, elle lui avait fait une tisane sur un réchaud minuscule et jeté un châle de laine sur son grand col de guipure empesée...

J'étais sûre, en allant au Théâtre, qu'on allait nous annoncer que la représentation n'aurait pas lieu.

Mais quand le rideau s'est levé, il y a eu un miracle...

— *Quoi, le beau nom de fille est un titre, ma sœur, dont vous voulez quitter la charmante douceur...*

La petite Henriette n'avait plus froid, ne toussait plus, elle était rayonnante, et les lumières de la rampe éclairaient joyeusement son grand décolleté comme celui d'Armande.

Je m'étais inquiétée pour rien !

Au dernier salut – un triomphe ! –, j'abandonnai mes camarades et courus comme une folle jusqu'à la cuisine de la Chambre de Goethe.

Hélas, ce fut pour découvrir la petite Henriette qui pleurait, la tête dans les mains, les coudes sur la table de maquillage. Armande et Bélise, toujours vêtues en Femmes savantes, commençaient à ranger ses affaires. Soudain, la petite Henriette redressa la tête et les regarda. De longues larmes noires coulaient de ses yeux dans le démaquillant et

elle devenait pâle comme un spectre. Je la vis quitter ses boucles, ses rubans, ses jupons et son grand col de guipure, et il n'y eut plus qu'un petit bout de fille misérable, secoué de frissons et de quintes de toux, qui enfila un chandail aussi informe que ceux que me tricotait la tante Marguerite... C'est là que la porte s'ouvrit et que je vis entrer Philaminte, Martine et Trissotin. Ils n'avaient pas pris le temps de se changer, ils voulaient d'abord voir leur camarade. Seul Clitandre avait quitté sa perruque et la tenait contre lui. Il était drôle avec ses cheveux courts... si jeune !

La petite Henriette les regarda et leur sourit à travers ses larmes. Soudain, elle sembla avoir moins froid... et ce n'était pas à cause du chandail, c'était parce qu'ils étaient là, tous. Ses camarades. La loge était petite, je ne voyais pas bien qui venait d'entrer, se joignant à eux : Ariste ?... Vadius ?... Peut-être le bonhomme Chrysale ?

Non.

Celui que je ne voyais pas, mais dont je sentais la présence dans l'ombre, c'était Molière. Et il m'avait attrapé le cœur pour toujours. Il venait de me révéler cet amour du métier, cet amour assez fort pour faire oublier *le corps, cette guenille*, entre deux rideaux de velours rouge. Je ne danserais pas, mais je serais comédienne.

J'aurais froid dans des loges minables, peu importe, la plus minable des loges donne sur la scène, entre cour et jardin, et là, la vie vaut la peine d'être vécue.

Ce que je venais de voir, c'était une cérémonie religieuse. Sous mes yeux on venait de « servir » Molière comme on sert la messe. Un jour, moi aussi je servais.

Je serais comédienne.

Il y a longtemps que je ne le suis plus, mais on ne se défroque jamais de cet habit. Servante je fus et servante je resterai avec honneur jusqu'à mon dernier souffle.

Ce que je ne savais pas encore c'est qu'en ce jeudi froid et glacé, en me poussant vers le théâtre, la petite Henriette venait de me programmer un autre cadeau...

*

Quand l'été fut là, Monsieur des Bressous m'emmena... aux Bressous, retrouver notre maison sous l'Aigoual, au fond d'un *val aimé des loups*⁸.

Quelle expédition !

Il est difficile pour nos enfants – que dire de nos petits-enfants ! – d'imaginer ce qu'était la France et la vie quotidienne sous l'Occupation.

D'abord on avait faim... ensuite, rien ne marchait.

Et beaucoup de choses qui nous sont devenues familières, et parfois

vitales, n'existaient pas encore : le portable, les messages, les SMS, les textos, la télé !

Le téléphone était un luxe et, quand on avait la chance d'en avoir un, il était souvent dangereux de s'en servir.

Quant aux trains ! On n'avait pu avoir que deux places... Papa et moi partirions les premiers, avec le chien. Papa avait hâte d'organiser sur place le voyage du Monsieur de Vienne et de la cantatrice. Pas question de leur faire prendre le train. Trop dangereux. Maman et José nous rejoindraient dans quelques jours.

Je n'ai pas voulu toucher à ce récit d'un petit voyage de Montauban aux Cévennes, que j'écrivis dans *La Chambre de Goethe*.

Brut de décoffrage :

« À Toulouse, on nous a encore fait changer de train. De nouveau on a attendu, enfin on est partis pour Nîmes. Le chien faisait pitié. Il demandait à boire, sa langue enflait et il la laissait traîner par terre avec des gémissements. À Nîmes, nouvelle attente. Heureusement que tout marchait de travers parce que le train qui menait au Vigan aurait dû être parti depuis longtemps. Et, tout d'un coup, on a su qu'il allait partir. Il était bourré, bien sûr. C'était un très vieux train sans couloir. Chaque fois qu'on essayait de monter dans un compartiment, des voix revêches criaient : "C'est complet !" et on sentait que les gens étaient prêts à nous taper dessus. Alors on courait sur le quai, affolés, avec le chien et nos valises qui tenaient par des bouts de raphia et menaçaient de rendre l'âme et, pendant ce temps-là, une voix criait avec un bon accent de mon pays :

— En voiture ! En voiture !

C'est au bout du train, dans le dernier compartiment, au moment où le convoi s'ébranlait, que Papa m'a hissée, m'a passé le chien, envoyé les bagages et, hop ! il était temps ! Ouf ! Mais comme dans le reste du train, tout le monde était hargneux autour de nous.

C'était un très vieux train, très poussif. Dieu en soit loué ! sinon mon épiphanie aux cheveux blonds n'aurait jamais pu le rattraper.

Je ne vis d'abord qu'un brouillard doré qui courait derrière la vitre. Je dis :

— Quelqu'un veut monter !

Et Papa ouvrit la portière, ce qui lui valut des regards féroces de nos compagnons de voyage qui déjà détestaient notre tête, notre chien, nos valises d'immigrants et nos bouts de raphia.

Papa tendit la main et une apparition bondit au milieu de nous.

— Merci ! dit-elle avec un léger, très léger accent étranger en se laissant tomber, à bout de souffle, une main sur le cœur, à côté de moi. Elle ferma les yeux, les rouvrit et me fit un sourire éblouissant. Elle était si belle, si charmante, si gracieuse. Rayonnante. Elle les

passa en revue, tous, comme si elle avait la joie de retrouver des amis très chers et dit :

— Bonjour !

Ce fut comme dans *Les Mille et Une Nuits* quand on dit le fameux : “Sésame !” Tout le monde s'ouvrit et dit : “Bonjour !” et tout le monde se sourit, se poussa, se fit petit, accommodant, voulut obliger son voisin, et même la vieille dame pincée dit à mon chien qu'il était un joli chien-chien, un bon toutou, pauvre toutou il a soif, soif, soif, le toutounet !

— Il est beau, dit l'apparition, et mon chien lui donna spontanément la patte, ce qui attendrit tout le monde.

— Il est beau comme un cheval ! dit-elle en prenant Papa à témoin, et ce n'était pas lui qui allait lui dire le contraire, un homme qui avait fait son service dans la cavalerie et qui refusait de manger de la carotte fourragère !

— Il doit être anglais, dit-elle.

Et c'était juste vrai et nous eûmes tous envie de nous lever et de chanter : *God save the King and bless the dog !*

Puis elle enchaîna sans transition :

— Quelle époque idiote ! Au lieu d'être heureux, regardez la figure qu'elle a, la vie !

Et tout le monde fut bien d'accord pour dire que, franchement, la vie avait une drôle de tête !

— Heureusement, poursuivit-elle, les gens sont gentils !

Cette révélation nous surprit un peu, mais nous ne demandions qu'à la croire. Et chacun se mit à penser à toute la gentillesse dont il était l'objet, la proie, la victime, voire le dispensateur, avec attendrissement.

L'apparition avait complètement changé la nature de l'air que nous respirions. Après ces heures de train, d'attente, de fatigue, d'angoisse et d'agressivité, on était bien. Pourquoi ? À cause de cette mince créature dont je revois avec une précision jamais démodée la silhouette, la grâce, la blondeur, le sourire. Elle est extraordinairement moderne dans mon souvenir. Rien ne date en elle, elle pourrait croiser mon chemin en ce moment, elle serait la même et elle serait d'aujourd'hui.

Charmante, délicieuse, gentille ? Les mots sont faibles. Elle venait de faire de nous des êtres humains et nous savourions cette mutation en la regardant avec gratitude.

Elle se pencha vers mon père et lui murmura, en me désignant d'un battement de cils :

— J'aime cette petite fille..., poussant la délicatesse jusqu'à me laisser entendre.

Le chien avait posé sa tête sur ses genoux et elle caressait

doucement le pelage doré.

Elle avait tendu un éventail de papier à la vieille dame qui se plaignait de la chaleur.

Elle avait ramassé le mouchoir que la grosse femme avait laissé tomber.

Elle m'avait donné un biscuit qu'elle avait cuit la veille, m'expliqua-t-elle, dans le four du boulanger de Saint-Hippolyte-du-Fort.

— C'est un copain, disait-elle. Les gens sont si gentils.

Le biscuit était étrange. Salé, sucré, poivré. Parfumé comme s'il avait macéré dans un philtre. Il ressemblait au léger accent de la dame.

— On est venu un jour à Saint-Hippolyte (elle disait : Saint-Hippolyte)... on connaissait personne... et tout de suite tu es adopté ! ajouta-t-elle en défroissant un pli de ma jupe comme si elle avait été ma mère ou ma grande sœur. Et puis, on s'est mis à aimer tellement le paysage qu'on se demande si, un jour, on voudra partir, quand on sera...

Elle s'arrêta brusquement et ce fut son voisin d'en face, le vieux qui avait un bâton et des rides de berger, qui termina pour elle :

— ... libres.

— Libres, répéta-t-elle doucement.

Et il y eut un grand silence qui ressemblait à un soupir.

Par la vitre de la portière, on commençait à voir les premiers contreforts des Cévennes. On abordait la Petite Judée, ainsi nommée parce qu'elle ressemble à la Grande. Pendant longtemps, j'avais cru que cette ressemblance était due au fait que mes ancêtres avaient appris la Bible par cœur. Alors, forcément, le paysage avait fini par suivre...

Le train n'allait pas vite et s'arrêtait partout et souvent sans raison, en pleine campagne, au milieu d'une vigne, au bord d'une garrigue. On sentait des bouffées violentes qu'exhalait la terre, parfum d'anis des fenouils sauvages, odeur des vrilles de la vigne, promesses de miel des plaques de thym. La machine battait comme un cœur épuisé. Puis la voix méridionale criait : "En voiture !" aux menthes noircies de charbon qui poussaient jusque sur le ballast, et le train repartait dans un bruit rouillé.

La montagne, mère et consolatrice, grandissait peu à peu comme une ombre immense qui allait nous englober.

— Regardez votre pays, nous dit-elle avec modestie. Quelle chance pour moi, pour mon mari de pouvoir vivre ces moments ici plutôt qu'ailleurs ! Et elle ajouta : Quoi qu'il arrive...

Son visage devint immobile comme lorsqu'un film s'arrête sur une image parce que le metteur en scène a pensé que c'était l'image la plus importante. J'eus brusquement le cœur serré.

Quoi qu'il arrive...

Mais déjà elle souriait de nouveau. Pour peu de temps, hélas ! On arrivait à Saint-Hippolyte et elle nous quittait.

— On s'embrasse ? me demanda-t-elle.

Elle sentait bon la primevère.

Elle sauta sur le quai et nous fit un grand adieu à tous et il nous sembla que la nuit venait de tomber, qu'il faisait soudain froid...

— En voiture !

Le chien soupira et la vieille dame lui fit écho. Le vieux aux belles rides regarda mon père et répéta, en serrant son bâton de berger, le seul mot qu'il semblait connaître :

— Libres. »

Je n'ai jamais oublié la fée du compartiment. Ses cheveux blonds dansent toujours dans ma mémoire et je la remercie de m'avoir appris qu'on avait en soi le pouvoir d'adoucir la vie des autres.

*

À notre retour du *val aimé des loups*, tout était prêt pour faire partir le Monsieur de Vienne et la cantatrice pour le refuge du Lozère.

Hélas, notre concierge donna un paquet mal ficelé à mes parents.

Elle pleurait.

À l'intérieur, il y avait une paire de chaussures rouges et un petit mot :

Il y a le cœur avec...

Zur blauen Danau Feines Schuhwerk 12 Johann Strauss Platz Vienna, disaient des lettres d'or encore très lisibles sur la semelle, car les chaussures étaient presque neuves.

Le Monsieur de Vienne et la cantatrice avaient été arrêtés trois jours plus tôt, à l'aube. Dans leur grenier.

Maman n'eut jamais le courage de mettre les gracieuses chaussures de la Johann Strauss Platz, mais elle les garda toute sa vie dans son armoire.

Parce qu'il y avait le cœur avec.

Mémé est morte le jour du débarquement des Alliés en Afrique du Nord.

Un joli télégramme bleu de la tante Marguerite a prévenu mes parents.

Ils sont partis pour les Bressous. Sans moi. Mémé n'aurait pas apprécié que je manque un seul cours au lycée.

Quel vide soudain... c'est la première fois que tu m'abandonnes, toi qui m'as appris tant de choses ! La République. Que tu ne reverras pas... Tu m'as aussi parlé de Dieu. Tu m'as même révélé que je n'étais pas baptisée. À ma naissance, Papa et Maman avaient dit : « Elle choisira plus tard. » Cette décision ne t'avait pas inquiétée. Tu avais compris qu'ils remettaient simplement mon âme entre mes petites mains. Tu avais compris qu'il suffisait d'attendre...

Mais tu n'as pas attendu.

Tu es morte.

Pourvu que Dieu existe ! S'il n'y avait personne là-haut, quelle déception ce serait pour toi...

J'essayais de ne pas trop penser à son départ pendant les cours. Je fis honnêtement mes devoirs. J'appris toutes mes leçons... Tard dans la nuit, je me retrouvai seule dans la Chambre de Goethe avec le chien qui ne me quittait pas des yeux. Red Petal of Lightwater avait tout compris, le départ de mes parents, les larmes de José et les miennes.

Je restai longtemps immobile dans ce sanctuaire de la Civilisation et de l'Espérance, debout contre le poêle de faïence, face au piano et aux bibliothèques... Il fallait que je dise quelque chose en mémoire de Mémé, alors je dis :

— Mon Dieu, je T'en prie, existe ! Si j'étais Toi, j'aimerais Mémé, j'ouvrirais grand les bras pour l'accueillir, elle le mérite !

Le chien poussa un soupir, c'était sa façon de dire amen à la fin de cette prière qui fut la première de ma vie.

... au Bois Dormant

Une fois de plus, il avait fallu partir. Les tableaux avaient retrouvé leurs caisses de bois blanc marquées **MN**¹, mais ils n'étaient pas partis avec nous. Les œuvres sur lesquelles devaient désormais veiller mes parents étaient des merveilles invisibles de l'antique Égypte.

Invisibles ? Oui. Elles ne devaient pas quitter les sarcophages de bois blanc où elles dormaient depuis la déclaration de guerre. De temps en temps, on ouvrait quelques caisses et on procédait à des sondages pour vérifier que leurs locataires ne souffraient pas.

Invisibles...

Mais je savais que la plus petite caisse était celle du Scribe accroupi, que la plus haute était celle du bas-relief de Sethi I^{er} et que, dans les autres, se cachaient la chatte Bastet, la stèle du roi Serpent, escortés par une armée de porteuses de fards et de dieux à bec d'oiseau.

Je ne les vis jamais...

Ce fut bien plus beau, grâce à elles j'appris à célébrer l'Invisible.

C'était Jaujard, alerté par Londres, qui avait organisé ce nouvel exode.

La zone libre ayant disparu, le musée Ingres, dominant le Tarn, devenait « tête de pont » et risquait d'être bombardé par les Américains...

Plusieurs châteaux construits sur les bords de la Dordogne, loin de toute position stratégique, furent réquisitionnés.

La Treyne pour les antiquités égyptiennes, puis Lanzac, Vayrac, Bétaille, et surtout Montal où René Huyghe emporta tous les tableaux.

Sauf un.

Comme une star dans les déplacements d'un tournage, la Joconde ne voyageait pas avec les autres tableaux. La Belle avait droit à une limousine. Pour elle seule.

La limousine était en fait un vieux gazogène puant et poussif. Poussif au point qu'une halte avait été prévue entre Tarn et Dordogne pour éviter de rouler à la nuit tombée.

C'est à mon père que fut confiée la mission.

Tout le monde avait quitté Montauban, Huyghe réceptionnait ses tableaux à Montal. José nous attendait au château de La Treyne, avec le chien et la chatte Bastet ; et comme il restait une place dans le gazogène auprès de la grande boîte de bois précieux

LPO

Dernier inventaire royal...

Cette place fut pour moi.

J'osais à peine respirer. Je me tenais contre la portière, aussi loin que possible de la Belle, pour éviter d'être précipitée sur elle par un cahot.

Des cahots, il y en eut sans arrêt jusqu'à la ferme où nous devions dormir.

Je me souviens d'une nuit superbe dans une maison de paysans aux murs blanchis à la chaux comme ceux de ces fermes chères à Fellini, qui donnent à l'écran une odeur de paille, de grain et de raisin qui fermente. Pour moi, la Joconde a cette odeur toscane et bucolique. L'odeur de Cérès.

La chambre était plus que simple, on avait mis pour moi, par terre, un matelas au pied du lit de mes parents et, entre leur lit et le mur... Elle était là.

Avant d'éteindre la seule ampoule qui éclairait la chambre, mon père avait entrouvert la boîte **LPO**... la Belle souriait. Au matin, il rouvrit la boîte... Elle souriait toujours.

Nous avons dormi ensemble.

*

Alors commença cette originale vie de château que raconta si bien ma mère :

Nous vivions de façon insolite, mi-clochards, mi-aristocrates. Nous étions d'étranges châtelains. Nous occupions des locaux somptueux. Nous y campions plus que modestement, mangeant dans de la vaisselle ébréchée, installant nos caisses de bois blanc dans des salons luxueux, transformant les roseraies en champs de pommes de terre² ...

Je me souviens des déjeuners dans la grande salle de La Treyne, des guerriers en armure montaient la garde contre les murs de pierre autour d'une table soutenue par des silènes extrêmement laids.

— Madame est servie, disait José (ce qui était une information tout à fait approximative), et nous prenions place sur de hautes cathèdres, brandissant des couverts de maillechort et vidant les verres à moutarde qui nous servaient de hanaps...

Madame est servie... Je pensais à Liouba et au petit tablier d'organdi de Versailles...

Où était-elle, Liouba ? Et la reverrais-je un jour ?

Dans ce château isolé sur son piton rocheux, dans la verte douceur des soirs sur la Dordogne, nous étions tombés en pleine Résistance.

Heureusement, car depuis peu nous avions une lingère. Et cette lingère qui n'était pas lingère, ce qui n'était pas grave puisque nous n'avions pas de linge, cette lingère était la petite-nièce du capitaine Dreyfus.

Elle était surtout la fille de la meilleure amie de Maman, Jane Kayser.

La situation était compliquée... Jacques Kayser avait rejoint Londres, mais Jane avait dû rester avec sa mère infirme qui était américaine. Elles se cachaient dans une ferme du côté de Villeneuve-sur-Lot. Elles ne sortaient que la nuit. C'est terrible, la guerre, ça dévoile tout. Tout ce qu'il ne faudrait pas savoir les uns des autres, bien sûr. On s'aperçoit brusquement que tout le monde est juif, américain, allemand, anglais, pas marié, enfant naturel, serbo-croate, tchèque ou tuberculeux. Alors Maman inventa Marcelle-Monnier-la-lingère ! Elle lui apprit les cantiques qu'elle ne m'avait pas appris puisque je ne devais choisir que plus tard, elle lui donna la plus grande croix huguenote de la famille, si grande que personne n'osait la porter, et Marcelle avait l'air bien plus protestante que moi, ce qui n'était pas étonnant puisque je ne l'étais pas encore, et je dois avouer que nous avons beaucoup ri toutes deux dans ces tristes temps. Nous avons beaucoup ri, car nous ne savions pas à quel point nous étions menacées, Anne Franck, nous ne savions pas encore à quel point la vie était fragile... Ça, nous ne l'avons su qu'après. On vivait au jour le jour, un peu inconscientes et si jeunes ! Heureuses à cause d'une tartine de beurre...

Pourtant, une fois, on a eu peur, le jour où il fut question d'envoyer les jeunes filles de plus de dix-huit ans en service obligatoire en Allemagne. Les faux papiers de Marcelle lui donnaient dix-neuf ans. Papa alla voir l'instituteur de Lacave qui était secrétaire de mairie. Mais, plus il approchait du rendez-vous, plus il se demandait s'il était prudent de solliciter l'aide d'un inconnu. L'instituteur habitait au premier étage de l'école. Il fallait grimper un petit escalier raide. Et, tout à coup, à hauteur d'œil, mon père vit son propre nom. L'escalier était tapissé de livres. Les siens. *Les Hommes de la route, Le Crime des Justes, Roux le Bandit, L'Auberge de l'abîme...*

Marcelle était sauvée, et moi avec elle, car c'est de ce jour que je sais que les livres peuvent être des messagers de paix que l'on envoie dans le cœur des gens.

— Tais-toi, ne dis rien...

La consigne était toujours la même. Plus que jamais.

— Tais-toi, ne dis rien...

Mais dans ce monde privé de communications, les nouvelles se propageaient vite à l'abri du silence et de l'ombre. À peine étions-nous installés sur nos cathèdres seigneuriales, nous avions vu débarquer sur sa bicyclette une jeune femme qui ne ressemblait à personne.

Ses grands yeux bleus toujours étonnés, ses tresses blondes nouées en diadème et son sourire lui donnaient l'air de se rendre à une fête. Elle portait des robes étranges qui ne devaient rien à la mode, mais tout à sa fantaisie. Ses jupes de gitane lui venaient d'une grand-mère bohémienne tombée par hasard dans sa famille de paysans, des bijoux mystérieux bruissaient à ses oreilles et sur ses poignets. Il y avait toujours un détail de fou, de trop, de bizarre dans ses tenues, un détail qui empêchait les imbéciles de la prendre au sérieux, et ce malentendu fut son arme la plus précieuse, il lui permit tout simplement de sauver des vies.

Amie de Picasso, d'Aragon – c'est elle qui lui avait fait rencontrer Elsa –, Luce était peintre. Il y avait quelque chose d'innocent, de naïf, dans ses toiles. Un monde apaisé, tranquille, heureux, où on avait envie de vivre. Un monde derrière lequel elle se cachait, héroïque et gracieuse.

Elle avait un mari. Un mari extraordinaire. Descendant d'une dynastie hollandaise de diamantaires, Charles Hilsum avait fait ses études à Cambridge. C'est l'un des hommes les plus élégants que j'aie rencontrés de ma vie. On appelait Charles : Charley. Mais il avait un autre nom : Étienne.

Étienne, c'était le chef du maquis. Notre maquis. Mystérieux, mais proche.

— Tais-toi, ne dis rien...

Très vite, les visiteurs se pressèrent au château.

La plus belle visite fut celle de Jean Lurçat.

Un jour il apporta à mon père, sur le porte-bagages de sa bicyclette, une tapisserie roulée comme un cigare.

Il la déroula sous nos yeux dans le silence, et parut le mot :

LIBERTÉ

Je ne dirai pas que c'était le bon temps, non. Mais c'était le temps de l'Espérance.

Les pommes de terre poussaient dans le jardin à la française, on en avait déjà mangé quelques-unes, et, pour améliorer notre ordinaire, on allait sur le Causse essayer d'attendrir les paysans pour qu'ils nous vendent de la farine, du fromage, du pain, du lard... Maman avait remarqué que les fermiers étaient plus généreux quand elle m'emmenait avec elle et, très vite, elle décida que j'irais mendier sans

elle, accompagnée par la fille de Madame Vinès, conservateur et chef du dépôt de Lanzac à quelques kilomètres de chez nous.

Jeanine Vinès était une jeune fille merveilleuse, suffisamment plus âgée que moi pour avoir connu, juste avant la guerre, « le premier bal ». Ce premier bal la paraît à mes yeux d'un prestige extraordinaire.

Nous partions toutes les deux avec le chien pour de longues promenades de ferme en ferme. Les paysans nous vendaient des fromages et nous donnaient du pain.

Car on ne vend pas le pain, on le donne.

La première fois que je vis s'ouvrir un tiroir à pain, là-haut, sur le Causse, au-dessus de Pinsac, que je vis le maître en sortir une grande miche poudrée de farine, faire la croix dessus avec son couteau avant de la couper en deux et de m'en tendre une moitié en disant : « Pour toi, petite », je crus qu'il se moquait de moi.

Mais non. Il me la donnait, vraiment !

Malheureusement, il se tourna vers sa femme et lui dit :

— Tu sers la goutte à la petite.

Ça allait avec le pain, la goutte. Il fallait y passer.

Ce fut un calvaire.

Oh ! on nous recevait bien partout. Les plus rudes nous régalaient parfois d'un beignet ou d'une merveille de midi où le sucre avait neigé, et nous ne sûmes jamais ce que c'était que revenir bredouilles. Mais, en fin de tournée, nous étions rondes comme des queues de pelle. C'est que les fermiers ne plaisantaient pas avec les lois de l'hospitalité. Ils voulaient bien nous vendre des carottes, un saucisson, un morceau de lard, ils voulaient bien nous donner du pain, mais il fallait fêter ça :

— Allez, cul sec, les demoiselles !

— Donnes-y encore un canon, la mère, tu vois pas qu'elles ont soif ?

— Tu nous remets ça, la Marguerite !

— Allez, vide ta chopine, ma grande fille !

Nous partions en chantant : « Elles sont gaies, les pauvres ! »... Nous pouffions de rire comme des bécasses : « Ah ! jeunesse ! »... Nous hoquetions : « Elles sont bravettes ! »... Nous roulions dans les fossés : « Faut bien qu'elles s'amuse ! »... Le chien était enchanté. Ivre de notre ivresse, il léchait joyeusement les grosses larmes qui coulaient sur nos joues tandis que nous ramassions en rampant les noix vertes et les petits chèvres que nous avions renversés en tombant au bord du chemin. Un jour que nous cuvions un tord-boyaux particulièrement raide, je m'écriai :

— Pauvre Marcelle qui ne peut pas sortir du domaine !

— Oh ! tu sais, dit Jeanine, moi aussi je suis juive.

J'en rotai d'émotion.

— Enfin, seulement par ma mère. Mon père est protestant.

Ah bon !

— Mais comme il est anglais, s'esclaffa-t-elle, tu vois ce que je veux dire !

Je voyais.

L'aveu nous avait dégrisés.

— On ne devrait jamais boire, dit Jeanine, c'est dangereux : on parle.

Jeanine fit des choses bien plus dangereuses. Devant se rendre à Paris, elle apprit par cœur ce que mon père avait écrit en 1940 dans la douleur du désastre, et alla le réciter aux Éditions de Minuit :

J'écris pour le jour de la liberté. J'écris pour conjurer les maléfices de la défaite. Si nous avons été déjà vaincus, si nous avons déjà subi l'invasion, pas une seule fois, dans tous les désastres de notre Histoire, nous n'avons été détournés de nous-mêmes comme nous le sommes aujourd'hui.

Ce texte, plus tard, il le dédia « à la mémoire de Jean Prévost, mon ami. Capitaine au maquis du Vercors, mort à l'ennemi le 1^{er} août 1944 ».

Et, brusquement, une avalanche de flashes envahit ma mémoire.

Les larmes de mon père apprenant la mort de Jean. Il lui avait dit : « André, il faut vivre vieux. Tu verras ce qu'on fera quand on aura quarante ans ! »

Je revois Papa griffant le mauvais papier de la guerre d'une petite écriture furieuse. Je le revois plongeant dans la poésie et, pour oublier le chagrin de ne rien publier tant que l'Occupant serait là, me constituant une dot lourde d'alexandrins, de sonnets, d'épigrammes, d'épithalames et d'acrostiches. Je le revois me livrant pour la vie aux poètes, à Balzac, à Shakespeare, à Mistral... à tous !

Ô République de nos pères, Grand Panthéon plein de lumière puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie ceux qui pieusement sont morts pour la patrie je ne t'ai point aimé, cruel ? Qu'ai-je donc fait ? Mars et Vénus sont revenus, ce toit tranquille où marchent des colombes puisque j'ai tout perdu...

Mais non ! Tout n'est pas perdu ! Le 6 juin 1944, il y a le débarquement en Normandie !

Ce jour-là, Papa a quarante ans.

Le 7 juin, j'en ai dix-sept.

J'ai une robe neuve.

Cette robe, c'est Madame Juillet qui l'a faite.

Madame Juillet est une enfant du pays, mais elle a été couturière à Paris. Elle n'est revenue qu'au moment de la débâcle. C'est une fée. Nous l'avons connue grâce à Léo. Léo est la femme de l'auteur dramatique Roger Vitrac, autre enfant du pays. Papa et lui se sont liés à la fac. Roger raconte des histoires de théâtre qui me font rêver... Il a eu de grands succès avant la guerre, et Léo est très élégante. Elle a des robes un peu défraîchies, mais signées Lucien Lelong, Molyneux, Jeanne Lanvin... des merveilles ! Et maintenant Madame Juillet

s'occupait d'elle et avait accepté de confectionner, dans une pièce de tussor bleu azur à pois noirs, ma première robe de jeune fille.

Ma seule robe neuve depuis la guerre. La seule robe qu'on n'a pas taillée dans un vieux pantalon de mon père et une veste usée de ma mère.

6 juin, 7 juin... Papa et moi nous sommes Gêmeaux, *tels les Tyndarides aux belles cnémides*, dompteurs de chevaux³ ...

Sur la terrasse qui domine la Dordogne, Marcelle, Jeanine et moi, nous levons nos verres à la santé des libérateurs. Dans le sanctuaire où dorment la Scribe, la chatte Bastet et leurs compagnons, il y a une nouvelle caisse de bois blanc marquée **MN** celle-là non plus on ne l'ouvre pas. Mais on a dit son nom aux Invisibles :

LIBERTÉ

Sur la terrasse, Papa semble soudain soucieux. Il va chercher une paire de jumelles. Parce qu'il a vu quelque chose, loin, sur la route qui longe le fleuve avant de remonter vers le nord, il a vu une longue colonne de blindés...

Nous ne pouvions pas deviner qu'il s'agissait de la division Das Reich. Nous ne pouvions pas savoir qu'elle roulait vers Oradour.

Des flashs.

Ça va mieux... mais la vie est de plus en plus dangereuse... Un jour, Maman s'enferme avec moi dans son bureau et m'apprend à me servir du revolver que lui a laissé Papa. Il est parti rejoindre de Lattre. Il avait juré de le faire en juin 40, quand il avait pris congé de lui au château d'Opme, en Auvergne.

Un autre jour, une troupe en armes s'arrête à l'entrée du parc...

— Ce n'est pas notre maquis, dit le gardien qui prévient Maman par téléphone. Ils veulent voir le responsable...

Le responsable, c'est elle.

De loin, je la suis de l'œil en me cachant d'arbre en arbre, le long de la belle allée qui descend jusqu'à la grille.

J'ai peur.

Je découvre ceux qui l'attendent, massés derrière les barrières blanches qui bornent la propriété.

Ils sont terrifiants.

Hirsutes, barbus... et surtout, armés.

Maman va vers eux sans hésiter. Puis elle s'arrête brusquement et pousse un cri, avant de repartir en avant, une main tendue...

Une main que saisit l'un des barbus, l'un des hirsutes, une main qu'il baise respectueusement, comme un chevalier dans un roman courtois, et Maman fait ouvrir la grille devant Jean Cassou qui vient, grâce à ces hommes, de s'évader de prison.

Papa revint pour repartir.

Cette fois, il était question de retrouver Malraux, il était question de la Brigade Alsace-Lorraine. Il était également question pour Maman et moi de retrouver Paris.

Paris ! Libéré !

Dans l'agitation des derniers jours, dans les préparatifs du départ avant l'arrivée du jeune conservateur qui devait prendre le dépôt en main, un matin je trouvai José et Guadaloupa, la femme de ménage espagnole vouée au service des Invisibles, toutes deux en admiration devant un journal. Un journal de cinéma. Je n'en avais jamais vu. Je ne savais même pas que ça existait.

— Regardez comme elle est jolie ! me dit José en me tendant la revue.

Sur la première page souriait une adorable jeune fille.

Blondine.

C'était le nom du film.

L'adorable jeune fille paraissait avoir quinze ans... Quelle chance elle avait d'être actrice. Déjà. J'aurais aimé la connaître, parler avec elle... Aucune chance, hélas ! Mais quand même, à tout hasard je notai son nom sur un bout de papier...

La veille de notre départ, Maman m'emmena une dernière fois dans la nécropole où dormaient les Invisibles.

Le gardien de nuit referma la porte sur nous et nous restâmes longtemps, sans parler, à écouter le silence.

Des années plus tard, quand tout fut rentré dans l'ordre, Maman écrivit *Le Louvre en voyage* et le dédia à Jacques Jaujard :

La boucle bouclée, les tableaux revenus de clou à clou, les sculptures de socle à socle, il y eut lieu de s'émerveiller. Cette conception fluide d'une défense mouvante, sans cesse adaptée aux péripéties de la guerre, avait porté ses fruits. Tout était là. Tout était intact...

Il faut reconnaître que nous avons eu beaucoup de chance, mais il faut aussi rendre à César... Le plan d'évacuation, son exécution, ses modifications au cours de cinq années, le sauvetage des hommes et des œuvres, tout est dû à Jacques Jaujard...

Mais rien n'était gagné encore. Maman me serra contre elle et me dit à l'oreille, en désignant les caisses de bois blanc :

— Je suis venue leur dire merci, parce que, tu sais, nous veillons sur elles... mais ce sont elles qui nous protègent.

Versailles, appartements de Monsieur de Colbert, aile sud des Ministres, les 99 poupées sont toujours au garde-à-vous. Il fait froid comme au Grand Siècle. Je retourne au lycée.

Là, personne ne savait ce qu'était devenue Darling. Certains disaient qu'elle avait été fusillée. D'autres qu'elle avait péri dans un naufrage

en tentant de rejoindre de Gaulle...

Une seule chose était sûre : je ne la verrais plus jamais.

Jamais.

Une fille vêtue de noir se jeta sur moi et m'embrassa. Elle pleurait. C'était Guillemette. Le papa de la petite-nièce de l'archevêque avait été déporté. On ne le vit pas revenir.

Droit le dos, petites filles, on salue !

*

La guerre allait finir. Mais c'était toujours la guerre et j'avais peur pour Papa.

Maman avait retrouvé son poste d'archiviste-bibliothécaire au Louvre, et moi j'avais retrouvé ma blouse rose du lycée. J'étais en philo. Cette discipline me plaisait, comme me plaisait le fait de rencontrer d'autres filles de mon âge...

... des filles. Oui. Mais pas de garçons.

Pendant toutes ces années, j'en avais vu si peu que, parfois, je me demandais si l'espèce n'était pas en voie de disparition.

Les seuls qu'il m'avait été donné de croiser étaient ceux qu'on nommait les « chômeurs intellectuels ». Protégés par les Musées, ces jeunes gens ne faisaient pas partie de notre quotidien. Des dépôts d'œuvres d'art plus ou moins conséquents et légitimes leur étaient confiés par Jaujard et leur servaient de bouclier contre le STO.

Leymarie, Zezzos, Mazars... et le plus beau de tous : Agamemnon. Leurs furtives apparitions me firent comprendre à quel point les hommes avaient besoin d'être protégés, à quel point les hommes étaient précieux.

Soixante-dix ans plus tard, je n'ai pas changé d'avis.

Oui, c'était toujours la guerre et Papa était loin de nous. La brigade Alsace-Lorraine avançait vers la victoire... mais chaque jour, avec Malraux, ils pleuraient leurs morts.

La guerre ce n'est pas seulement voir mourir ses camarades, c'est aussi manquer de souliers. Aussi démunis que les soldats de l'An II, les soldats de la Brigade avaient un besoin urgent de chaussures. Papa vint deux jours à Paris avec une mission de réquisition. Il courut de ministère en ministère et nous faillîmes ne pas le voir. Heureusement, le deuxième jour, après avoir fait remplir à ras bord une camionnette de godillots, il eut le temps de nous embrasser avant de rejoindre Malraux et leurs compagnons de combat.

Il nous avait donné rendez-vous au café de Flore et nous expliqua qu'il devait y rencontrer Jean-Paul Sartre qui voulait l'entretenir d'un projet urgent.

J'étais en philo, je venais de lire *L'Être et le Néant*. Le cœur battant,

j'avais l'impression que j'allais rencontrer Aristote ou Platon...

... Ce fut un désastre.

Accompagné de Simone de Beauvoir, Sartre parut tout de suite scandalisé que Chamson soit venu accompagné de sa femme et de sa fille pour une conversation entre grandes personnes. Sa femme, sa fille !... Pourquoi pas Papa-Maman-la bonne-et-moi ! La guerre n'était pas une excuse à ses yeux pour justifier ce comportement. La guerre, aux yeux de Sartre, n'était du reste en rien une excuse. Mais qu'allaient-ils faire, ces écrivains, dans cette guerre ? Réquisitionner des souliers ? Ça va pas, non ! Elle allait finir, la guerre, elle était finie, elle ne les concernait plus...

C'était horrible. Ce qui est terrible, c'est que ça partait d'un très bon sentiment, chez Sartre. Il voulait mon père avec lui pour *Les Temps modernes*... tout de suite.

— Après Berchtesgaden ! dit mon père.

Et Sartre, consterné par tant de candeur, décida que Chamson était mort et tourna la page.

C'était horrible, mais plus horrible encore était le regard que Simone de Beauvoir posait sur ma mère. Sur moi aussi, mais ça, ça m'était égal. Pas le regard qu'elle posait sur ma mère. Elle ne lui adressa pas la parole. Le mépris. L'union de cette famille, l'attachement visible de ces trois êtres peut-être menacés par la mort du père, lui paraissait être le comble de la niaiserie et du mauvais goût petit-bourgeois.

Elle était de glace.

Belle et méprisante.

Des années plus tard, beaucoup plus tard, je lus les lettres qu'elle envoya à son amant américain. Ces lettres enflammées et souvent pathétiques avaient cependant une vertu : elles prouvaient la fragilité de celle qui les avait écrites. Elles dévoilaient son cœur.

Alors je lui en voulus moins.

Berchtesgaden.

Quel symbole !

Ils y allèrent. Ils l'avaient décidé.

Ils avaient aussi décidé de faire une autre visite. *C'était à la fin de l'automne, il n'y avait presque plus de feuilles sur les arbres, et les dernières s'envolaient au vent comme du papier doré⁴.*

La visite, c'était à Domrémy. Ils voulaient saluer chez elle la première engagée volontaire de notre Histoire.

Jeanne.

Ils se rendirent donc dans le village de la bergère et tous deux se mirent au garde-à-vous devant le fantôme de la jeune fille qu'ils appelaient « le premier général FFI ».

Et moi je suis toujours au garde-à-vous devant :

Cette enfant qui menait son cheval boire au fleuve
Son âme était récente et sa cotte était neuve
Innocente elle allait vers le plus grand des sorts⁵ ...

Le plus grand des sorts ?

La France. La France qui est née du rêve d'une bergère. Une bergère qui montait à cheval comme un homme. Une sainte. D'accord. Mais n'oublions jamais que derrière l'image céleste et pieuse de la sainte, se cache, révolutionnaire, le premier général de la France libre.

Cette figure alla rejoindre une autre héroïne qui m'accompagnait depuis mes pâtes à potage de Nîmes, depuis que je savais lire et que l'Imaginaire de Merveille et l'Imaginaire de Vérité s'étaient ouverts à moi.

Shéhérazade.

Profession : romancière.

Je vénère cette Fille de la Lune, elle qui fut non seulement la première à dire *Il était une fois...* mais la première qui risqua sa vie pour sauver la vie d'autres femmes. Elle qui fut victorieuse du cimetière par la grâce du Conte... Et n'oublions pas sa petite sœur Dinarzade, *Précieuse comme l'or*, une sacrée attachée de presse !

À chaque Salon du Livre, les romancières devraient rendre hommage à celle qui est notre sainte patronne... Qu'en pensez-vous, les filles ?

J'étais toujours païenne ; je choisirais plus tard, mais – déjà – une autre figure m'accompagnait :

Marie.

Profession (souvent contestée) : mère de Dieu.

On peut également l'appeler  en hébreu,

On peut également l'appeler  en arabe, car elle est entourée de respect par les musulmans⁶. Elle est du reste la seule femme que le Coran désigne par son nom. Trente-sept fois.

Tiercé gagnant pour cette jeune fille juive qui rassemble les trois grandes religions monothéistes sous son manteau bleu.

On dit parfois que les protestants ne l'aiment pas... probablement parce que nous ne lui demandons rien... Elle nous a déjà donné Jésus ! Difficile de faire mieux.

Je t'aime, Marie.

Tu es une étoile accessible.

La douleur que tu as vécue te permet de comprendre tout ce qui nous déchire le cœur.

On peut s'appuyer sur toi... même si on ne te demande rien tu es là.

Un très vieux marin, terre-neuvas dans sa jeunesse, me dit un jour :
« Dans l'ancien temps, on n'avait pas la Sécu... on n'avait que la Sainte

Vierge, c'était bien. »
Oui, je t'aime, Marie.

*

La guerre était finie.
La République était de retour.
Je n'avais qu'une idée dans la tête : devenir comédienne.

Le Pont-Neuf et le Louvre...

Le 7 juin 2007, j'ai promis un livre à Anne Franck, et près de dix ans plus tard il n'est pas encore fini.

Il m'est arrivé tant de choses pendant ces années... il faut que je te les raconte. Mais j'ai honte de te parler de mes joies, petite sœur et j'ai même honte de te parler des difficultés de la vie. Tu aurais tant aimé les connaître !

Je ne me souviens pas du jour où j'appris en même temps ton existence et ta mort.

Il me semble t'avoir toujours connue. Avoir toujours su. Il me semble que tu as toujours été là... que tu es toujours là.

Tu étais un peu plus jeune que moi, mais nous avions la même taille et la même coiffure. Comme Marcelle et Jeanine, mes compagnes de La Treyne, et cette coiffure, c'était celle de Deanna Durbin, la teenager du cinéma américain à qui toutes les petites filles avaient eu envie de ressembler avant... avant la guerre. Avant l'horreur. Avant...

Des boucles brunes bien sages. Un sourire à la vie...

Charmante.

Tu l'étais.

Et ils t'ont tuée.

Je n'ai pas pu te raconter cette histoire aussi vite que je l'aurais cru. Mais j'y pensais sans cesse en publiant d'autres choses, en adaptant mes romans pour la télévision, en suivant le tournage des films. En continuant à vivre.

À écrire.

Quel merveilleux métier que celui d'écrivain !

Devoir créer la propre matière que nous travaillons. Être un menuisier qui inventerait son bois.

Ne jamais être au repos, puisqu'on reste toujours attentif, curieux, puisqu'on ne cesse d'être à l'écoute, à l'affût. Le spectacle est permanent.

Je t'ai déjà raconté mes enfances. Tu sais beaucoup de choses de moi, ce n'est pas fini. Tu as connu la petite fille, tu vas tout savoir de

la femme que je suis devenue. Pas seulement...

Tu vas découvrir d'autres femmes.

Écoute...

*

Depuis la Chambre de Goethe, depuis que nous avons perdu le Pont-Neuf et le Louvre, je savais que je ne serais jamais danseuse. J'avais accepté ce deuil, mais il n'était pas question de renoncer au serment que je m'étais fait devant *Les Femmes savantes*, rue de la Comédie, à Montauban en 1943.

Je serais comédienne.

Non : je SERAI comédienne.

Cette perspective n'enchantait pas mes parents. J'aurais pu embrasser tant d'autres professions ! Les musées, l'enseignement... J'aurais pu être ethnologue, paléontologue, spéléologue comme mon grand-père Félix, le dieu Nemausus. Pourquoi le théâtre ? *Terra incognita*. Quelle drôle d'idée ! Heureusement, ils me connaissaient suffisamment pour savoir que rien ne me ferait changer d'avis.

Non : rien. Je serai comédienne.

Alors nous avons conclu un deal. Ils acceptaient l'idée que je me présente au Conservatoire à condition que je prépare une licence d'anglais à la Sorbonne. D'accord ? D'accord !

Au bout d'un an, Papa demanda un rendez-vous à Louis Juvet et m'emmena le voir avec le secret espoir qu'il me découragerait. Il n'en fut rien, j'abandonnai Shakespeare pour me jeter dans les bras de Molière et j'entrai au cours Escande.

La petite Henriette venait d'atteindre son premier objectif.

Papa ayant été nommé conservateur du musée du Petit-Palais sur les Champs-Élysées, nous avons quitté Versailles pour Paris.

Avec la paix, Maman était de plus en plus belle. *L'une des plus jolies femmes que j'aie admirées et des plus modestes*, disait d'elle André Wurmser dans *Fidèlement vôtre*.

La Joconde revint très discrètement au Louvre au printemps de 1945. On récupéra le Scribe à l'automne. Quant à la Victoire de Samothrace, elle quitta le château de Valençay qui l'avait recueillie pendant toute la guerre et retrouva sa place sur le palier où elle est toujours. Sans avoir perdu une de ses plumes.

Tout ça, c'était signé Jaujard.

Magnifique travail, admirable réussite.

Hélas, il avait rencontré une autre dame. La comédienne Jeanne Boitel. Le couple merveilleux qu'il avait formé avec Marcelle vola en éclats... ce fut pour moi un vrai chagrin d'amour. Je les avais crus

exemplaires, intouchables, éternels, à l'abri des peines de cœur... je compris que personne n'est jamais à l'abri des peines de cœur. Ils se séparèrent. Il épousa Jeanne Boitel, eut un fils avec elle, et je raconte cela avec beaucoup de chagrin, car aujourd'hui ils sont tous morts. Jacques le premier, puis Jeanne et François-Xavier, leur fils, puis Marcelle. Je les ai tous dans mon cœur. Pour toujours.

Mes 99 poupées m'avaient suivie, accompagnées par une armée de Bibles (Ostervald, Segond, et même la Grande Bible catholique de Tours), ainsi que par mes chères *Mille et Une Nuits*.

Le chien était mort. Un bien petit malheur au milieu des grands, me direz-vous. Mais un malheur exact, précis, irréversible. Jamais oublié.

J'avais mon bac.

J'allais à mon cours de théâtre.

Et j'avais des camarades.

Parmi ces camarades, il y avait des garçons.

Des garçons j'en avais déjà rencontré à la fac... eh bien, ce n'était pas du tout les mêmes.

Le jour où je débarquai timidement au cours Escande, un garçon m'embrassa dans le cou en m'appelant « chérie ».

Il était platiné, je ne l'avais jamais vu, et je crois bien que je ne le revis jamais.

Cette scène était impensable à l'Institut de la Sorbonne. Dans ce lieu feutré, étudiants et étudiantes semblaient tous sortis du même moule. Ils étaient corrects et convenables. On se vouvoyait. On se liait peu... Rien de semblable chez Escande. On était tout de suite à tu et à toi. On venait de tous les milieux, de toutes les régions du monde, de toutes les ethnies. J'essaie de me souvenir, de rassembler les images, les noms... mais je mélange le cours de préparation avec la classe du Conservatoire. Je retrouve une photo où quelques élèves sont réunis, et j'ai envie de pleurer... parce que mes camarades sont morts ou bien parce qu'ils ont disparu dans la vie. Je ferme les yeux, je les revois... ils sont toujours jeunes, avec leur immense espoir : jouer la comédie, être comédien, monter sur scène pour déclamer le récit de Thérémène, annoncer que le petit chat est mort, s'écrier : *Je ne t'ai pont aimé, cruel, qu'ai-je donc fait ?*... ou constater : *Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort nous nous vîmes trois mille en arrivant au port*...

Hélas ! la tirade du *Cid* est mensongère. Je ne veux pas penser à aujourd'hui et marcher au milieu des tombes. Je veux retrouver ce premier matin où je débarque au cours. Je regarde autour de moi, on me regarde... Quand aurai-je le droit de passer une scène ? Je ne fais pas encore partie de la troupe. Vont-ils m'accepter, ces garçons qui me terrifient, ces filles si jolies, si drôles, si séduisantes ?... Une main se pose sur moi, ça y est ! je suis des leurs !

La main, c'était celle de Perrette Souplex. Elle était visiblement la plus jeune de toute cette jeunesse. Souriante, chaleureuse, gaie, charmante...

Elle l'est toujours.

Je ne sais pas si tu te souviens, Perrette, c'est toi qui m'as désigné une jeune fille d'une grande beauté en me disant :

— On a Blondine avec nous !

Blondine !

Je me souvins du matin où, dans la cuisine du château de La Treyne, José m'avait montré la photo.

Perrette m'expliqua :

— C'est Nicole Maurey. Elle a déjà tourné trois films, mais elle est quand même avec nous. Parce qu'elle veut encore apprendre. Elle est très sérieuse, tu verras.

Je devais vite découvrir à quel point Blondine était sérieuse. Mais ce matin-là, je n'osai pas l'aborder.

Heureusement, les Dieux avaient décidé de faire les présentations eux-mêmes et, quelques jours plus tard, un clou déchira ma robe au moment où je me levais pour monter sur scène pour la première fois de ma vie.

Des hurlements de rire m'accueillirent.

Le clou avait scalpé ma robe. De dos, j'étais à moitié nue. Comment allais-je rentrer chez moi ? C'est alors que je vis arriver Blondine, une aiguillée de fil blanc à la main.

— Je l'ai demandée au pâtissier d'en face, me dit-elle, et elle m'entraîna dans un coin du foyer.

Je restais muette. Éblouie. Si j'avais pu prévoir que les choses se passeraient ainsi, j'aurais déchiré ma robe exprès.

Elle cousait à grands points, avec application.

— Voilà, c'est fait ! dit-elle en coupant le fil avec ses dents.

Et c'était fait. Avec le fil du pâtissier, elle avait tissé, cousu, noué notre amitié. Car il y avait déjà de l'amitié dans nos regards. Il ne nous restait plus qu'à faire connaissance, Blondine et moi.

À vrai dire, la petite Blondine n'était plus Blondine. Nicole était devenue une jeune femme mince, brune, élancée, gracieuse. Splendide.

Quelques années plus tard, en Camargue, comme nous galopions toutes deux avec la manade Fabre-Mailhan le long du Vaccarès, un gardian me dit :

— Votre amie Nicole, Frédérique, elle est belle à crier au secours !

C'était vrai. Dans tous les sens de la formule, mais il n'était pas nécessaire de l'appeler au secours pour qu'elle soit là. Très vite, je m'aperçus qu'un nez ne pouvait pas saigner, un genou se couronner, une comédienne s'évanouir, une autre pleurer de désespoir sans que

Nicole n'arrive, mette une clef dans le dos, panse la plaie, tape dans les mains et sèche les pleurs.

Elle aimait son prochain et ne le cachait pas.

Comme tu aurais plu à Mémé, Nicole !

En tout cas, elle plaisait beaucoup aux garçons et, gentiment, mais avec fermeté, elle les envoyait balader.

— Restons groupées, me disait-elle après avoir remarqué qu'on se défendait mieux à deux que toute seule.

On se défendait, mais je n'ai jamais oublié les moments heureux passés avec un garçon adorable...

Jean Marsan... Il était nettement plus âgé que nous, il avait déjà écrit une pièce, en avait joué plusieurs, et il avait déjà tourné dans des films. Il était beau, charmant, élégant, bien élevé et, surtout ! il préférait les garçons aux filles. Il se prit d'amitié pour nous et se fit notre chevalier servant, notre homme lige, notre indéfectible protecteur.

Il nous emmenait goûter.

Comme des petites filles que leur parrain sort le jeudi¹.

Les restrictions étaient finies depuis peu de temps et ces goûters nous enchantaient.

— Venez, les mignonnes, nous disait-il avant de nous installer devant un baba, une religieuse ou la redoutable *zuppa inglese* des Italiens.

Les mignonnes se léchaient les babines.

On parlait travail, il nous conseillait, bouleversait son emploi du temps pour venir voir Nicole passer Célimène ou me voir passer Agnès... Et toute occasion lui était bonne pour régaler les mignonnes avec de nouvelles et redoutables douceurs.

Il partit en Espagne tourner un film et nous ne le vîmes plus pendant plusieurs mois.

Il était temps ! Les mignonnes commençaient à faire du lard.

Jean, tu as quitté ce monde bien jeune, hélas, tu n'as pas pu accompagner dans la vie les femmes que nous sommes devenues. Quel chagrin ! Mais, crois-moi, ami, les mignonnes ne t'ont jamais oublié.

Et puis, le jour arriva où Perrette, Nicole et moi, nous nous retrouvâmes au Conservatoire dans la classe de Madame Dussane².

Ô Madame, Ô mon maître, je voudrais vous retrouver aujourd'hui ! Je voudrais retrouver la classe du Conservatoire et toutes les découvertes que, grâce à vous, j'ai pu y faire.

Vous étiez drôle, vous nous faisiez rire, vous étiez sévère, vous aviez raison. Vous étiez là pour nous apprendre à jouer la comédie, mais vous étiez là aussi pour nous apprendre à affronter la vie. Il est temps,

il est juste qu'aujourd'hui je vous parle de vous.

Vous aviez quatorze ans quand votre maman vous conduisit pour la première fois au Conservatoire. Vous alliez au lycée, bien sûr, mais trois matins par semaine votre maman vous accompagnait à la classe de Paul Mounet, votre professeur. Là elle rencontrait d'autres mères qui accompagnaient elles aussi leurs filles. Certaines dans l'intention de les surveiller, comme la vôtre ; d'autres caressant l'espoir de leur trouver un riche protecteur et, pour certaines, c'était déjà fait. Oui, il y avait quelques filles entretenues parmi les élèves ; elles arrivaient dans de luxueuses calèches et regardaient de haut la petite fille sage que vous étiez.

La présence de ces mères, avec leurs grands chapeaux, leurs voilettes, leurs longs gants de veau-velours et leurs manchons, dans les baignoires de la salle du Conservatoire – quand je dis « les baignoires », je parle théâtre – agaçait beaucoup Paul Mounet, si bien qu'il s'arrangeait toujours pour lâcher quelques énormités afin de faire réagir les belles dames sous les lophophores de leurs vastes coiffures.

— Oooooohhhh ! Monsieur Mounet !

Alors, là, dans un geste magnifique, un geste de Sociétaire, il se tournait vers elles et leur disait :

— Vos gueules, les mères !

Quand vous nous parliez de Sarah Bernhardt, de Réjane, de Mounet-Sully que vous aviez tous bien connus, nous remontions dans le Temps et, à force de remonter dans le Temps, nous avions l'impression de faire partie de l'Illustre Théâtre.

Le Théâtre... vous nous avez appris le respect du métier... le respect du public...

— Si, un jour, il n'y a qu'une personne dans la salle, joue comme si c'était la reine d'Angleterre !

Vous nous emmeniez parfois chez Lucien, le café le plus proche, qui avait trois tables sur le trottoir, et vous nous offriez un « petit noir ». Et on parlait. De la classe. Du travail. De la dernière création au Théâtre-Français. De Molière. De Marivaux. De Racine...

... de tout, quoi !

Je me souviens de votre colère le jour où deux élèves se mirent à rire et à se moquer d'un chanteur ambulant particulièrement misérable. Une sainte colère qui nous bouleversa tous. J'entends encore votre voix furieuse, je me souviens des mots...

— N'oubliez JAMAIS que nous faisons le même métier que ce malheureux ! Nous sommes des saltimbanques, comme lui ! Nous lui devons le respect dû à un camarade !

Je n'ai jamais oublié, Madame, et je ne peux pas voir, dans ma campagne, l'arrivée d'un cirque, si miteux, si pitoyable soit-il, sans me

sentir la camarade du clown triste et même celle du vieux lion Brutus.

Vous nous parliez, comme Homère, du « rire en pleurs » d'Andromaque.

Vous nous expliquiez le poids de la mode sur la tenue des femmes depuis la nuit des Temps. Vous nous montriez comment il fallait se tenir en jouant le répertoire.

— La femme a perdu son prestige avec son jupon. Difficile de marivauder en short ! Pour jouer Célimène, tiens-toi comme si tu portais un corset !

Il me semblait entendre Darling :

« Droit le dos, petites filles, on salue ! »

Un jour, je me souviens, une femme très élégante, très grande, très belle, est entrée dans la classe. Vous vous êtes arrêtée de parler, et nous vous avons vues, toutes deux, aller l'une vers l'autre et, en larmes, vous prendre dans les bras.

Il s'agissait de Véra Korène, sculpturale tragédienne, que vous aviez connue avant la guerre, à la Comédie-Française. Vous saviez que son mari, l'auteur dramatique Louis Verneuil, l'avait emmenée à Hollywood pour fuir les lois antisémites. Vous ne vous étiez pas revues depuis ce temps-là...

— C'est Madame Véra Korène qui va faire la classe aujourd'hui, nous avez-vous dit avec une voix que j'entendais trembler pour la première fois.

Alors Madame Véra Korène nous a parlé de son exil, elle nous a raconté sa vie à Los Angeles, le restaurant très chic où son mari l'emmenait souvent. Ils y avaient leurs habitudes. Ils s'y sentaient bien. Jusqu'au jour où Louis Verneuil dit au maître d'hôtel : « Demain soir, nous viendrons dîner avec Monsieur Paul Robeson³. » Alors le maître d'hôtel avait dit : « Ce n'est pas possible, Monsieur. Notre clientèle ne le supporterait pas. — Mais c'est un des plus grands chanteurs qui existent... — Il est noir, Monsieur... » Là, elle avait senti qu'elle était juive, qu'elle avait dû quitter son pays parce qu'elle était juive, et elle avait pleuré... « Il est noir, Monsieur... » La liberté éclaire le monde, mais la lumière n'est pas pour tous...

Nous voyant attristés par son récit, elle ajouta que, finalement, ils avaient dîné avec Paul Robeson.

Derrière un paravent.

Quand même !

Et puis il y eut à la Comédie-Française votre soirée d'Adieux, Madame. Les Adieux d'un Sociétaire sont une soirée construite par lui, et entièrement à son bénéfice. Je pense que vous avez fait ces Adieux au cours de la troisième année que je passai chez vous.

— Vous avez tous un rôle dans la soirée ! nous avez-vous annoncé.

Et vous les avez distribués, ces rôles : Colombine, Arlequin, Chrysale, Perdican...

Sauf à moi.

J'étais désolée. Je me sentais punie. Indigne. Oubliée.

— Toi, m'avez-vous dit, je ne t'ai pas trouvé un rôle dans le répertoire... mais je t'ai trouvé une phrase à dire !

Une phrase ?

Une seule phrase ?

— Tu diras : « Aimez-vous Swedenborg ? »

Malgré mon goût pour la lecture et pour la philosophie, je n'avais encore rien lu de ce théosophe et visionnaire suédois (1688-1772), et je me demandais ce qu'il venait faire dans une soirée au Théâtre-Français ? Le public n'avait sans doute pas plus de renseignements sur lui que moi, et ma phrase tomba dans un silence glacé.

Heureusement, Madame, vous aviez tout prévu. Je devais poser cette question cinq fois au cours de vos Adieux.

Léger frémissement de la salle à ma seconde apparition, sourires complices à la troisième... éclats de rire à la quatrième... la cinquième fois, je n'eus pas à ouvrir la bouche. Le public tout entier s'écria à ma place : « Aimez-vous Swedenborg ? »...

Ô Madame, je voudrais tout recommencer avec vous ! Depuis l'enfance je baignais dans l'Art, la Littérature, la Poésie. J'avais déjà rencontré des « pointures », votre culture, votre talent de conteuse, votre humour me charmèrent sans m'étonner. Je puis bien vous le dire aujourd'hui : ils éblouirent toute ma vie.

Vous m'avez appris à célébrer *le rire en pleurs*, Madame, et à respecter l'e muet, trésor de notre langue, « Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voieeee, le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troieeee... »

Dans les couloirs de la mémoire, je croise des garçons et des filles.

En vac.

J'entends des rires, des voix joyeuses, des galopades... ils se hâtent tous pour aller entendre Louis Juvet qui est chargé de la classe d'ensemble au Conservatoire.

Ils ont l'air heureux. Ils sont au Conservatoire national d'art dramatique de Paris. La vie est devant eux.

Je reconnais Robert Hirsch, Jeanne Moreau, Bernard Noël, Roland Alexandre, Françoise Spira, Bernard Dhéran, Arlette Poirier, Michel Galabru, Raymond Hermantier, Jean-François Calvé, Arlette Guibert, Nathalie Nerval, Claude Gensac, Georges Descrières, et les jumelles Geneviève Brunet et Odile Mallet...

Je ris avec eux. Je ne sais pas encore que certains vont mourir très vite, trop tôt comme Bernard Noël...

Roland Alexandre et Françoise Spira mettront fin à leurs jours.
Pourquoi ?

Je ne sais rien de l'avenir de mes camarades, je ne sais rien du mien.
La vie est belle.

Je respire pour la première fois l'odeur inoubliable du plateau de la Comédie-Française. Nicole et moi, nous venons d'être engagées pour faire partie du *Chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi* dans *Athalie*, et c'est un peu comme si nous entrions en religion.

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits et ne l'aimer jamais !

La pièce est mise en scène par un personnage hors du commun. Ancien Sociétaire maintenant professeur au Conservatoire, Georges Leroy, catholique fervent et amoureux passionné de la langue française, va nous faire vivre dans le Temple de Jérusalem pendant toutes les répétitions. Nous l'écoutons pieusement. Avec gratitude parce que nous sommes sur la scène du Théâtre-Français et que nous avons la chance d'avoir du texte à dire. Du texte de Racine. Mains jointes. Nous obéissons respectueusement à celui que Nicole appelle le Prêtre un jour où nous comparons nos notes. Un vrai bonheur pour moi quand on distribue les alexandrins. Je dois dire :

D'un joug cruel Il sauva nos aïeux
Les nourrit au Désert d'un pain délicieux...

et je pense à mes ancêtres camisards, à leur solitude au Désert.
C'est magnifique.

Et ça reste magnifique jusqu'au jour où nous essayons nos costumes.
Et là, c'est l'épouvante.

Nous sommes vêtues de draperies grisâtres, sinistres. On dirait des serpillières, vous savez, quand elles sont mouillées et qu'elles deviennent gris foncé.

Heureusement on ne peut pas nous reconnaître.

Nous nous regardons avec consternation, mais ça n'altère en rien notre enthousiasme. La pièce est si belle. Jeanne Moreau interprète Joas. Elle est sublime en jeune garçon avec sa courte tunique blanche et sa dignité. Unique.

Malgré les serpillières, nous sommes très heureuses.

Et même nous gagnons des sous.

Pas beaucoup, mais ça fait plaisir.

Pour l'anniversaire de Madame Dussane, nous allons chez elle un dimanche lui porter des fleurs.

Des fleurs et deux poèmes.

Ils sont signés Raymond Souplex et André Chamson.

Perrette, il y a plus d'un demi-siècle que je les cherche dans mes archives, j'en avais gardé copie ! Où se cachent-ils ? Je sais qu'un jour ils réapparaîtront, mais, quand même, plus d'un demi-siècle, c'est long.

Nous apprenons que Marie Bell et Madeleine Renaud ont décidé que, pour leurs Adieux, elles joueront ensemble *À quoi rêvent les jeunes filles*.

Comme mon bras est blanc.

Cette déclaration nous enchante, Nicole et moi, et nous décidons de suivre leur exemple quand l'heure sera venue.

— Je vous mettrai en scène, c'est juré ! promet Jacques Charon, jeune et charmant Sociétaire du Français.

Ninon, ma barbe est fraîche et je vais t'embrasser...

Quelle joie !

Une invitation arrive pour le Bal des Petits Lits blancs. Qui va nous y accompagner ?

Nos papas sont pris au piège. Ça ne les amuse visiblement pas. Mais ils viennent quand même.

Nicole a une vraie robe de haute couture.

Moi, Madame Juillet m'a créé une robe dans la toile d'un parachute ramassé dans un champ pendant la guerre. Je pense à Scarlett O'Hara et à sa robe faite dans un rideau de velours vert...

Nous sommes plus jolies qu'avec les serpillières d'*Athalie*.

Place de l'Opéra nous avançons à pied, j'aperçois Nicole qui arrive de son côté avec son père. Nous courons l'une vers l'autre pour nous embrasser et, derrière les barrières, les gens applaudissent.

Les papas sont très contents.

Nous aussi.

Tout va bien.

Pour être tout à fait heureuse, il ne me manque que le dernier cadeau que me réserve la petite Henriette.

Le voilà.

Louis...

Oui je sais...

C'est un homme.

Mais ce n'est pas une raison pour l'écarter de ce livre !

Surtout que cet homme, c'est le mien. Alors je ne vais pas le laisser dans la soute, comme le malheureux photographe du vol d'Airbus.

Sans lui, je ne serais pas celle que je suis. Sans moi, il serait différent de ce qu'il est devenu.

J'ai une photo entre les mains.

Un garçon. Une fille.

Ils sont très jeunes.

Ils sont habillés comme à la fin du ^{xvii}e siècle.

Ils se tiennent la main.

Ils se sourient.

Nous sommes au début du ^{xxi}e siècle, ils se tiennent toujours la main.

Ils se sourient depuis près de soixante-dix ans.

Lui, c'est Louis.

Elle, c'est moi.

C'est lui, c'est moi. Oui, bien sûr. Mais le plus merveilleux c'est que lui plus moi est devenu : nous.

Un jour, nous avons été distribués pour être chacun le partenaire de l'autre.

Éraste : Louis Velle.

Isabelle : Frédérique Hébrard.

Parfois, nous tremblons à l'idée que la distribution aurait pu être différente ; nous aurions pu ne pas nous rencontrer, ne pas connaître la vie qui a été la nôtre.

Distribués. Comme des avis de recherche. Comme des récompenses. Comme des bonbons.

Le Légataire universel...

Première répétition.

Louis prend la parole, c'est lui qui raconte :

C'était le 12 mars 1948 à 17 heures et 23 minutes. Je la regardais évoluer... Elle avait beaucoup de grâce. Je l'observais. Si nos regards se croisaient, elle ne dédaignait pas de me sourire. Et moi, donc ! En sorte que, la répétition terminée, mû par une espèce de bonne humeur intérieure, je déclarai que j'allais faire un peu de poids et haltères et, la saisissant d'une manière tout à fait innocente, je la soulevai et fis quelques pas autour de la scène en la portant dans mes bras. Elle se débattait en criant :

— Lâchez-moi ! Je vous en prie, lâchez-moi !

Je la posai à terre et elle ne me donna pas vraiment une gifle, plutôt un soufflet : nous étions dans le classique. Je la regardai. Et je sentis que, dans son geste, il y avait aussi une part de coquetterie. C'était un jeu dans lequel je n'entrais jamais.

— Je ne la méritais pas. Soyez sûre que je vous la rendrai. Je suis un homme de parole.

Et c'est vrai que son amie Arlette prophétisa :

— Ça finira par un mariage !

— Sûrement pas ! déclara Frédérique Hébrard.

Je ne dis rien⁴.

Mais tu racontes très bien ! Et tu es aussi un homme de parole puisque, le 9 octobre 1948 à 15 heures et 2 minutes, tu m'as rendu la gifle promise rue du Conservatoire, à Paris, dans le XIX^e.

Stupeur des camarades devant le geste de Louis, stupeur de me voir sourire.

Heureuse.

Dès cet instant, nous ne nous sommes plus quittés, car cet échange de soufflets digne du répertoire, cet échange précis et sans violence n'avait rien de gratuit.

C'était une sorte de code magique, de pacte secret auquel nous devions nous soumettre pour que la fête commence.

Pour que la pièce soit jouée.

Celle de notre vie.

Le mal qu'on m'a dit de lui !

Ça m'était parfaitement égal. Ça me confortait même dans mes sentiments. Dans ce qu'ils avaient de nouveau. D'inattendu. De promis.

— Ma pauvre chérie ! Louis Velle ? Mais tu rêves ? C'est pas un garçon pour toi ! Il est couvert de filles ! Avec lui tu vas en voir, du pays, mon pauvre chou ! Tu ne risques pas de t'ennuyer !

Cette simple phrase eût suffi à me décider. Mais je l'étais déjà.

Décidée.

M'ennuyer ? Avec lui ? Jamais. Elles ne se trompaient pas les méchantes langues qui me prédisaient l'avenir. Mais pas pour les raisons qu'elles croyaient.

M'ennuyer ? Ça m'était déjà arrivé... mais là ! On s'apprenait l'un l'autre.

Par cœur.

Les rues de Paris étaient devenues les allées d'un grand jardin que nous arpentions après les cours et les répétitions.

Nous échangeons des milliers de vers, nous en savions tellement tous les deux ! Parfois les mêmes... parfois de nouveaux, et cela venait enrichir nos mémoires.

Nous avons pris l'habitude de nous arrêter dans un café modeste. Maison Ibert n'était pas loin de ce qui avait été la Cour des Miracles, et là nous parlions.

De nous. De tout.

Sans oser nous tutoyer.

En buvant une camomille, parce que c'était la moins chère des consommations.

Un jour, il me dit d'un air grave :

— Je dois vous parler...

Je devinai qu'il allait me révéler quelque chose d'essentiel et je retins mon souffle.

— ... j'écris.

Cet aveu me remplit de joie et je m'écriai :

— Moi aussi !

On a ri. On avait les larmes aux yeux. Il me lut quelques phrases... je me souviens de la plus belle :

— « Quand la page est encore blanche et la main impatiente... »

La page encore blanche, ce jour-là, c'était nous.

Nous sommes restés longtemps silencieux.

Puis nous sommes partis et, dans la rue, sa main a écrit quelque chose sur le dos de mon manteau. Une fois encore j'ai dit :

— Moi aussi.

Il avait écrit :

Je vous aime.

Elles étaient une fois...

La Vierge dans l'Art français, les trésors des Musées de Vienne et de Berlin, la Pinacothèque de Munich... *Ah Dieu que la paix est jolie*¹ ! Les expositions organisées par mon père au Petit Palais séduisaient de plus en plus le public. Et, un jour, j'eus l'honneur de pousser la petite voiture de Madame Colette à travers le musée, après l'heure de la fermeture.

J'étais muette. Fascinée par la beauté de ses yeux.

Et de ses pieds.

Nus dans des sandales ouvertes. Peints comme des miniatures. Son accent bourrrguignon surprenait autant que le velours de son regard.

J'étais muette. Incapable de lui dire que je l'avais lue, dévorée. De lui dire à quel point je l'aimais. Au point même d'avoir essayé sa recette de la flognarde, cette brioche paysanne qu'il faut *manger à la bouche du four*, comme le recommande Sido. Eh bien, j'en avais déjà loupé deux.

J'étais muette.

Madame Colette et mon père conversaient tandis que la petite voiture avançait de nature morte en descente de croix, de portraits sévères en nymphes au bain... Ses yeux caressants s'attardaient sur les corps nus des femmes.

J'étais muette.

Si bien qu'avant la fin de la visite, ce fut elle qui s'adressa à moi :

— Et qu'est-ce qu'elle fait dans la vie cette jeune personne ?

— Je suis Ingénue, Madame, répondis-je, et elle éclata de rire.

— Ingénue ! Elle se tourna vers mon père : Elle me dit ça comme elle me dirait : « Je suis notaire. » C'est bien.

Tout à coup, elle fut grave, elle prit ma main dans les siennes et la garda serrée comme si elle désirait me dire un secret.

Puis la visite prit fin.

Ingénue.

C'est un emploi au théâtre.

Comme ténor, soprano ou baryton à l'Opéra.

Ça me contrariait d'être reléguée du côté des oies blanches. J'aurais préféré pouvoir jouer Phèdre ou Hermione... À vrai dire, mon rêve c'était d'être le bouillant Achille dans la scène où il affronte Agamemnon pour sauver la vie d'Iphigénie :

Non ! elle n'est plus à vous !

Mais ça, c'était la faute de Papa.

Cet amour de la littérature, du théâtre, de la poésie dépassait mon état de comédienne.

Aux « Temps du Malheur » où il décida de ne rien publier, mon père m'avait donné tout ce qu'on peut emporter les mains vides.

Quelle arme !

Celle qui permit à Martin Chauffier de verser une goutte d'espérance dans l'oreille de ses malheureux compagnons de déportation en leur récitant tous les poèmes qu'il savait par cœur. Trésor invisible capable d'échapper à la plus cruelle des fouilles, trésor sacré annonçant que :

Plus tard un ange entrouvrant la porte

Viendra ranimer, fidèle et joyeux,

Les miroirs ternis et les flammes mortes !

*

Mais qu'étaient devenus les camarades ?

Les camarades qui se pressaient le dimanche à Versailles, pour parler du métier d'écrivain ?

Qu'étaient-ils devenus ?

Certains étaient morts au champ d'honneur comme Nizan et Prévest.

Saint-Ex avait disparu. Le ciel l'avait gardé, et jeté sa gourmante à la mer.

D'autres avaient été arrêtés, déportés ou bien étaient passés en Angleterre. Ou encore avaient pris les armes comme les deux André.

Aucun d'eux n'avait trahi la France.

Mais ce n'était pas tout. Je voulais les remercier pour autre chose, pour le superbe cadeau qu'ils avaient fait à la petite fille qui les écoutait dans le bureau de Monsieur de Colbert. Ils l'avaient dépolitisée pour la vie, cette petite fille.

Merci, camarades.

Une vieille dame m'embrassa tendrement. C'était la doctoresse qui ne m'aimait pas autrefois.

Scott était mort en 40 et je ne revis jamais, hélas, les Divinités de la Nuit.

Heureusement, je retrouvai avec joie Adrienne Monnier et Sylvia Beach, et c'est à la Maison des Amis des Livres que je dénichai *Solness le constructeur*, la pièce d'Henrik Ibsen qui me fascinait et que j'étudiai pour le concours de sortie.

Les Jaujard s'étaient séparés.

Huyghes avait divorcé et s'était remarié.

Malraux avait perdu sa seconde femme, la douce Josette Clotis, dans un horrible accident de train. Son frère était mort en déportation, il épousa sa veuve, Madeleine. Il ne savait pas que d'autres malheurs l'attendaient, des malheurs à sa mesure, hélas.

Un soir de guerre, au cœur de l'Alsace, il avait dit à mon père : « On a partagé beaucoup de choses tous les deux, mais on n'a jamais été mariés ensemble, eh bien, maintenant, c'est fait ! »

Il fut fidèle à mon père jusqu'au bout de sa vie. En 1959, c'est lui qui le proposa au général de Gaulle pour les Archives nationales.

— Brillante idée, avait dit le général, mais ne faut-il pas un chartiste ?

— Il l'est, répondit Malraux.

Et André Chamson pénétra dans « l'auguste parvis », ainsi que Michelet nommait la maison où dorment les secrets d'une famille qui s'appelle la France.

Avec la bénédiction de Lustrée, Fourrure, et Essuie-Plume, les chats de l'homme aux yeux inoubliables.

*

Ingénue.

Mon emploi était devenu mon métier.

Louis était devenu mon mari.

J'avais quatre adorables petites belles-sœurs.

J'avais deux grands beaux-frères.

J'avais – et ça c'était plus original – deux belles-mères et deux beaux-pères. Et un délicieux et unique grand-père Velle né dans l'Oural avant le règne du dernier tsar, seul membre de cette étrange famille à pouvoir aller des uns aux autres sans blesser personne.

C'est lui qui, le 6 septembre 1949, sur les marches de la mairie du VIII^e arrondissement de Paris, avait félicité ma mère :

« Je suis heureux, Mademoiselle, que mon petit-fils vous épouse ! »

On avait ri.

On était heureux.

Parce que la petite Henriette avait atteint tous ses objectifs dans un combat qui était loin d'être gagné d'avance.

« Ma pauvre chérie ! Louis Velle ? Mais c'est pas un garçon pour toi ! Tu vas voir ! »...

Eh bien, j'ai vu. Louis avait charmé mes parents par sa conversation et son interprétation du « Vil séducteur » dans *La Vengeance d'une orpheline russe*, la pièce du Douanier Rousseau qui fit courir tout Paris pendant le temps d'une saison.

« Remarquable ! Esprit cultivé, rapide, rare, brillant ! Il est juif, n'est-ce pas ? » avait demandé mon père, qui fut sidéré de découvrir que son futur gendre était papiste et sortait d'une famille très catholique malgré le divorce de ses parents. Très catholique et franchement à droite, le second mari de ma vraie belle-mère étant royaliste et, cerise sur le gâteau, fervent lecteur de *l'Action française*.

Je n'invente rien, ne riez pas.

Grand écart avec *Vendredi*...

Grand écart, d'accord. Mais il est très difficile de résister à Louis Velle.

Les fidèles amis de Papa, Jean Daniel, Louis Guilloux, Henri Petit l'avaient tout de suite adopté. Et puis, quand on est président du Pen Club français² – ce qui était le cas de mon père – comment ne pas apprécier un gendre capable de parler de son œuvre pendant toute une soirée à un poète guatémaltèque ou à une romancière islandaise !

*

« Protestante ? Alors je ne pourrai pas jouer avec toi ! »

Elle m'avait fait pleurer, cette parole, dans la cour du lycée de jeunes filles de Versailles, mais bien des choses avaient changé depuis que la petite-nièce de l'archevêque était devenue pour moi la fille du déporté.

Catholiques. Protestants.

Et bien des choses avaient changé aussi depuis le temps où les enfants de l'école de la République et ceux de « l'autre école » se lançaient des pierres sous les châtaigniers du Vigan, le temps où mon arrière-grand-mère Aldebert s'interposait entre les combattants, en criant :

« Enfants de Dieu ! Vous n'avez pas honte ? Ce n'est pas ça la République ! Ce n'est pas ça la religion ! »

C'était fini les pierres et les injures, mais quand j'étais enfant on ne se parlait toujours pas entre catholiques et protestants dans le *val aimé des loups*. La seule occasion qui nous rassemblait, c'était la mort.

À la mort d'un protestant, ses voisins catholiques étaient les premiers à venir assister les affligés, voiler les miroirs, arrêter les pendules, aider à la toilette du défunt... et c'était la même chose pour les protestants quand un voisin catholique rendait son âme à Dieu.

Après, on ne se revoyait qu'à la prochaine âme qui s'envolait, âme papiste ou camisarde, et je me désolais de ne pas nous voir réunis pour des festivités plus joyeuses.

Mémé n'aimait pas les curés. Je le savais depuis toujours.

Mais j'entends encore trembler sa voix lorsqu'elle parla, quelque temps avant sa mort, de celui qu'elle avait rencontré dans une ferme perdue dans la montagne :

« Un bon curé », avait-elle dit.

Pourquoi ?

Parce que, comme le pasteur qui avait conduit Mémé jusque-là, le curé voulait sauver un enfant.

Un enfant juif, bien sûr.

Un petit David sorti de la Bible, la sainte Bible qui est à l'honneur dans la plus humble de nos maisons. Et le petit David était reçu dans le cœur des gens parce que « Quiconque reçoit un petit enfant me reçoit moi-même », a dit Jésus, et que la venue de ces innocents dans ces montagnes où les chrétiens avaient oublié qu'ils étaient frères mit fin à une guerre de religion qui n'avait plus de raison d'être.

On s'était aimés au bon moment, Louis !

Merci, petit David !

Notre mariage eut lieu dans l'église de Blanche de Castille, à Taverny.

Il n'y avait personne.

Il n'y avait que nous deux et nos témoins.

Nous n'avions pas droit à la grande nef étant donné que je n'étais pas catholique...

... je n'étais du reste pas encore protestante. Je choisirais plus tard...

On se serait crus sous Louis XIII.

Je ne regrettais pas la grande nef, car nous devions être unis dans la chapelle de la Vierge. Je t'aimais déjà, chère Marie...

Tu me souriais, complice, et ton sourire me disait :

« Tout va bien, camisarde, je suis là aussi pour toi ! »

Les cloches se mirent à sonner...

... et commença le Cantique des Cantiques.

Je vais être tout à fait honnête. Je vais dire la vérité.

Toute la vérité.

J'ai fait mes débuts en plein XIX^e siècle.

C'était à l'Ambigu-Comique sur le boulevard du Crime.

En 1948, d'accord, mais là, dans ce vieux théâtre vermoulu, plein d'odeurs et de poussière, dans ce vieux théâtre qui vivait ses dernières années, le Temps s'était arrêté au XIX^e siècle.

Il y avait l'électricité. Oui.

Mais pas l'eau.

Je jouais Angélique, dans *L'Épreuve* de Marivaux. Devant les Enfants du Paradis, bien sûr.

Cette grâce qui me fut accordée, je ne l'ai pas oubliée et je ne l'oublierai jamais.

Je rêvais de croiser Coralie ou Josepha dans l'ombre des coulisses, j'écoutais les récits de vieux camarades qui avaient joué avec Madame Chérie³ et partagé la loge de Max Dearly.

Ils m'apprenaient Autrefois, si bien que le Présent devenait le Passé et que je m'étonnais de ne point voir piaffer l'équipage du duc d'Hérouville devant l'entrée des artistes.

En 1949, quelques jours après mon mariage, je fus engagée au Théâtre-Français pour une création à l'Odéon.

Jeanne la Folle.

Marie Bell jouait le rôle-titre.

Et moi aussi.

Je jouais Jeanne-Infante au I^{er} acte.

Georges Wakewitch m'avait fait une robe de velours noir brodée d'or qui pesait quatorze kilos. Jeannes et Folles, nous étions magnifiques et la pièce fut une catastrophe.

Mais alors une grande catastrophe !

Heureusement, j'avais d'autres activités.

Plus modestes, mais nécessaires pour affronter la vie.

La synchro... le doublage...

Une merveilleuse école pour la scénariste que j'allais devenir.

Voir défiler huit ou neuf fois de suite la scène où l'on va prêter sa voix à un personnage vous apprend ce qu'il est bon d'écrire comme ce qui ne l'est pas.

Ma spécialité, c'était les enfants.

Garçons ou filles, du berceau à l'âge ingrat.

J'ai beaucoup aimé cette activité, comme j'ai beaucoup aimé la radio où l'on me fit enfin interpréter de jeunes adultes et pour qui j'écrivis mes premières adaptations.

Et puis je fis beaucoup de Scolaires.

Les Scolaires c'étaient les classiques que l'on allait jouer pour les écoles autour de Paris, devant des salles attentives, endormies ou dissipées.

Mais ma chance ce fut d'être la Barbara de *Dans les mailles de l'Inspecteur Vitos* sur les ondes de Radio Luxembourg qui n'était pas encore devenue RTL.

Sponsorisée par une célèbre marque de lingerie, cette émission policière connut pendant des années un vrai succès populaire à une époque où la télé ne régnait pas encore sur la France.

Yves Furet était l'Inspecteur, Jacques Jouanneau, Gourette, son second, et moi sa secrétaire.

Au début, j'étais surprise que ma voix fût reconnue. Il suffisait que je dise, dans un magasin :

— Donnez-moi trois saucisses de Francfort, s'il vous plaît... ou : Je cherche un soutien-gorge bleu pâle...

pour que la vendeuse s'écrie :

— Vous êtes Barbara !

Les enregistrements étaient un vrai bonheur.

Et ce bonheur, nous le devions à Jacques Lafont, notre réalisateur.

Une fois par semaine, nous avions le théâtre du Ranelagh tout entier à notre disposition, matin et après-midi et, de la salle aux coulisses, des loges au foyer, et même jusqu'au sous-sol, nous enregistrons avec un tel plaisir, une telle joie que, très vite, Jacques n'eut quasi plus de montage à faire.

Pendant des années, nous vîmes défiler les camarades autour de nous. Tout le monde était heureux de tomber dans les mailles de l'Inspecteur. À la mi-temps on allait tous déjeuner dans des bistrotts proches, et on riait tous ensemble autour de Jacques avant de reprendre le travail.

J'étais sûre, quand la télé s'installa enfin et définitivement dans notre vie, que Jacques allait faire une grande carrière sur le petit écran. Hélas, il adorait le ski et trouva la mort en se perdant dans la neige au cours d'un hors-piste.

Chagrin.

J'ai dû rester longtemps immobile en pensant à lui. J'ai fermé les yeux. Quand je les rouvre, je vois que mon trouble n'a pas échappé à mes chats.

Ils sont tous deux montés sur la table et se disputent la page qui est née sous mes doigts. Ils la signent même avec leurs patounes sales... ils me regardent avec compassion...

Chats d'écrivains vous montez la garde sur l'écrit passé, présent, à venir.

Merci.

Au début des années 50, Nicole était partie en Amérique.

À Hollywood, très exactement.

Elle allait y tourner *Le Petit Garçon perdu*.

Avec Bing Crosby.

Blondine devenait une star !

Charlton Heston, Robert Taylor, Danny Kaye, Rex Harrison, Curd Jürgens, Alec Guinness tous allaient être ses partenaires.

Hélas, côté cœur, ça allait moins bien. Après un mariage malheureux et un divorce, elle tomba amoureuse d'un homme qui n'était pas libre.

Malgré ses succès à Los Angeles, elle rêvait de revenir en France pour le retrouver, et refusa toujours de signer le fameux contrat qui l'aurait engagée pour des années loin de son cœur.

Et jamais, jamais, le fil du pâtissier ne cessa de nous lier à elle.

D'autres liens devaient résister au Temps.

C'étaient ceux qui me liaient à Luce et à Charles Hilsum.

Il y a des choses qu'on ne peut oublier.

Le jour où on avait eu si peur.

Le jour où le feu, heureusement maîtrisé au bout d'une heure, avait pris dans la grande cheminée du château de La Treyne, le jour où la sirène d'alarme avait crié au secours, le jour où une foule de paysans s'était levée pour « donner la main » et sauver les trésors qu'ils n'avaient jamais vus et qu'ils ne verraient sans doute jamais.

Certains allaient à pied, le curé et l'instituteur étaient à vélo, certains tenaient un bâton, un chien en laisse, un fermier menait un cheval pataud, rescapé de la réquisition, il y avait des vieux, des jeunes, des enfants.

Et des femmes.

Il y avait aussi Charley qui avait entendu la sirène depuis le maquis proche. Il m'avait serrée contre lui et m'avait dit :

— Tu as de la chance. Tu as vu ton pays se lever. Il ne faudra jamais oublier ce que tu as vu. Jamais. Il ne faut pas que ces gens qui sont venus sortent de ta mémoire. Jamais.

Puis il était redevenu Étienne, avait regagné son maquis et je ne devais le revoir qu'une fois le pays libéré.

Il était toujours aussi élégant, mais maintenant il était communiste et dirigeait la Banque Commerciale pour l'Europe du Nord. C'est-à-dire celle de l'or de Moscou à Paris.

Il avait rejeté poliment tous les garçons que je lui avais présentés.

Sauf un. Louis.

Il l'appela « fils » dès le premier jour.

Jusqu'à sa mort, nous fêterons les Rois chez Luce et Charley, avec leurs amis du Parti. Et c'est à travers sa banque communiste que Louis découvrira les délices du capitalisme, s'intéressera à la Bourse et, plus tard, aura un rôle déterminant dans les placements de la Société des Auteurs.

Il y avait une autre activité très recherchée par les jeunes comédiens... le Cabaret.

Évidemment, ça nous empêchait de nous coucher de bonne heure, mais la nuit est aussi un des charmes du métier.

Après un sketch chez La Baronne ou dans un club proche des Champs-Élysées dont j'ai oublié le nom – je ne me souviens que d'Aznavour qui y chantait tous les soirs –, on allait souper aux Enfants Terribles chez Paul Cambo, ou à La Boulangerie, à deux pas de la place Pigalle, ou aux Îles Marquises, à Montparnasse.

Passé minuit, la nuit n'a pas le même goût.

Parfois, je suivais Louis qui jouait à Bruxelles, et c'était la Fête.

On soupait chez Stans, ou à La Saucisse Joyeuse, on rentrait au petit jour à l'hôtel Métropole, place de Brouckère. L'hôtel Métropole où Daddy, le concierge, un homme qui savait son Gotha du show-biz sur le bout des doigts, nous avait pris en amitié.

Grands salons, vastes escaliers.

Femmes de chambre stylées, grooms en uniforme...

La aussi on était toujours au XIX^e siècle.

Tous deux, nous étions restés fidèles au garçon et à la fille qui s'étaient un jour avoué :

« J'écris. »

J'avais publié mon premier livre, *La Petite Fille modèle*, ça avait très bien marché. Surtout le jour où Michèle Morgan m'assista pour une séance de signature dans un grand magasin parisien. Je tournais un petit rôle auprès d'elle dans *Les 7 péchés capitaux*, et sa gentillesse m'avait donné le courage de lui poser la question :

— Madame, accepteriez-vous de venir avec moi un jour pour signer mon livre ?

— Mais bien sûr ! avait-elle dit tout de suite.

Elle était arrivée à l'heure, encadrée par un service d'ordre qui l'avait aidée à traverser la foule qui l'attendait avec ferveur.

Ce jour-là, je vis à quel point c'était beau d'être célèbre et aimée.

Chère Michèle Morgan. Généreuse Michèle Morgan... Très vite on manqua de livres, mon éditeur, alerté, débarqua avec du renfort, c'était magnifique. Et je devais tout aux plus beaux yeux du monde.

Louis, en 1953, publia *Ma petite femme*, qui remporta le Prix Alphonse-Allais. Entre deux tournées il avait commencé la rédaction de sa première pièce, *Le Lauréat de Saint-Sulpice*, qui devenait devenir *À la monnaie du Pape*.

Mais l'écriture ne l'empêchait pas de jouer la comédie. *Dugudu*, chez les Branquignols⁴, *Hamlet de Tarascon* de Jean Canolle, puis, au cinéma, *L'Œil en coulisse* de Berthomieu. Il avait tourné dans *Une vie de garçon*, un jour, un seul jour, mais ça s'était très bien passé et Jean Boyer, le réalisateur, lui avait dit :

— Je ne sais pas encore ce que je vais tourner maintenant, mais je vous promets que vous serez dans mon prochain film.

Ce n'était pas un propos en l'air, puisqu'un jour il lui téléphona et lui demanda :

— Ça vous dirait d'être le fils de Maurice Chevalier ?

Maurice Chevalier. Un monument.

Le premier jour du tournage de *J'avais 7 filles*, Louis vint se présenter à lui.

— Monsieur⁵, lui dit Maurice Chevalier, je suis heureux de vous connaître. Je n'ai jamais eu de fils, voyez-vous... Ni dans la vie, ni dans mes films. C'est un moment important pour moi...

Il ne plaisantait pas. Le « vieux fantaisiste », comme il se désignait lui-même, était quelqu'un de grave, de sérieux, quelqu'un qui ne traitait jamais les affaires de cœur à la légère.

— Une chaise près de moi pour mon fils ! demanda-t-il. Nous avons à parler !

Et commença une longue conversation qui devait durer jusqu'à la fin de sa vie.

1954, l'année des 7 filles et des 4 colonels.

L'année de Maurice.

Maurice Chevalier qui fut fier d'apprendre que Louis venait d'avoir le Prix Alphonse Allais pour son premier roman. Et si heureux de savoir que la femme de « son fils » écrivait aussi.

Écrire était pour lui une chose sacrée.

Trois semaines après le début du film, je partis rejoindre Louis sur le tournage.

J'étais attendue.

J'étais terrifiée.

7 beautés sur le pied de guerre se préparaient à accueillir la femme de leur partenaire.

Elles étaient déjà des starlettes.

Je n'étais rien.

Mais j'avais écrit un livre. Et Maurice Chevalier l'avait lu.

La veille de mon départ, j'avais dîné chez mes parents avec André Maurois qui, comme tout le monde, admirait notre Maurice national, mais avait surtout été bouleversé par son premier livre de souvenirs, *Ma route et mes chansons*, et l'avait rencontré plusieurs fois.

Il me chargea pour lui d'un message très affectueux dont je m'acquittai avec joie. Mais je ne m'attendais pas à ce que ce message lui fasse éprouver une telle émotion.

— Voyez-vous, me dit-il, l'amitié d'un homme comme André Maurois, c'est ma Croix d'Honneur.

« Ma Croix d'Honneur. » Le vieux fantaisiste était resté fidèle au petit garçon de *La Louque*.

Si Louis n'avait pas tourné avec 7 beautés, si, parmi elles, il n'y en avait pas eu une encore plus belle que les autres, je n'aurais jamais écrit *Le Mois de septembre*.

Comme quoi...

Les choses n'arrivent qu'à ceux qui peuvent les raconter.

Il y a maintenant près de mille et un jours, ma chère Anne, que je t'ai promis ce livre...

Mais j'ai tellement travaillé que j'ai cru que je ne pourrais jamais me mettre au travail.

Ce que je viens d'écrire et que je relis est complètement idiot...

« Trop de travail pour pouvoir me mettre au travail ! »
Complètement idiot...

Mais c'est vrai.

Alors je profite de la rencontre avec Maurice Chevalier pour marquer une respiration dans le récit que je te fais, parce que cette rencontre a ouvert une nouvelle époque dans notre vie.

Juillet 1954 les 7 filles, octobre 1954 les 4 colonels, avec la belle Magali Noël... pluie de nouveaux amis autour de nous. Le colonel français, Louis, a beaucoup de succès. Pour être crédible malgré son jeune âge, chaque soir il met du blanc à chaussures sur ses tempes. Et ça marche ! La pièce d'Ustinov enchante Paris.

Daniel-Rops se prend d'amitié pour nous et, presque tous les dimanches, tant que durera la pièce, nous nous retrouverons entre matinée et soirée pour dîner avec sa femme et lui dans un restaurant balzacien de la rue Lepic, le restaurant des Artistes et des Amiraux.

Les colonels et la Belle s'entendaient bien. L'accueil réservé à la pièce les rendait encore un peu plus heureux tous les soirs. Nous traversons un moment merveilleux, et pas seulement à cause du théâtre, mais à cause du déroulement de notre vie.

Nicole était toujours à Hollywood, mais elle revenait souvent et ne nous oubliait pas.

Et puis, un jour, j'essayais une robe du soir chez Bruyère⁶ place Vendôme, non pas pour l'acheter – hors de question et surtout hors de budget –, mais pour l'emprunter afin de briller à un gala, quand arriva une femme extraordinaire.

La vicomtesse Roualle de Rouville, me dit-on avant de se précipiter pour l'accueillir.

Elle était l'élégance même.

Grande, belle, distinguée.

Somptueuse.

Voyant le respect dont elle était entourée, je pensai qu'il s'agissait d'une des meilleures clientes de la maison. Que nenni !

La vicomtesse était journaliste de mode.

Elle avait une telle allure qu'à chaque nouvelle collection les couturiers la suppliaient de porter une robe, un manteau, une cape...

Somptueuse.

La beauté de la tenue brillante d'étoiles que j'essayais lui donna l'envie de faire avec moi un reportage pour *Point de Vue*, puis une interview dans *Le Parisien*, puis une note dans un journal de province, puis...

Germaine m'apprit ce que c'était que l'élégance. Elle m'emmena à des défilés inaccessibles au commun des mortels, me fit rencontrer des modistes, des couturiers, des mannequins, des journalistes.

Le vicomte demanda à me voir...

Filleul de Ferdinand de Lesseps, Paul était né au Caire dans un palais oriental où il s'ennuyait. À dix-sept ans, il s'en était sauvé. Il embarqua pour Londres et entra comme aide-saucier dans les cuisines du Savoy.

— Nous n'avons pas d'enfants, me dirent-ils d'une seule voix, nous les détestons.

Les malheureux ne savaient pas que nous ne nous quitterions plus.

Ils détestaient les enfants... mais ils venaient d'en avoir deux.

Nous.

Ils nous aimèrent. Nous aussi.

Après la nationalisation de Suez, déjà septuagénaire, Germaine continua de travailler jusqu'à la fin de ses jours. Pour son bien-aimé et vieux mari qui n'avait plus un sou.

Somptueuse.

Aristocrates et anarchistes à la fois, amoureux l'un de l'autre comme Roméo et Juliette, c'était un bonheur de les voir vivre. Bonheur que partagèrent nos enfants quand ils furent là.

Je te parlerai bientôt, petite sœur, d'Irina Stepanova. Je te parlerai de sa naissance dans l'île des Princes⁷.

боже русь храни⁸

Je te dirai tout d'Irina, mais plus tard, car j'entends les roulements d'orage du brigadier, les trois coups tombent comme trois coups de foudre, les lourds rideaux de velours rouge s'ouvrent avec un frémissement heureux sur la respiration de la salle...

« En scène pour le I ! », dit la voix du régisseur...

... il faut y aller !

Elle avait gagné, la petite Henriette.

Elle avait si bien gagné qu'à la fin de chacun de mes livres je suis triste de ne pas venir saluer... c'est si beau de saluer avec les camarades quand la messe est dite !

On se tient par la main, les garçons s'inclinent, les filles plongent dans une révérence qui plairait à Darling, à Madame Dussane... droit le dos, petites filles, on salue !

Toute petite j'avais connu les camarades du Front populaire, puis les camarades de la Résistance et, maintenant, j'avais des camarades avec qui je jouais la comédie.

Ce qui est merveilleux, au théâtre, c'est qu'on dépend tous les uns des autres.

Une poussière dans l'œil de Rodrigue peut compromettre l'avenir de Chimène.

La partenaire qui vous prête son fond de teint, son blush, son rouge parce que vous avez oublié votre maquillage à la maison, celle pour qui vous courez de pharmacie en pharmacie à Limoges ou à Montpellier pour trouver le médicament dont elle ne peut se passer, à l'heure où vous devriez vous reposer... le Sociétaire de la Comédie-Française qui pleure comme un enfant parce qu'il vient de recevoir de mauvaises nouvelles de sa maman, alors vous lui tenez fort la main pour qu'il sèche ses larmes avant d'entrer en scène... c'est très beau de vivre ça.

Oui, Jean Ferrat avait raison, c'est un joli nom, camarade...

Il faut cependant reconnaître que la vie de l'écrivain a bien changé depuis que le Salon du Livre est entré dans le nouveau rituel de la profession, amenant avatars, surprises, joies, catastrophes et promiscuité.

L'Illustre Théâtre, en somme...

Le Salon du Livre qui permet au best-seller comme au débutant de faire son tour de France en promotion, comme le camembert, faisant découvrir au Secrétaire perpétuel comme au membre de l'Institut les plaisirs d'une tournée de saltimbanques.

Il y a quelques années, rentrant d'un très brillant Salon à Metz, la joie régnait dans le train. On riait. On chantait...

Nous étions à une heure de Paris quand le train s'arrêta brusquement en pleine campagne. Les rires et les chants s'arrêtèrent également et chacun interrogea son portable...

Pas de réseau.

On se répandit dans les couloirs à la recherche d'un contrôleur.

Personne.

Une consternation fraternelle nous unissait tous... alors une reine

du polar s'approcha de moi et me dit gravement :

— Dans un voyage comme celui-là, y a jamais de survivants !... et tout le monde éclata de rire.

Quand le train se remit enfin en marche, la troupe au complet applaudit comme au théâtre.

Quelques mois après la fin du tournage des *7 Filles*, un courrier nous arriva de *La Louque*⁹.

Maurice Chevalier nous invitait à déjeuner.

Les déjeuners chez Maurice !

Une véritable institution, une œuvre d'intérêt public. Des rencontres miraculeuses comme celle que nous eûmes la chance de faire lors de cette première invitation :

Preston Sturges¹⁰.

À lui seul, il incarnait tout Hollywood. En le regardant, on se croyait revenus aux temps héroïques du septième art, on se croyait invités chez Douglas Fairbanks, le jour où il jeta Maurice tout habillé dans sa piscine.

Avec ses chaussures en daim McAfee, son premier costume de Savile Row, sa belle montre suisse en platine...

Maurice n'apprécia pas et ce plongeon dévastateur fut à l'origine de la légende qui prétendit qu'il était avare.

Avare, Maurice ?

Avec tous les dons qu'il faisait aux vieux artistes ?

Avare, Maurice ? Lui qui leur avait donné sa magnifique propriété de *La Bocca*, dans le Midi, lui qui répondait à tous les appels de détresse ?

Avare, parce que lui qui avait connu la misère avait une sainte horreur du gâchis ?

Avare, Maurice ?

Il suffisait d'être invité à l'un de ses déjeuners pour être persuadé du contraire.

C'était toujours très bon.

Souviens-toi des jours antiques,
Considère les années de chaque génération
Interroge ton père et il te parlera
Tes ancêtres, et ils te répondront.

Deut. XXXII, 7.

C'est merveilleux, quand on est de jeunes comédiens, de pouvoir

parler avec ceux qui vous ont précédés dans le métier.

Nous avons eu cette chance.

Madame Dussane et moi, nous avions un projet commun pour la radio :

L'évolution de la comédienne.

Hélas, elle s'en alla avant de le mener à terme, mais nous avons eu le temps de parler toutes les deux.

Je me souviens d'une tarte aux fraises chez Marguerite Pierry et son mari Marcel Simon¹¹. Marguerite Pierry avait beaucoup de tendresse pour Louis, car il avait créé à ses côtés un des fils de la *Sainte Famille* de Roussin, avant même d'entrer au Conservatoire.

Je me souviens d'une lettre de Paul Géraudy¹² nous invitant tous deux à prendre le thé chez lui, car il nous trouvait « intéressants ».

Je me souviens du merveilleux Edmond Guiraud¹³ qui avait connu autrefois la gloire et la fortune avec ses pièces et nous racontait que, régisseur des tournées Mounet-Sully en 1905, il payait la troupe en francs or. Il faisait revivre pour nous la Duse, Antoine, Gémier, Guitry.

Et puis, un soir, il y eut Marcel Pagnol.

Peuchère, quel bonheur !

Il m'accueillit comme quelqu'un de sa famille et m'expliqua pourquoi : je ressemblais à sa mère ! Alors il décida de m'appeler Maman, ce qui fit beaucoup rire Jacqueline, son épouse :

— Bonjour, ma petite belle-mère ! me disait-elle lors de mes visites.

J'ai dû relire neuf ou dix fois *Le Château de ma mère*. Je ris toujours aussi fort au fil des pages et, à chaque lecture, j'éclate en sanglots à la fin.

C'était ça, Marcel. Il était à la fois le roi du rire et le roi des larmes.

Un jour de fête, c'était dans le beau jardin de la Société des Auteurs, rue Ballu, il me dit très sérieusement :

— Toi, si tu n'avais pas été jolie, tu étais tellement intelligente que tu aurais été obligée d'être professeur de mathématiques !

Réflexion qui aurait bien fait rire le pauvre professeur à qui m'avait confiée Mademoiselle Soulié.

Je pensais souvent à lui...

Difficile de guérir d'une guerre aussi cruelle. Pauvre Monsieur Oppenheimer...

Plus tard, bien plus tard, quand j'écrivis *La Chambre de Goethe*, Louis me dit :

— La plus belle chose qui pourrait t'arriver, ce serait d'apprendre que ton maître a échappé au génocide.

Hélas ! Pauvre Monsieur Oppenheimer...

Apprendre...

Pour un comédien, apprendre est un exercice essentiel. Vital.

Permanent. Sans limites.

Apprendre...

Et pas seulement les textes que l'on doit interpréter. Apprendre à regarder la vie.

Essayer de la comprendre.

Pour ne jamais la trahir ou la déguiser quand on a mission de la représenter devant le public. Apprendre à veiller sur son corps, comme un sportif qui prépare une compétition. La compétition est constante et le seul adversaire que nous devons dominer, c'est nous-mêmes.

Cette étude faisait partie du projet que nous souhaitions développer à la radio, Madame Dussane et moi. Le rapport des femmes et de leur corps venait de changer en quelques décennies, plus qu'il n'avait changé depuis des siècles. Il n'était plus question de se peindre, mais de respecter la nature et de l'aider à durer et si possible à plaire.

Une déesse m'aida dans cette tâche.

Cybèle.

C'était une femme exquise qui avait un minuscule Institut de beauté, rue Jean-Mermoz.

Quand je la connus, elle était encore jeune malgré ses cheveux aussi blancs que la longue et irréprochable blouse de piqué qui était sa tenue de travail.

Elle m'apprit deux choses.

1) Ne jamais se coucher sans se démaquiller.

Et si on n'est pas maquillée ?

On se démaquille quand même.

2) Ne jamais commencer sa journée sans se démaquiller.

Mais si je ne suis pas...

Il faut effacer les agressions mystérieuses et invisibles de la nuit.

Elle avait raison.

Elle ne chercha pas à m'apprendre à me maquiller, elle laissa cette mission à celles que je nomme les Abeilles.

Les Abeilles, ce sont les maquilleuses de cinéma, de télé, les coiffeuses, les masseuses, les manucures, les esthéticiennes, et aussi les costumières et les habilleuses. Bref, toutes les ouvrières de la Ruche qui travaillent pour que d'autres femmes soient belles, très belles, de plus en plus belles.

Frivolité ? Non. Respect.

Le Temps a passé, mais dans mon cœur et ma mémoire la Reine des abeilles se nomme toujours Cybèle.

Apprendre...

Apprendre à se séparer, à supporter l'absence de l'être aimé.

... dans un mois, dans un an

Comment souffrirons-nous

Seigneur que tant de mers

Me séparent de vous¹⁴ ...

Nous avons vécu une période sans séparations... Louis jouait toujours *Les 4 Colonels* au Théâtre Fontaine, et moi j'avais créé sa première pièce *À la monnaie du Pape* au Théâtre Gramont. Tous les soirs on se retrouvait, seuls ou avec des amis, pour souper avant de rentrer dans le petit appartement de l'avenue Victoria que nous avions depuis peu. C'était la Fête.

Oui, mais le métier de comédien étant à l'opposé de la stabilité de l'emploi, après les *Colonels*, Louis partit pour une longue tournée Karsenty. En ce temps-là, les tournées importantes se promenaient en France, bien sûr, mais aussi en Belgique, en Suisse et même en Afrique du Nord.

Je ne fis jamais d'aussi longues promenades théâtrales que lui, mais, après le succès de la *Monnaie du Pape* au Gramont, je me promenai beaucoup à travers la France.

Il n'y avait pas encore de portables.

Le téléphone coûtait très cher. Pas question d'en abuser.

Heureusement, il y avait parfois des moments imprévus, amusants, comme, par exemple, la nuit où j'ai couché, avec tous mes camarades, dans une petite ville du Sud-Ouest.

Oui, je garde un excellent souvenir de cette nuit que je dois à la négligence d'un régisseur qui n'avait pas fait les réservations nécessaires à l'hôtel où nous devions descendre.

Ce fut d'abord la consternation.

Nous étions fatigués et la perspective de dormir dans notre autocar ou dans la salle d'attente de la gare ne séduisait personne.

Les comédiennes d'un certain âge qui jouaient ma mère et ma tante faisaient peine à voir. Les autres étaient furieux. Sauf le garçon si bien élevé, si timide, si charmant, qui avait repris le rôle de mon amoureux créé par Michel Roux.

— On pourrait peut-être... dit-il d'une voix à peine audible.

— On pourrait peut-être QUOI ? rugit le comédien qui jouait le rôle de l'éditeur.

— Aller chez ma tante... elle a ici une grande maison... elle est très gentille... on pourrait peut-être...

Personne ne se fit prier, on alla chez la tante qui avait en effet une grande maison. Grande maison dans laquelle elle accepta de nous recevoir dans la seule chambre libre qui lui restait.

Une très belle chambre avec un lit immense et une vaste salle de bains somptueusement équipée.

Nous ne vîmes pas cette dame, car elle était déjà couchée quand nous arrivâmes après la représentation, mais son neveu avait déjà négocié notre admission avec elle et fut acclamé par les camarades. Les camarades qui laissèrent galamment le champ libre aux dames et ne revinrent s'installer sur les descentes de lit et un matelas de secours que quand nous fûmes couchées toutes les trois. Les deux duègnes m'avaient installée entre elles en disant : « On ne sait jamais... », réflexion qui me terrifia. Mais nous étions tous si fatigués, si contents de ne plus être à la rue que, très vite, tout le monde s'endormit.

Je fus la dernière à me réveiller.

Les dames étaient déjà bien propres, bien coiffées, les garçons, tous rasés, impeccables, les senteurs de leurs eaux de toilette avaient investi la chambre.

Quel réveil merveilleux !

Une fois prête, je demandai à mon charmant et timide partenaire de me présenter à sa tante pour la remercier, et il me conduisit jusqu'à un joli salon Louis XV où elle brodait un ornement d'église.

Une dame charmante, vêtue de gris, un peu sévère, mais très courtoise. Elle aurait pu être la sœur de Monsieur le Curé ou la veuve de Monsieur le Pasteur. Bref, une dame bien comme il faut.

Ce n'est qu'une cinquantaine de kilomètres plus loin que j'appris la vérité. Un comédien me la chuchota à l'oreille.

Nous avons passé une nuit au bordel.

Oh ! pas un bordel comme du temps de Toulouse-Lautrec, pas un claque, pas un lupanar, non, c'était fini tout ça depuis Marthe Richard¹⁵, mais la belle maison de la dame bien comme il faut était une vraie maison de rendez-vous, bien connue des noceurs de toute la région, « une maison de passe », précisa mon informateur qui ne faisait pas dans la dentelle. Il avait fallu beaucoup de courage et de

générosité à notre jeune et timide partenaire pour oser nous y emmener.

J'étais toujours dans les mailles de l'Inspecteur Vitos avec Yves Furet et Jacques Jouanneau, et nous éprouvions tant de plaisir à y être que nous faisons tout pour y rester malgré nos autres activités.

Un jour, Yves nous proposa, à Jacques et à moi, de participer à un spectacle qu'il préparait pour l'été suivant dans le petit village de sa femme, voisin de la Loire.

Il s'agissait de jouer tous les trois un sketch d'ouverture à la soirée. Un sketch où nous serions l'Inspecteur, Gourette et Barbara.

Je ne sais plus qui avait écrit le sketch... peut-être moi...

Yves avait réussi à composer une belle affiche : la tragédienne Mary Marquet¹⁶, un couple de danseurs étoiles de l'Opéra, une soprano dont j'ai oublié le nom... mais surtout, cerise de taille sur le gâteau, il avait obtenu l'accord de Maurice Chevalier pour être la vedette du spectacle.

Tout était réglé comme sur du papier à musique. Je devais arriver avec Mary Marquet et les danseurs dans une voiture qui me ramènerait à Paris sitôt le sketch terminé.

Avec Gourette qui commençait un tournage dès le lendemain matin.

Et moi, le lendemain, j'aurais la chance de voir mon mari, de passage à Paris entre deux villes de sa tournée. Chance à ne pas manquer !

Sachant que je connaissais Maurice Chevalier, Yves me chargea de l'accueillir dans l'après-midi et de lui préparer la tasse de thé que son secrétaire avait réclamée pour lui.

Dès mon arrivée, je m'installai dans la grande et belle maison où des chambres avaient été prévues pour recevoir les artistes.

Il n'y avait personne dans la maison, juste une vieille cuisinière qui me dit :

— Bonjour, Mademoiselle Barbara... et me présenta une importante déclinaison de boîtes de thé.

Lapsang Souchong, Chine fumé pointes blanches, Gunpowder, Earl

Grey...

Je savais qu'il aimait le goût de l'Earl Grey – comme la reine d'Angleterre –, et je lui en présentai une tasse dès qu'il arriva.

Quelle joie de le retrouver !

Il semblait lui aussi heureux de me revoir et me proposa une petite promenade dans le jardin, pendant que François Vals irait vérifier avec Yves si tout était bien en ordre pour le spectacle du soir.

Le temps était merveilleux, le jardin superbe, à la fois fou, sage et sauvage.

Une dernière tasse d'Earl Grey et nous allâmes jusqu'à la petite rivière qui ourlait la propriété avant de courir se jeter dans la Loire.

— Que c'est beau ! dit Maurice.

Et c'était si beau que je ne pus m'empêcher de dire les vers de Péguy :

Le long du coteau courbe et des nobles vallées
Les châteaux sont posés comme des reposoirs
Et dans la majesté des matins et des soirs
La Loire et ses vassaux s'en vont par ces allées...

Il me regarda, regarda encore le paysage et me demanda gravement :

— Puis-je vous embrasser ?

Je compris tout de suite qu'il n'était pas question d'un baiser sur le front et je ne dis que trois mots :

— Non, Monsieur Chevalier.

Il ne pouvait y avoir d'autre réponse et, ça, lui aussi venait de le comprendre.

Quel silence...

Un gros bourdon prit la parole.

J'avais envie de pleurer.

Heureusement François Vals tomba du ciel, venant vers nous avec un photographe qui s'empara de Maurice tandis que je disparaissais.

Quoi qu'il vous soit arrivé, il faut savoir tout oublier devant sa table de maquillage, avant d'entrer en scène.

Tout oublier sauf la leçon des abeilles, sauf le fond de teint, la poudre, le rouge, le mascara.

Tout oublier, sauf le public.

« Le public, partenaire essentiel », nous avait dit Maurice pendant le tournage des *7 Filles*.

... partenaire essentiel...

Notre petit sketch eut beaucoup de succès.

À peine sortis de scène, Gourette m'entraîna vers la voiture qui était prête à nous emmener. J'eus à peine le temps de ramasser mes affaires

et de charger François Vals de saluer pour moi Monsieur Chevalier.

La nuit était tombée, nous roulions dans des paysages invisibles. J'aurais voulu dormir. Je ne pouvais pas.

Je pensais au vieux fantaisiste, au partenaire essentiel, à la Croix d'Honneur.

On avait failli être amis...

C'était fini tout ça...

Nous ne le reverrions plus.

Louis eut autant de chagrin que moi. Avant de repartir pour les quelques représentations qui restaient, il me dit seulement :

— Si tu te retrouves seule avec un monsieur sur le bord d'une rivière, surtout, ne lui récite pas de vers !

On a ri.

Mais qu'est-ce qu'on était tristes !

Nous ne l'avons pas été longtemps.

Quelques jours plus tard, un mot de la main de Maurice nous conviait « tous les deux » à déjeuner à *La Louque* avec Jacques Tati.

Louis était rentré la veille, sa tournée était finie, et nous retournâmes à *La Louque*.

En nous voyant entrer dans son grand salon ouvert sur le parc, Maurice vint à nous, il nous entoura de ses bras et dit simplement :

— Merci d'être revenus !

J'étais comédienne.

J'étais écrivain.

Et puis je fus maman.

Maman... moi...

Quelle merveille un petit enfant qu'on vous pose un jour sur la poitrine !

Ma fille... pouvoir dire : ma fille.

Catherine.

Elle a vu le jour, ma fille, dans une maison de lumière, la maison des Diaconesses de Reuilly.

Maman m'y avait retenu une chambre en me précisant qu'elle avait fait ce choix : « Non pas parce qu'elles sont protestantes, mais parce qu'elles sont admirables ! »

Et elles sont effectivement admirables les petites sœurs protestantes de bleu et de blanc vêtues.

L'œuvre des Diaconesses fut fondée en 1841 par Caroline Malvesin « dans la grande couleur chrétienne ». Leur vocation :

Accompagner ceux qui souffrent. Aider à naître. Aider à mourir.

Aimer.

Quand je les revois, il me semble que je les ai quittées la veille. Il me semble que Catherine vient de naître.

J'ai longuement raconté notre amitié dans *La Protestante et le Catholique*, mais je veux encore raconter ici le jour où sœur Damienne me dit :

— Aujourd'hui, nous sentons toutes la fleur d'oranger. C'est parce que nous avons fait des merveilles¹⁷ pour la fête de la Mère supérieure de nos chères voisines, les sœurs de Sainte-Clotilde.

Elle m'apprit ainsi l'existence d'une petite porte dans le vieux mur qui séparait les protestantes des catholiques, et cette petite porte est devenue pour moi une porte fée dont la serrure ne peut s'ouvrir que quand le cœur le commande.

Comme elles étaient en avance, les petites sœurs, de chaque côté du

vieux mur !

J'étais maman.

Mais j'étais malheureuse.

Nous étions si petitement logés et si souvent absents que nous ne pouvions avoir Catherine tout le temps avec nous. Alors elle allait de grand-mère en grand-mère et passait de longs séjours chez une voisine proche de ma belle-mère, une merveilleuse « maman nounou ».

Je cherchais désespérément un appartement plus grand. En vain.

Je n'écrivais plus. C'était grave.

Et voilà, Anne, ma sœur Anne, qu'intervint celle dont je t'ai promis l'histoire :

Irina Stepanova.

Elle était devenue Irène en épousant Claude, un cousin de Louis. Un cousin lointain dans l'ordre généalogique, mais un ami très proche dans l'ordre du cœur.

Tous deux étaient chirurgiens-dentistes, mais Irène cessa vite d'exercer.

Pourquoi ?

Quatre enfants.

Une grande maison délabrée qu'ils venaient d'acheter à Poissy au milieu d'un jardin sauvage, une grande maison à ramener à la vie.

Aller chez eux ce n'était pas aller à Poissy, c'était aller en Russie et, en franchissant le seuil de leur maison, j'avais toujours l'impression d'entrer chez Tolstoï à *Iasnaïa Poliana*.

Parfois il y avait un tas de ciment au milieu du salon, pour quelques travaux, mais ça ne gênait personne. On riait. On buvait.

Beaucoup.

On chantait aussi.

En russe, évidemment.

Irène était orthodoxe et ne cachait à personne qu'elle trouvait que sa religion était la religion la plus proche de Dieu, mais ça ne l'empêchait pas d'aimer les autres, quels qu'ils soient.

Elle était curieuse de leurs traditions, de leurs rites, comme elle était curieuse du fonctionnement de ceux qui n'avaient pas la foi et, si on rencontrait souvent chez elle des prêtres barbus et chevelus toujours flanqués d'épouses pieusement enceintes, on y rencontrait aussi des juifs pratiquants pour qui elle faisait venir des plats kasher.

C'était très gai.

Certains se disputaient pour un vers de Pouchkine, la date du mariage d'Ivan le Terrible, ou une recette de vatrouchka ; le ton montait, c'était terrible et, brusquement, tous se réconciliaient à l'arrivée des pirojkis !

Dans un coin, une main invisible pinçait une balalaïka, des jeunes

filles en bottes rouges couraient dans le jardin, nattes dans le dos.

Claude sabrait le champagne...

On était bien...

Mais pas seulement parce qu'Irène était une merveilleuse maîtresse de maison.

Non. Parce qu'Irène savait aussi lire dans les cœurs.

Et parce qu'elle savait lire dans les cœurs, elle nous dit un jour :

— Je vous trouverai une maison !

C'était le rêve de Louis.

Quitter Paris, ne pas aller trop loin, bien sûr, pour qu'il puisse toujours y jouer la comédie. Mais assez loin pour que je puisse y écrire.

Et que Catherine puisse enfin vivre avec nous !

Pas seulement Catherine...

Nicolas venait de naître.

Six semaines après la naissance de Catherine, j'avais créé une pièce en péplum au Vieux-Colombier ; six semaines après la naissance de Nicolas, je créai la deuxième pièce de Louis, *Mousseline*, au Théâtre Fontaine, et le petit Nicolas fit à son tour la connaissance de la merveilleuse « Maman Nounou » qu'il appela « Maman Nounours » dès qu'il sut parler.

C'était dur.

Et puis, un jour, un beau jour, un très beau jour, Irène nous téléphona :

— Je vous ai trouvé une maison dans la montagne !

Dans la montagne ?

C'était presque vrai.

Au-dessus de la maison, la montagne atteint cent quatre-vingt-treize mètres et de là, par grand beau temps, on peut voir la tour Eiffel.

— On va faire une grande fête, dit Irène.

Et elle tint parole, comme toujours.

La maison s'appelait *Coin-Perdu*.

C'était écrit sur une jolie plaque en émail. Elle était un peu cassée, la plaque... (la maison aussi, du reste) et fut volée très vite (je parle de la plaque).

La vieille maison n'était pas chère.

C'est ce que tout le monde nous disait, mais, après avoir vérifié son compte en banque, Louis se rendit compte qu'elle était quand même un peu trop chère pour nous.

Nicole tomba du ciel, trouva que la maison nous allait bien et, sans que nous lui ayons parlé de nos problèmes, nous prêta la somme qui manquait.

Quelle chance pour nous !

Pour elle aussi, car je crois bien que ce fut le seul argent qu'elle prêta dont elle revit la couleur.

La Conquête de l'Ouest

La Conquête de l'Ouest...

C'est ainsi que nous avons baptisé notre arrivée dans les Yvelines.

Ce fut magnifique. Ce fut terrible.

Avec beaucoup de chagrin, j'annonçai à Jacques Lafont que je ne pourrais plus être sa Barbara. Je parlai de ce petit village de Bures où j'allais vivre, petit village où il n'y avait ni train ni autocar. Hélas je n'avais pas encore mon permis de conduire.

Jacques Jouanneau éclata de rire et nous dit qu'il s'était installé une semaine plus tôt dans un autre petit village entre les Mureaux et Mantes.

Il était prêt à me ramasser comme un bidon de lait sur la route des quarante sous tous les matins d'enregistrement.

Les anges gardiens ont parfois des idées géniales !

Quelle aventure ! Trouver quelqu'un qui veuille bien venir vivre à la campagne ne fut pas une chose aisée. Surtout quand on disait aux postulantes que la maison s'appelait *Coin-Perdu*.

Alors nous avons eu une alcoolique, puis une folle, et une vraie méchante... Moi j'étais devenue femme de marin. Louis enchaînait les tournées de théâtre aux tournages souvent à l'étranger, car il fallait des sous pour rembourser les dettes qui pesèrent sur nous pendant des années. La plupart du temps, j'étais seule avec la petite Cathy qui disait : « A pas peur, Maman, moi suis là ! », et enfin Nicolas vint nous rejoindre.

Et puis un jour, c'était en mai 1961, une jeune fille charmante débarqua à *Coin-Perdu*. Elle aimait les enfants. Elle nous faisait des gâteaux splendides. Elle jouait du piano. Elle parlait anglais. Elle parlait du reste sans arrêt et je l'écoutais dans une douce torpeur, jusqu'au jour où elle me dit qu'elle était somnambule et qu'il ne fallait pas s'étonner si, une nuit, on la voyait en pyjama sur le bord des gouttières.

Je sentis mon cœur s'arrêter. Elle adorait nos deux petits, les couvrait de baisers, les trouvait beaux, intelligents, gentils. De là à

leur faire admirer le paysage lunaire du haut de la plus grande cheminée...

— Vous ne m'avez pas vue, sur le toit ?

Je lui dis que non. Elle continua, soucieuse :

— Ce qui m'embête, c'est que j'ai recommencé à faire pipi au lit. Et généralement, quand je fais pipi au lit, je redeviens somnambule !

J'étais alors enceinte de six mois et demi. Fatigue, soucis, dettes, angoisse, je ne sais, un dimanche après le déjeuner je fus prise de contractions. Notre médecin, alerté, diagnostiqua « un début de travail », c'est-à-dire un beau gâchis. Il partait à l'instant pour un congrès à Genève, il était 17 heures passées. Pas question d'aller à Paris à la maternité de mes chères Diaconesses. Le temps pressait, le docteur craignait un accouchement avant terme et voulait que je sois le plus vite possible dans un service de prématurés.

Heureusement, Louis était là pour quelques jours. Le docteur lui dit :

— Emmenez-la tout de suite à la maternité de l'hôpital de Saint-Germain. Aussi vite que possible, ajouta-t-il.

Le vilain moment, c'est celui où l'on entend la voix d'une infirmière dire :

— Monsieur, dites au revoir à Madame...

Ça va si vite, les adieux, dans ces maisons blanches où l'on ne vient pas tellement pour rire.

Je passai entre les mains d'un interne. Il me toucha sans me regarder et dit d'une voix triste :

— Légère dilatation du col. Recherche du taux d'albumine. Repos. Station allongée. Spasmavérine toutes les trois heures. Régime sans sel !

— Est-ce que je risque de perdre mon bébé, docteur ?

— Vous verrez bien !

Je suivis l'infirmière à travers la salle commune où des dizaines de femmes dévisageaient la nouvelle.

— On peut dire que vous avez de la veine, vous ! me dit l'infirmière.

Je compris pourquoi en entrant dans une petite pièce sans porte où il y avait trois lits, dont un inoccupé.

— Bonjour, mesdames !

Les deux femmes, une très brune, petite et maigre malgré son gros ventre, l'autre grande et épanouie bien qu'elle eût accouché la veille, me regardèrent gentiment.

— Vous êtes à terme ?

— Spasmavérine, dit l'infirmière. Vous êtes des drôles de mauviettes, mesdames, vous les lâchez tous en chemin ! Bon, je vous dis à demain, c'est pas moi qui suis de nuit.

— Est-ce qu'elle a mangé ? demande la petite dame brune.

L'infirmière me regarde, ennuyée :

— Vous avez dîné ?

— Euh ?... non...

Il était 18 heures 18.

— Bon, en partant je vais voir aux cuisines si on peut vous monter quelque chose. Mais à cette heure-ci, vous n'aurez que du froid !

Elle s'en va et tout de suite, on parle. C'est peut-être moi qui suis bavarde ? Bientôt, nous savons tout les unes des autres. Madame S. a vingt-deux ans et vient d'avoir sa deuxième petite fille. Madame D. a vingt-sept ans et a quatre enfants. Elle est ici pour les mêmes raisons que moi. Mais, chez elle, la situation se complique d'une jaunisse qu'elle vient d'avoir.

Une fille de cuisine me monte une boulette de viande figée dans des nouilles froides. On me prête un verre. On m'en donnera un avec une bouteille d'eau le lendemain matin. Chaque chose en son temps.

Je mange lentement, avec détachement, application.

Mes voisins m'observent. Je suis très intimidée. Un peu choquée aussi d'avoir quitté si brusquement la maison. Pourvu que cette nuit, précisément, ma somnambule ne gambade pas sur les toits...

J'ai toujours de lentes contractions. Mais le bébé est muet. Sa petite voix ne répond plus à ma prière. Il faut se hâter... J'ai peur.

L'infirmière de nuit, toute jeune et jolie, blanche et proprette, entre dans la chambre, portant un plateau couvert de seringues, d'aiguilles et d'ampoules.

— Je viens vous faire vos sept piqûres, me dit-elle.

— Sept ?... Ma bouche reste ouverte de saisissement... Mais, Mademoiselle, on vient de me dire une Spasmavérine toutes les trois heures...

— Tttttt ! Vous avez mal compris. Allez, mon petit, tournez-vous, donnez-moi vos fesses !

— Mais...

— Tournez-vous ! Les fesses !

Je me tourne et elle me pique gaiement. Puis je l'entends qui peste : son aiguille est bouchée. Elle va en chercher une autre en me laissant le derrière à l'air, le front pensif.

La petite dame qui a la jaunisse pousse un cri :

— Elle se trompe, me dit-elle, elle vous prend pour la mourante !

— La mourante ?...

— Oui, cette pauvre grosse femme de cent vingt kilos qui n'arrive pas à accoucher et qu'on a emmenée tout à l'heure en chambre isolée.

L'autre dame approuve. Je sens la panique me gagner. L'infirmière revient avec une pelote d'aiguilles, impassible et fraîche.

— Cette fois, notre aiguille n'est pas bouchée ! me dit-elle comme

on annonce une friandise à une enfant sage.

Je ne sais ce que nous avons dit pour la convaincre. La petite dame brune était descendue de son lit. Je la revois, en chemise de nuit trop courte, s'accrochant à l'infirmière hors d'elle.

— Ne la piquez pas ! criait-elle. Ne la piquez pas, vous allez la tuer !

— C'est pour la mourante ! criait l'autre dame.

De la salle commune, on entendait leurs éclats de voix. On se levait, on se rapprochait de nous, pieds nus sur le carrelage.

Recroquevillée dans mon lit, je voyais l'aiguille passer devant mes yeux et le visage de la petite infirmière devenir de plus en plus rouge.

Au bout d'un long moment, elle comprit que je n'étais pas celle qu'elle croyait. Elle ne dit rien, mais cessa de me menacer avec son aiguille. Elle rangea ses petites affaires et partit avec son plateau.

— Qu'est-ce qui se passe ? crièrent les femmes dès qu'elle fut sortie.

La nouvelle se répandit, enfla, devint tumultueuse.

— Ils l'ont prise pour la mourante ! On a voulu lui faire plein de piqûres ! Ils allaient la tuer ! Elle l'a échappé belle ! Un peu plus et son gosse y passait !

Puis elles regagnèrent furtivement leurs lits. L'infirmière revenait.

— Tournez-vous ! Les fesses !

— C'est la Spasmavérine ? demandai-je d'une voix tremblante.

— Ouuuuuiiiii !

Elle me piqua avec un peu plus de conviction qu'il n'était nécessaire et conclut :

— Ça vous arrive jamais, à vous, de vous tromper ?...

Dans la nuit les contractions cessèrent. Je me crus déjà sauvée et partie. Je me trompais. Pour que j'aie le droit de sortir, il fallait qu'un laboratoire de Paris fasse une analyse et une recherche du taux d'albumine. Si on ne trouvait rien, on vous laissait sortir, si on trouvait quelque chose, on vous gardait ou on vous prescrivait un traitement. Tout ceci était d'une logique parfaite et, pour commencer la marche vers la sortie, il suffisait de faire pipi dans un bocal. Seulement, des femmes dans mon état se trouvaient là depuis une, deux ou trois semaines et elles n'avaient pas encore fait ce pipi libérateur. Il paraît qu'on manquait de bocalux !...

Le premier matin, vers 11 heures, les visites commencèrent.

Comme dans les bons films, il y avait peu de texte. Les visages, les expressions, les silences, les coups d'œil échangés suffisaient à captiver l'auditoire. Les femmes avaient peur et offraient un sourire craintif aux médecins qui passaient devant elles à pas lents. Mains derrière le dos, escortés d'internes et d'infirmières, ils semblaient appartenir à une autre espèce. Mais ni les femmes échevelées qui tremblaient dans leurs lits tachés de sang, ni les docteurs ennuyés et lointains ne semblaient

appartenir à la race humaine. Je me raccrochais au visage ouvert de l'infirmière-chef. Ronde, gaie, heureuse, elle seule savait parler, panser, conforter, amuser. Elle seule était efficace. Les femmes la voulaient, la recherchaient, la demandaient.

Le jour où je partis, je lui dis à quel point je l'admirais, et elle me regarda, heureuse je crois, mais confuse et remuée comme une sœur de charité que l'on complimente sur sa beauté.

— J'ai fait le tour des lits, me dit un jour Madame D. Vous êtes la plus vieille de nous toutes, mais qu'est-ce que vous êtes bien conservée !

J'avais trente ans.

En lisant mon âge sur ma feuille de température on avait lu ma profession : « Artiste dramatique. » On se déplaça du fond de la salle commune pour venir me voir.

— Vous chantez ?

— Non, je ne chante pas.

— Vous causez à la radio ?

Soudain la petite Madame S. poussa un cri.

— Je parie que c'est vous, Barbara !

Oh là là, quand elles surent que j'étais Barbara, leur Barbara du samedi soir sur Radio Luxembourg, le défilé fut permanent autour de mon lit.

— Faites voir vos jambes, il paraît que vous n'avez pas de varices... Ben, dites donc, trente ans ! C'est vrai que dans vos métiers vous avez des trucs pour vous conserver. C'est pas comme nous...

Elles venaient s'asseoir sur mon lit, feuilletaient les livres que je lisais, examinaient les crèmes que je me mettais sur le visage et sur le corps, me demandaient de leur épiler les sourcils.

— Artiste ! me disaient-elles. C'est quand même marrant les gens qu'on rencontre ici !

Malgré leur résignation, je voyais bien à quel point ces femmes avaient envie de vivre. Elles avaient tant de rêves dans le cœur !

Le matin, après la toilette et le petit déjeuner, elles avaient un moment de fébrilité :

— Les livres vont venir !

Le premier matin, je crus que les livres étaient des livres. Je me voyais déjà, oubliant le monde qui m'entourait et m'enfermant dans un manoir du Yorkshire en compagnie d'Agatha Christie, d'un bon crime et des petites cellules grises. Je rêvais !

Sur un chariot poussé par un homme en longue blouse grise, je vis arriver des revues et des publications dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Rien que des romans-photos et des feuillets déchirants : *Il était déjà père... La Châtelaine indomptable... Dactylo et donneuse de sang...* Pendant une heure ou deux, les malheureuses

dévorait cette pâture, oubliant de respirer, soupirant, essuyant parfois une larme sur leur joue.

Dans la chambre en face de la nôtre, il y avait une malheureuse qui faisait pitié. C'était une vieille femme de vingt-huit ans. Elle avait de longs cheveux gris, des yeux d'une tristesse insoutenable, et venait d'avoir son cinquième enfant. Elle pouvait à peine marcher, ses jambes enflées, son ventre douloureux la clouaient au lit. Avec cette impudeur des femmes entre elles, elle nous avait parlé de ses deux éventrations, des points qu'on avait dû lui faire « par rapport à la déchirure », de la brutalité de son mari : « Il est comme tous les hommes, y pense qu'à son plaisir... » Elle demanda un jour au docteur la permission de ne pas nourrir son bébé.

— Le lait de la mère appartient à l'enfant, lui dit le docteur... et je fus étonnée de l'avoir entendu dire tout seul une phrase aussi longue.

Cette simple phrase déclencha chez la malheureuse une crise de nerfs qui fit sauter deux « points » et la conduisit sur le billard.

— Je veux mourir ! Je veux mourir ! Qu'on me tue ! criait-elle tandis qu'on l'emmenait pour la recoudre.

— C'était quand même mieux du temps de Couillard, me dit ma voisine.

— Qui ?

— Couillard ! L'ancien patron !

Je me mis à rire comme on éclate en sanglots. La réalité est la reine du mauvais goût et de l'impensable.

Il y avait le moment où les petits bébés venaient pour téter. La femme noire souriait au sien, le plus joli de tous. Une ronde de natiuités courait autour de la salle commune.

— Que ta peau est douce, que ta peau est fine ! disait Madame S. à sa fille en posant sa joue contre la sienne.

La malheureuse, en face de nous, qui aurait dû haïr son enfant, fait sans amour, sans volonté, sans force, trouvait soudain pour lui parler une petite voix charmante que j'aimais écouter :

— Monsieur de Saint-Laurent, lui disait-elle, bonjour mon prince, bonjour Patrick !

Rencontrant mon regard, elle m'expliqua :

— Il s'appelle Albert, mais moi je l'appelle Patrick. Patrick de Saint-Laurent comme dans un beau roman que j'ai lu. Qui sait ? Peut-être qu'il sera heureux ?...

Les bébés s'en allaient, fèves blanches et piaillantes portées par une infirmière.

Leurs mères rêvaient un peu, frustrées de ne plus sentir cette petite chaleur, ce petit poids si nécessaire aux bras d'une femme.

Moi aussi, je me sentais frustrée. Je parlais au bébé, mais il ne me

répondait pas. Pas même pour me dire : « Je boude. »

— Moi, disait Madame S., j'ai toujours eu de la chance...

— Oh ! parle, parle ! avais-je envie de lui dire. Raconte ta chance et que ce soit vrai !

— D'abord, j'ai rencontré Roberto... Il m'a emmenée en Italie, cet été, voir sa mère. Près de Milan. Je suis allée là-bas, moi. J'ai vu des montagnes, des lacs, un ciel si bleu ! Qu'est-ce que j'étais heureuse ! C'était beau ! Mais, remarquez, j'aime aussi la plaine où nous vivons. Près des champignonnières. C'est là où travaille Roberto. En hiver, tout est gelé. Blanc, le matin, quand je me lève. Et le vent souffle ! Je ne pourrais pas vivre ailleurs que dans ma plaine !

Elle rêve un peu, puis elle dit timidement :

— Qu'est-ce qu'il est gentil, mon Roberto !

— Eh ben, moi, j'ai toujours eu la guigne ! dit Madame D. (elle est encore plus gaie que l'autre). D'abord, ma mère, elle pouvait pas me voir... puis mon mari ! Alors là, je suis pas vernie ! (Elle éclata de rire.) Mais ça fait rien, mon petit qui a sept ans, je sais pas d'où il le sort, mais il me dit des choses... Tiens, souvent il me dit : « Tu es fatiguée, Maman, ça m'ennuie, quand je serai grand, je serai un monsieur et je t'achèterai une belle robe violette. » C'est toujours une robe violette, qu'il dit, je sais pas où il va chercher ça... Et puis, au fond, mon mari, il est pas si mauvais...

C'est le seul moment où je l'ai vue un peu triste. Quand elle a dit que son mari n'était pas si mauvais. Mais tout de suite son sourire est revenu :

— Ça doit vous faire rire, nos histoires !

À des heures régulières, les hommes se répandaient sur la maternité comme des moisissures sur le roquefort.

Après quelques baisers bruyants, absolument dépourvus de sensualité, les maris s'asseyaient sur une chaise. Les plus tendres tenaient la main de leurs épouses entre les leurs. La conversation s'amorçait difficilement.

— Alors ?

— Alors ?

— Ben, rien.

Le silence retombait.

Je suppliais le temps de passer, l'heure de la fin de la visite de sonner. Muette moi aussi, je regardais Louis avec désespoir. Je voulais lui dire que je voulais sortir, que je voulais revenir dans la vie qui était la mienne, je voulais surtout lui dire ma compassion, ma souffrance fraternelle pour ce que je venais de découvrir. Mais je ne pouvais pas. Je le regardais. Il était extraordinairement vivant et il m'aimait. Il habitait cette contrée luxueuse où l'on peut s'offrir des

sentiments exprimés et des tendresses de riches.

Avec tout ça, je n'avais pas encore fait pipi dans le fameux bocal.

Au bout de quatre jours, Louis m'apporta les premières fraises de Bures. Elles avaient l'odeur de la liberté. Il m'annonça aussi la visite de mon docteur, revenu de son congrès.

Je devais reconnaître que la Spasmavérine avait jugulé les contractions. Je n'osais poser de questions trop précises sur ce qui se passait à la maison. Nous étions astreints au ton du dialogue qui sévissait à l'hôpital :

— Alors ?

— Ça va.

— Quoi de neuf ?

— Ça va.

Quand Louis s'en alla, je remarquai que les femmes le regardaient en silence avec un petit air complice. Une jeune femme que je ne connaissais pas vint s'asseoir sur mon lit et me dit :

— Moi aussi j'aimerais avoir pour mari un beau garçon comme Charles Vanel !

Je lui souris. J'ai toujours trouvé Charles Vanel très bon acteur, mais je ne voyais pas où elle voulait en venir.

— Vous êtes vernie ! ajouta-t-elle en me tapotant la main.

D'autres femmes entraient dans ma chambre, entouraient mon lit.

— Madame Charles Vanel... murmura la jeune femme en me regardant tendrement.

— Mais je ne suis pas la femme de Charles Vanel ! m'écriai-je.

— Le beau garçon qui vient vous voir, c'est pas Charles Vanel ?

— Mais non !

— Mais je l'ai vu à la télé !

— Vous vous trompez, Madame 5, dit une autre. C'est Charles Velle !

— Voilà, Charles Velle !

Elles étaient si contentes de l'avoir vu que je n'osai les détromper sur le prénom.

— Même que j'ai entendu la sage-femme dire au docteur que Charles Velle était aussi colonel !

La benjamine entra en coup de vent :

— Barbara ! Y a quelqu'un qui vient vous voir avec la chef ! Un grand brun, ça doit être encore un acteur !

C'est mon docteur que je vis entrer. Les téléspectatrices s'en allèrent à regret.

— Vous comptez la garder longtemps ? demanda-t-il à l'infirmière.

Elle consulta la feuille au pied de mon lit :

— L'analyse n'a pas été faite...

— Vous pouvez la faire demain ?

— Certainement.

Un quart d'heure après, j'avais le superbe bocal qui était le premier pas vers la sortie.

C'était aussi simple que ça.

— Allons, allons, mesdames, tout le monde dans son lit et les vaches seront bien gardées !

C'était Julie, la vivandière, la cantinière, la joyeuse dispensatrice des repas, l'attraction maison qui relevait le moral des plus sombres.

— Vous savez ce qu'elle faisait, quand elle était jeune, la Julie ? La vie ! me confia Madame D. avec ravissement.

Julie ne s'en cachait pas et racontait son existence comme elle distribuait des louches de purée. Sans ordre, généreusement, avec des oublis, des lacunes et des retours inattendus.

— Ah, mes pauv' jambes ! Elles en veulent plus, mes p'tites chattes ! Vous en ferez jamais autant que la Julie des kilomètres ! Tu veux des lentilles en salade, ma chérie ?

— J'ai pas droit, je suis sans sel !

— T'en fais pas, ma poule, c'est pas ça qui tuera ton gosse ! Tu peux me croire, j'en ai eu sept !

— Julie, du pain !

— Je viens, ma fille, je viens ! Tiens, mais t'as accouché, toi, depuis hier ?

— Oui, Julie !

— Qu'est-ce que t'as ?

— Un petit Léon.

— Un petit Léon, ma poule ! J'irai le voir, ton minet. T'es contente ?

Elle s'en va sans écouter la réponse.

— Julie, ta pomme elle est pourrie !

— Si c'était ma pomme, elle serait pas pourrie, ma poule ! J'te vais leur passer une danse, aux cuisines ! C'est une honte !

Elle chante : « Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux »... en passant entre les lits. Rien ne l'étonne. Elle a tout vu, tout entendu.

— T'en as des beaux chaussons, Julie !

Elle regarde ses pieds, chaussés de plastique bleu. Sa chanson s'arrête. Elle explique :

— C'est mon troisième. Le boulanger. Un garçon vraiment respectueux... sa mère, pour lui...

Elle fait un grand geste de la main qui finit sous les yeux et la chanson repart : « Ramona, j'ai fait-un... »

Les mamans mâchent la nourriture fade en pensant à leurs bébés d'un, deux, trois jours, et aux chaussons de plastique bleu que, plus tard, ils leur offriront quand ils seront des hommes.

Le sixième matin, l'infirmière me dit :

— Votre mari viendra vous chercher à 1 heure.

Une femme entre furtivement :

— Vous savez la nouvelle ?

— Non ?...

— La mourante...

— Eh bien ?

— Elle est morte cette nuit.

À notre époque, on ne meurt plus en mettant un enfant au monde... mais la mourante est morte. Et son bébé aussi.

— Vingt-six ans, elle avait...

— Petit déjeuner, mesdames ! dit la voix de Julie dans le couloir. Celles qui ne sont pas dans leur lit, au pain sec !

Salutaire Julie ! Son rouge à lèvres déborde, comme à l'habitude, sa silhouette est encore charmante malgré l'âge et le malheur, ses chaussons bleus la conduisent...

— Julie, du rab' !

— Elles me tueront ! dit-elle, chaleureuse.

Je regarde tout comme un paysage très cher. Six jours de ma vie, mais la découverte de bien des choses. Je vais emporter tout ça avec moi et je n'oublierai jamais.

Je suis partie.

Quand on part, on fait le tour des lits et on dit au revoir à tout le monde.

— Bonne chance... Bonne chance...

C'est comme une guirlande, un pampre qui court le long des murs et des fenêtres. Puis il y a la porte, le couloir... et dans le couloir, il y avait Louis.

L'air de la rue me fit chanceler. Je sentis son bras autour de ma taille. Je reconnus la voiture de l'autre côté de la rue.

Je me retournai et cherchai des yeux, très haut, au dernier étage de l'hôpital, la fenêtre de ce qui avait été ma chambre. Je la reconnus tout de suite. Je vis une, deux, trois... je ne sais combien de têtes qui se pressaient. Des bras se tendirent. Il y avait Madame S. et Madame D., bien sûr, mais aussi Madame 5, et la petite qui manquait de calcium, et la maman de Patrick de Saint-Laurent... et la Julie !

« Bonne chance ! » criaient-elles et, sans voix et pleine de larmes, je leur répondis : « Bonne chance ! », du fond du cœur.

Je suis restée deux jours sans pouvoir parler.

Dans ma maison retrouvée, j'entendais toujours les cris de ces femmes. Je savais que je ne les oublierais jamais...

Que je ne devais pas les oublier.

Ces cris s'adressaient à moi et me demandaient : Pourquoi ?
Pourquoi sommes-nous si malheureuses ?...

Pourquoi ?

Comment les aider ?

C'est alors que le bébé me donna un coup de pied magistral et que je retrouvai l'usage de la parole.

Pour la première fois, François, futur réalisateur, venait de dire :

« Moteur ! »

Et le film de ma vie continua.

*

François est né deux mois après mon retour de l'hôpital.

Tout s'est bien passé et il est venu retrouver son frère et sa sœur à Coin-Perdu.

Les choses étaient toujours un peu compliquées pour trouver de l'aide, mais le moral était meilleur.

Et enfin, un beau jour, Claudine vint à nous...

Claudine.

Elle n'avait pas dix-huit ans. Elle arrivait de Cucharmoy, un petit village perdu dans une campagne à l'est de Paris. Une jolie fille brune, discrète et silencieuse.

Elle était chez nous depuis une quinzaine de jours quand Nicole débarqua d'Hollywood avec, comme d'habitude, des cadeaux plein les mains. Et, particulièrement, un ouvre-boîte électrique et mural dernier cri, assorti d'une notice en cinq langues qui nous remplit de perplexité. Impossible de comprendre son fonctionnement.

Nicole, Louis et moi nous étions dans la cuisine où, après quelques essais infructueux, Louis déclara :

— ... on était vaincu par sa conquête.

Pour la première fois l'aigle baissait la tête...

Puis il ajouta en riant : Après, plus personne ne sait plus !

Et là, nous entendîmes une petite voix qui enchaînait :

— *Sombres jours ! L'empereur revenait lentement*

Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.

Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche

Après la plaine blanche une autre plaine blanche...

La petite paysanne de Cucharmoy savait *L'Expiation*¹ par cœur !

Elle s'arrêta, confuse, devant les trois anciens élèves du Conservatoire éblouis et elle ajouta, comme si elle nous devait une explication :

— Je l'ai appris à l'école.

Elle apprenait bien.

Nous n'étions pas au bout de nos surprises avec elle. M'entendant demander à Louis s'il avait vu le *Petit Larousse* que je ne trouvais pas, elle poussa un cri, devint toute rouge et m'avoua :

— C'est moi, Madame... Je l'ai pris dans ma chambre pour en lire quelques pages tous les soirs avant de m'endormir.

On lui laissa son *Petit Larousse*, on en acheta un autre et, voyant qu'elle lisait comme on respire, on la lâcha dans la bibliothèque qu'elle absorba en un temps record, des *Fleurs du Mal* à Diderot, en passant par Agatha Christie, le Théâtre complet de Georges Feydeau, Balzac, *Poil de Carotte*, *La Critique de la raison pure*, et *Mignonne, allons voir si la rose...* etc.

Elle épousa Hubert, un charmant garçon digne d'elle, ils eurent un petit Alexis, et tous les trois vécurent avec nous. Leur présence fut essentielle pendant la Conquête de l'Ouest. Ils ne nous quittèrent que près de quatorze ans plus tard.

Pour devenir libraires.

*

Ce sont nos enfants qui nous mettent au monde.

Avec nos parents, nous sommes exigeants, nous tenons des comptes, nous attendons tout. Mais de nos enfants nous n'attendons rien. Si ! Des rhumes, des nuits sans sommeil, des mauvaises notes et la rougeole. On a tout ça, bien sûr.

Mais tellement plus !

Ce sont nos enfants qui nous définissent... qui nous apprennent à vivre.

À *Coin-Perdu*, notre Conquête de l'Ouest fut rude. Épuisante. Mais il n'y aurait pas eu de conquête si trois petits êtres n'avaient pas été à nos côtés tout au long de la lutte qui nous mena à la victoire.

Je m'étais remise à écrire.

Pour la radio surtout. Louis, déjà, avait écrit pour la télévision bien que l'accès au petit écran soit encore difficile. Mais j'écrivais. Passionnément.

Et puis, il y avait la maison.

La grande vertu d'une maison des champs, c'est qu'elle est un lieu d'asile.

Il faut vouloir venir à nous pour franchir notre seuil. Aussi l'hôte est sacré. Les chats le savent bien qui vinrent un jour de misère pour ne plus jamais repartir.

Les chats. Tous les chats de *Coin-Perdu*. Dans la longue liste de gouttières et de bâtards angoras représentés aujourd'hui par Filou et Zadig, les premiers vinrent de la forêt.

Tybert et Yéyé.

Yéyé était un joli chaton grisou tendre et fidèle.

Tybert fut un grand chat comme on est un grand homme.

Il veillait sur nos enfants comme s'ils avaient été les siens. Quand Nicolas et François entrèrent au collège, tous les vendredis soir il les attendait, montant et descendant les escaliers nerveusement, s'inquiétant s'il y avait du retard, explosant de joie quand il entendait leurs voix dans l'entrée.

Et pendant toute sa vie de chat, chaque matin, il serra la main du facteur.

C'était le temps où les facteurs entraient encore dans les maisons pour y déposer le courrier.

« Bonjour Tybert ! » disait le facteur et, assis sur la table de la cuisine, le chat lui tendait la patte.

Quand le facteur prit sa retraite, il fut remplacé par un aimable jeune homme qui me crut folle lorsque je lui demandai de serrer la patte du chat.

Assis à sa place habituelle, le chat le regardait. Il ne reconnaissait pas son vieil ami, mais il reconnaissait le courrier, il sentait le trouble du garçon, alors il lui tendit la patte, le facteur la serra... timidement.

Et cela continua tous les jours ouvrables que Dieu fit pendant des années.

Je n'avais toujours pas mon permis de conduire, Claudine non plus. Louis étant souvent absent, *Coin-Perdu* méritant bien son nom, nous avions souvent des problèmes de ravitaillement. Mais, heureusement, Irène était là. Parce que toutes les semaines, vers 4 heures 30 du matin, elle venait me chercher pour une razzia aux Halles.

Le ventre de Paris n'avait pas encore émigré à Rungis.

Ce que nous faisons était très amusant, totalement illégal, et surtout ça coûtait beaucoup moins cher.

Irène avait raconté qu'elle tenait un restaurant, à l'ouest de Paris, en pleine campagne, avec sa cousine... la cousine, c'était moi.

Personne ne nous demanda jamais le moindre papier, la moindre preuve de notre supposée activité.

Mieux : tout le monde semblait content de nous voir.

« Tiens, voilà les cousines ! »

Nous avions de vrais copains dans tous les secteurs : fruits et légumes, poissonnerie, boucherie, boulangerie. Mais nos meilleurs amis c'étaient deux frères qui avaient un sublime rayon de charcuterie.

« Alors, les cousines, quoi de neuf ? »

Hélas, un jour, les deux frères, radieux, nous accueillirent en disant :

— Ça y est ! On va faire une surprise à nos épouses : on les emmène dimanche déjeuner dans votre restaurant !

Ils comprirent tout en voyant la consternation se peindre sur nos visages, ils éclatèrent de rire, si joyeux qu'ils nous offrirent un

saucisson de Morteau et nous assurèrent qu'on pouvait revenir quand on voulait. Ils ne firent part de leur découverte à personne, ce qui nous permit de ne pas renoncer au café de 7 heures du matin sur le zinc et de continuer nos razzias quelque temps encore.

Irène me dit seulement :

— Parle le moins possible, on serait perdues si quelqu'un reconnaissait ta voix !

En partageant la razzia de ce jour-là, dans la cuisine de *Coin-Perdu*, Irène m'annonça :

— Demain soir, dentelle blanche et maître d'hôtel !

La robe de dentelle blanche, elle l'avait trouvée dans une friperie que tenait une princesse russe au nom imprononçable, le maître d'hôtel était un retraité de la SNCF qu'elle avait repéré, faisant un extra chez une ancienne camarade de faculté devenue marquise.

Depuis longtemps déjà le tas de ciment avait disparu de son salon.

Les travaux, c'était chez moi, maintenant.

Maman débarquait avec des pots de peinture et de grands plats préparés par José. On retrouvait son lapin aux olives et ses gâteaux à l'orange d'avant-guerre. Maman revêtait une blouse blanche et dirigeait l'atelier de peinture en chantant des cantiques de l'Armée du Salut que sa chorale de peintres reprenait en chœur.

Il y avait toujours une petite belle-sœur, Irène, les Jean Hebey, Nicole quand elle était de passage... ils lui réclamaient tous le *Téléphone du Ciel*, tube religieux incomparable :

... Oh ! quelle joie divine :

J'ai le courant

Sur toute la ligne !

Dieu le tendre père

À chacun donne

Accès à son trône

Par le divin téléphone !

Ma mère se défendait d'être croyante. Mais elle aimait l'Armée du Salut, les Diaconesses, les Petites Sœurs des Pauvres... tous ceux et celles qui se penchent sur la souffrance des autres.

J'ai passé ma vie à côté d'une compagne à l'âme stoïque. Ce stoïcisme l'a sans doute entraînée à se croire agnostique alors qu'elle possède toutes les vertus d'une âme religieuse.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Papa dans son dernier livre².

Je pense que c'est dans le salon d'Irène que naquit chez moi le désir de créer un collier inter-religieux.

Le projet prenait lentement forme dans mon cœur. J'avais trouvé au fond d'un petit écrin de galuchat qui portait l'adresse d'un bijoutier de

Nîmes – Léon Périer, place Belle-Croix – une vieille chaîne d'or brisée en deux morceaux. Irène m'avait donné une croix que les catholiques disaient orthodoxe et les orthodoxes catholique, Louis m'avait rapporté une étoile de David, souvenir d'un bref passage à Jérusalem au cours d'une série de représentations au Liban. Le collier se préparait en moi comme se préparait le jour où je devais choisir plus tard.

Le vieux fantaisiste ne nous avait pas oubliés.

Il était très attentif à tout ce qui nous arrivait. Il était du reste attentif à tout ce qui se passait dans le métier.

Les succès de Johnny Hallyday et de Mireille Mathieu le rendirent heureux comme si ces succès étaient siens.

Chaque fois que quelqu'un perçait, chaque fois qu'un talent était confirmé, il était heureux.

Sa joie se traduisait par une invitation à déjeuner à *La Louque*. Nous étions là si souvent que nous fîmes rapidement amitié avec Félix et Maryse Paquet qui tenaient sa maison.

Il y eut un déjeuner très drôle avec Robert Lamoureux et nos camarades du Conservatoire, Magali de Vendeuil et Geneviève Page. Parmi les habitués, on comptait Robert Manuel, Claudine Coster...

Et nous bien sûr.

Le jambon Marquise enchantait les convives. Je pense que le traiteur, « meilleur ouvrier de France », qui le confectionnait à Versailles devait en tenir la recette de son père qui lui-même l'avait tenue du sien et ce secret de bouche devait remonter jusqu'au Roi-Soleil lui-même. Une merveille.

Une merveille qui faisait la joie et l'admiration des nombreux amis américains de Maurice.

Enfin, j'eus mon permis de conduire !

Et ma première 2 CV.

À dix-huit mois, Alexis eut un problème de santé.

Je l'emmenai avec sa maman à l'Hôpital des Enfants Malades à Paris. Nous tenions sa petite main dans les nôtres... il y avait beaucoup d'enfants autour de nous, en chaise roulante, avec des béquilles, dans les bras des mamans, sur des civières... avec des tuyaux qui leur sortaient du nez, des sondes...

Alexis regardait tout. Observait. Comprenait.

Déjà.

Il suffisait de croiser son regard pour savoir qu'il n'acceptait pas la souffrance des autres.

Il n'a jamais accepté.

Alexis est maintenant un des médecins-chefs du Centre hospitalier Guillaume-Régnier à Rennes.

Elle est pas belle, la vie ?

Si, et une chose extraordinaire nous arriva soudain.

Si Nicolas n'avait pas toussé, si je ne l'avais pas trouvé un peu pâle, je ne l'aurais jamais emmené reprendre des forces à la montagne et je n'aurais jamais lu le roman de Maria-Luisa Linares, *Sous la coupe de Barbe-Bleue*, trouvé dans la bibliothèque du petit hôtel où nous étions.

Tout de suite, je me rendis compte de l'adaptation qu'on pouvait en faire pour la télévision. D'abord, changer le titre, faire de cette histoire espagnole une histoire française et, bien sûr, obtenir l'accord de Maria-Luisa Linares. Très célèbre en Espagne, elle fut amusée par l'idée d'être connue en France. Je m'empressai d'écrire un synopsis, il lui plut.

Il ne me restait plus qu'à obtenir l'accord de l'ORTF.

J'envoyai mon synopsis à Roland Gritti, qui n'était pas encore entré à Télécip mais était déjà producteur.

Il me donna un rendez-vous et tout de suite me dit que l'affaire lui plaisait.

Je sortais déjà mon stylo pour signer quand il ajouta :

— Il faut seulement que vous ayez un dialoguiste.

Un dialoguiste ? J'avais besoin d'un dialoguiste ? Mais je n'en voulais pas !

— Attendez au moins de savoir à qui j'ai pensé !

— Peu importe ! Je ne veux pas d'un dialoguiste !

Ce qui m'agaçait c'était que plus j'étais désagréable, plus il souriait, plus il était gentil.

— Laissez-moi vous dire son nom, au moins !

Il était de plus en plus joyeux et c'est en riant qu'il me lâcha le nom du dialoguiste :

— Louis Velle.

*

Roland Gritti venait de nous marier.

Par la plume.

Nous n'avions jamais pensé travailler ensemble. Peut-être par respect pour le jardin secret de l'autre... Et là, tout à coup, dans le ballet de notre vie, arrivait cette merveilleuse figure imposée : écrire à deux.

Écrire à deux, c'est-à-dire parler... Parler pendant des heures, le jour, la nuit, en promenade, en voiture, à table, au lit, avant de s'endormir... et recommencer au réveil.

Se séparer pour enfin écrire. Se partager des pans entiers de l'histoire, les revoir ensemble et finir par ne plus savoir qui a écrit

quoi puisqu'on écrit tous les deux la même histoire.

C'est ainsi que *Comment ne pas épouser un milliardaire* vit le jour et eut tout de suite beaucoup d'amis.

La vie était de plus en plus trépidante, mais, curieusement, de plus en plus légère.

La 2 CV me rendait plus facile *la fuite utile des jours*³.

Parfois nous avions la chance d'être tous les cinq réunis à *Coin-Perdu*, de nous retrouver sur notre grand lit comme dans un grand panier, avec les chats qui ronronnaient en écoutant les histoires que nous inventions pour les enfants... *Il était une fois Tout seul Tout seul... Il était une fois la voiture Mirabelle...* Louis leur récitait *L'aigle du casque*, leur racontait Gilliatt et la pieuvre...

— Quand mon Papa est dans ma maison, ça me fait heureux, disait François.

Le bonheur...

C'est alors que vint le messenger.

Bien sûr, si vous avez lu *La Protestante et le Catholique*, si vous avez vu le beau film d'Andréa Rawlins sur le viol, *Elles se manifestent*, ou si vous avez regardé, dans *Human*, mes confidences à Yann Arthus-Bertrand, vous êtes déjà au courant de l'aventure qui m'arriva un beau soir de juillet il y a bien longtemps.

Je vais résumer l'anecdote pour celles et ceux qui ne savent rien encore en les priant de m'excuser pour le mauvais goût du scénario. Jamais je n'aurais osé proposer un script aussi banal, vulgaire, incroyable... seulement, voilà, ce que je vous raconte, je ne l'ai pas imaginé : je l'ai vécu.

« Violée par un gangster en cavale. »

Un titre qui aurait fait rêver mes malheureuses compagnes de l'hôpital de Saint-Germain.

C'était donc un beau soir d'été, Louis faisait une lecture de pièce avec Jacqueline Gauthier chez des camarades, du côté de Versailles, je devais les rejoindre plus tard, après le travail.

J'eus le temps de faire dîner les enfants et de les confier à Claudine avant de partir avec ma 2 CV et c'est là que mon destin a croisé un gangster. Il venait de s'évader de prison, il me menaçait avec un revolver, il m'a prise en otage et m'a violée dans une jolie clairière sous la Lune.

Mais je ne raconterai pas une fois de plus le moment où j'ai cru que j'allais mourir. Je veux oublier le froid du revolver sur ma tempe. Je veux tout oublier...

J'ai tout oublié.

Sauf la phrase qu'il cria en me jetant par terre :

— Et venez pas me parler de Dieu !

C'était cette phrase qu'il fallait que j'entende.

C'était cette phrase que j'attendais.

Il n'était qu'un messenger.

Avant de disparaître dans la nuit au volant de ma 2 CV, mon gangster avait eu la courtoisie de me déposer non loin de l'endroit où il m'avait enlevée.

Je suis allée vers la lumière, j'ai appuyé sur la sonnette et le jardin se remplit de camarades qui venaient vers moi en courant.

Louis a compris au premier regard. Avant même d'ôter une brindille dans mes cheveux. Il m'a posé la question à voix basse. J'ai dit oui.

Personne ne bougeait autour de nous.

En silence, nous sommes allés vers sa voiture.

Jacqueline nous a rattrapés, elle m'a serrée contre elle, ses yeux étaient pleins de larmes :

— Tu ne risques rien, m'a-t-elle dit. Tu as Louis.

Je savais depuis longtemps qu'elle aimait beaucoup Louis, cette nuit-là je sus qu'elle l'aimait.

Elle avait raison, Jacqueline. Si Louis n'avait pas refermé ses bras sur moi et encore plus aimée, j'aurais sombré.

Il m'a sauvée de l'horreur.

Des années plus tard, en tournant avec d'autres femmes pour Andréa Rawlins, j'ai découvert que, souvent, le viol était accompagné d'une double peine : la méfiance, le dégoût, le rejet par l'être aimé.

Louis m'a évité la double peine.

Le Cantique des Cantiques continuait malgré la douleur, plus beau encore peut-être, car :

Il est comme un sceau sur mon cœur et l'amour est fort comme la mort.

Nous n'avions rien raconté.

Surtout pas à mes parents.

Ils auraient eu trop mal.

Pas un mot à Maurice non plus.

On m'avait volé ma vieille 2 CV. Point barre. Et ça faisait sourire tout le monde.

Et puis on restait très gais pour que les enfants ne se doutent pas qu'on avait fait du mal à leur maman.

J'écrivais.

Nous écrivions.

On retrouva vite ma pauvre 2 CV.

Et la vie reprit son cours.

À coups de jambon Marquise et de champagne, les merveilleux déjeuners continuaient à *La Louque*.

Chaque déjeuner était différent des autres.

Solennel comme les stars hollywoodiennes en admiration devant Maurice.

Passionnant comme le déjeuner avec Jacques Brel, si riche de cœur... Je me souviens d'une phrase de lui : « Le juge a toujours tort. »

Le plus drôle des déjeuners fut celui où Pagnol m'appela « Maman » devant Louise de Vilmorin, Sven Nielsen⁴ et une danseuse étoile. Quel succès !

J'écrivais, j'écrivais... nous écrivions.

Maurice était de plus en plus attentif.

Rien de ce que nous faisions ne lui échappait.

Je retrouve des épisodes de notre vie en relisant les lettres qu'il m'envoyait :

Vous savez que plus que les autres un ancien de quatre-vingts berges a besoin de sources où reprendre de suprêmes forces.

Je serai toujours heureux de vous voir, d'échanger des idées ou de vous lire.

Vous m'enchantez.

Il avait aimé le *Milliardaire*, il aima encore plus mon adaptation du *Regret de Pierre Guilhem*⁵. Il me le dit et c'est là que j'eus l'audace de lui proposer de faire avec moi une émission qui s'appellerait *Les Grandes Confidences de Maurice Chevalier*.

Il posa sa main sur la mienne et me dit :

— D'accord !

Nous n'avions jamais évoqué notre promenade dans le grand jardin proche de *la Loire et ses vassaux*.

C'était fini. Oublié. Effacé.

Maintenant, nous allions travailler ensemble et nous devons tourner *Les Grandes Confidences* à la fin du printemps.

Mais ce printemps était le printemps 1968. Plus rien ne fonctionnait en France et de Gaulle était encore loin d'avoir sifflé la fin de la récréation.

J'étais particulièrement gâtée : Maurice était à New York et ne pouvait pas rentrer, les avions ne se posant plus en France ; Louis était parti pour les Antilles où il allait tourner *Docteur Caraïbes*. Comme les avions ne quittaient pas non plus la France, il avait rejoint Bruxelles en taxi, s'était envolé pour New York puis pour Antigua, où il avait embarqué sur un rafiot pour la Guadeloupe... mais ça, on ne le sut que plus tard, puisque le téléphone ne marchait plus. Impossible de joindre mes parents aux Archives, alors la Guadeloupe !...

Je décroche en espérant toujours que ça va marcher...

Non.

Un jour ça marche !

— S'il vous plaît, mademoiselle, je voudrais téléphoner en Guadeloupe.

— C'est pour un décès ?

L'attachée de presse de Télécip, la petite Claire Parisien, fut la première à me donner des nouvelles. Un court message de Bob Velin, le producteur. Trois mots :

« Arrivé. Fatigué. Content. »

Peu à peu, la France se remet en marche.

Maurice débarque de New York.

Pas question de tourner *Les Grandes Confidences* à la date prévue, mais l'émission aura lieu en automne.

— C'est bien, on va pouvoir la préparer tranquillement, dit Maurice. Venez déjeuner demain.

Le téléphone sonne. Je me précipite.

— Vous avez demandé la Guadeloupe, hier ?

— Oui.

— Parlez, demandeur, vous avez votre correspondant au bout du fil.

Bouleversante, brûlante et ravageante épreuve que d'entendre la voix aimée vous parler de si loin après des semaines de silence.

Voix déformée par le poids d'un océan, l'écran des nuages. C'est lui et ce n'est pas lui. J'ai l'impression qu'il est sur une autre planète.

Il est encore loin le moment où je pourrai partir le rejoindre. Mais je commence à recevoir des lettres. On n'écrit plus, mais on s'écrit.

*

Presque tous les jours, je roulais vers *La Louque* et j'écoutais Maurice me parler de Mayol, de Colette, de Charles Boyer ou de Mistinguett :

— Elle avait un visage qui n'était pas joli, mais qui était très agréable à regarder.

Un jour il me dit :

— Je pense que je peux m'améliorer dans les années qui viennent.

J'ai ri.

Il n'y a que lui pour avoir une telle bonne volonté humble. Il apprend. Il apprend toujours : l'italien, le solfège, le jerk, le twist, l'espagnol...

Et moi, j'apprends Maurice.

Et puis, un jour, Claire me téléphona pour me dire que Bob Velin m'avait pris un billet pour Pointe-à-Pitre.

Je confiai les enfants à leurs grand-mères, la maison et les chats à Claudine, je me préparai comme pour le Bal des débutantes, et j'allai dire à Maurice que je partais rejoindre Louis.

— Enfin ! dit-il.

Il me souhaita bon voyage, se réjouit avec moi de voir la France fonctionner à nouveau et on se sépara en se disant :

— À la rentrée, on se retrouve pour *Les Grandes Confidences* !

J'étais sortie de *La Louque*, je me dirigeais vers ma 2 CV quand j'entendis crier mon nom :

— Frédérique ! Attendez !

C'était Maurice.

Il vint vers moi, aussi sérieux qu'il savait l'être, il prit ma main, me conduisit de l'autre côté du parking, me fit asseoir sur le vieux banc qui se trouvait là, s'assit auprès de moi et me dit :

— Il faut que je vous parle...

— Un film, me dit-il, c'est quelque chose de grave... vous n'en faites pas partie, pour l'équipe vous êtes un corps étranger qui débarque... il va vous falloir les respecter tous... Toutes... Il vous faudra vous faire pardonner d'être là. En ce moment, Louis leur appartient. Ils sont unis par une complicité dont vous êtes exclue... Il ne faut pas briser cette complicité.

Il se tut et je pensai à la dernière lettre de Louis. Il avait mangé des mangues, tourné dans les cannes à sucre, fait amitié avec un batteur noir qui s'appelait Vélo... « Tu le diras aux enfants », me demandait-il, et il ajoutait, pour moi : « Il y a une fille si jolie qui vient d'arriver. Elle s'appelle Viviane et elle est anglaise... »

— Si je vous dis ça, reprit Maurice, c'est parce que mon mariage n'a pas résisté à l'arrivée d'Yvonne⁶ à Hollywood.

Un long silence suivit. Il eut un petit sourire triste et reprit son récit en forme de confession :

— Elle ne voulait pas s'éloigner du studio dans la crainte de je ne sais quoi... Alors elle attendait dans ma loge... C'était triste, humiliant... Elle me faisait des scènes quand nous étions seuls... en public aussi ! Et puis elle a tout de suite été jalouse ! De Marlene Dietrich bien sûr, mais aussi de ma maquilleuse, de ma coiffeuse, de mon habilleuse, de la script, de la fille qui nous servait le café pendant les pauses... Elle n'avait rien compris ! *There is no business like show-business*, ajouta-t-il. Et pourtant elle était comédienne... elle aurait dû comprendre ! Mais non, rien ! Un désastre ! C'est bien simple, après notre divorce, si la Sainte Vierge m'avait demandé en mariage, j'aurais dit non.

Il essaya de rire. Moi pas.

— Maintenant, Louis est devenu docteur Caraïbes, me dit-il. Ne lui en voulez pas d'être charmant... ne lui en voulez pas de plaire. C'est son métier. C'est son devoir. Quoi qu'il arrive n'oubliez jamais qu'il vous aime. Et que vous l'aimez.

Je me levai. Il prit ma main, y déposa un baiser, me reconduisit jusqu'à ma voiture, puis me regarda démarrer et disparaître.

Une dernière lettre m'attendait à la maison.

J'allais partir...

Ce devait être vrai puisque Louis me disait :

Je guette l'horizon où tu vas apparaître.

Papa, dans *La Chambre de Goethe*, m'avait révélé ce qui devait être le sens de ma vie.

Madame Dussane m'avait dévoilé les charmes de l'e muet, du rire en pleurs et l'honneur d'être saltimbanque.

Maurice avait confirmé le respect dû au public. À ce partenaire essentiel sans lequel nous ne sommes rien.

Ce jour-là, il avait fait mieux encore.

Il m'avait préparée à découvrir ce qui m'attendait au-delà des océans dans celle de nos îles *d'Amérique* que l'on nomme *l'île sans serpent*.

Il avait raison, Maurice.
Un film c'est quelque chose de grave.
Un tournage en extérieurs loin de la base des participants transforme une équipe en armée d'occupation.
J'avais cru que j'allais retrouver Louis.
Seul.
Erreur, je les retrouvais tous, eux que je ne connaissais pas.
Je les sentais unis autour de lui par une complicité dont j'étais exclue.
Ils m'observaient tous.
Toutes.
Sans agressivité. Mais avec méfiance.
Ils l'aimaient. Ils le tutoyaient. Il était à eux. Il était à elles.

« Il y a une fille si jolie... »
Oui, elle était vraiment jolie.
J'avais remarqué depuis longtemps que les partenaires de Louis avaient toujours vingt ans.
Moi, de moins en moins.
Viviane...
On se souriait poliment. On n'osait pas se parler... puis, un jour où elle ne tournait pas, on s'est retrouvées, seules, sur la plage.
Qu'est-ce qu'on allait se dire ? Qu'est-ce qu'on allait faire ?
C'est long une journée !
Assises sur le sable, nous ne sommes pas très naturelles... Je me sens intrusive et ça m'agace. Je suis intimidée et ça m'agace. Je n'ose pas la regarder et ça m'agace.
Je me suis tournée brusquement vers elle et je l'ai surprise qui me détaillait avec angoisse. Ce double flagrant délit nous coupe le souffle. Nous nous regardons un bon coup, au fond des yeux, et soudain, délivrées, nous partons du même éclat de rire.
Après, il n'y a plus eu de problème.
Merci, Maurice.

Deux mois plus tard, j'eus le bonheur de pouvoir le remercier à *La Louque* avant le tournage des *Grandes Confidences*.

Ce tournage fut un moment très heureux.

La grève de mai 68 nous avait permis de tout bien préparer et grâce à Olivier Ricard, notre réalisateur, tout se passait bien.

Le deuxième jour, après une longue séquence dans le jardin, il nous dit :

— Allez vous reposer, maintenant. On change de décor, on rentre, et comme on va équiper le salon, il y en a pour un bon moment.

Maurice m'entraîna à sa suite dans le bureau où nous retrouvâmes Félix et Maryse Paquet, ainsi que François Vals.

— Alors ? lui demandèrent-ils.

— Tout va bien, assura-t-il avant de se tourner vers moi, joyeux, et de dire : Quand je pense que nous tournons ce film parce que, un jour, cette petite môme a refusé de m'embrasser ! Elle est forte, la petite môme !

La petite môme – qui avait déjà fêté ses quarante ans – ouvrait la bouche pour répondre quand nous entendîmes une galopade retentir dans le couloir, puis on frappa à la porte et Jacques, l'ingénieur du son, se catapulta dans la pièce en disant :

— Monsieur Chevalier, votre micro est toujours ouvert ! Tout le monde, sur le plateau, entend ce que vous dites !

Maurice éclata de rire et, penché sur le petit micro qui était accroché sur sa poitrine, déclara :

— Mais tout ça est vrai ! Je persiste et signe ! On n'a rien à cacher !

Si le micro n'avait pas été ouvert, si Maurice n'avait pas dit « persiste et signe », je n'aurais jamais osé raconter la scène de *la Loire et ses vassaux*.

Le tournage se termina dans la joie, le film eut de merveilleux articles... sauf un. Très mauvais. Vraiment. J'eus peur que Maurice n'en soit affecté. Pas du tout. Il me dit seulement :

— Il faut toujours un mauvais article. Ça sale la soupe.

Pour fêter le succès des *Grandes Confidences*, il m'invita à déjeuner en tête à tête dans son bureau.

— Oui, me dit-il, je voulais que nous soyons seuls parce que j'ai deux choses à vous demander...

Deux choses ? J'étais terrifiée...

— Voilà, la première chose c'est que j'aimerais vous tutoyer...

Je restai sans voix.

Des légions de *maraud*, *faquin*, *butor*, de *pieds plats ridicules*⁷ s'étaient permis de le faire sans me consulter, et ce seigneur du métier, ce

grand monsieur, lui, me demandait l'autorisation de le faire.

Comme je restais toujours sans voix, il crut que je n'étais pas d'accord et ajouta timidement :

— La deuxième chose c'est que je vous ai trouvé un petit nom... un petit nom à moi... j'aimerais vous appeler Riquette.

J'éclatai de rire. Il allait m'appeler Riquette comme Mémé l'avait fait quand j'étais petite !

Riquette !

Dans mon enfance, je préférais qu'on m'appelle Frédérique, ça faisait davantage « grande personne ». Et puis, le temps passant, j'étais émue quand, comme autrefois, quelqu'un m'appelait encore Riquette.

Jean Dutourd, René Huyghes, Maurice Druon... aujourd'hui, hélas, les initiés se font rares ! Quand j'entends Micheline Decaux-Pelletier me dire : « Alors, ma Riquette ?... », je suis si heureuse que j'ai envie de pleurer.

— Et puis, ajouta-t-il, ce n'est pas parce que notre film est terminé que tu vas cesser de venir me voir ! J'aime bien parler avec toi, Riquette ! La conversation n'est pas finie.

Il n'y eut plus de déjeuner en tête à tête dans son bureau, sous l'œil sévère de deux reines d'Angleterre, trois présidents des États-Unis, le général de Gaulle, Marilyn, Marlene, Mistinguett, Colette, Sacha Guitry, Charles Boyer... mais il y eut encore beaucoup de déjeuners avec les Paquet, les Manuel et, bien sûr, avec celui qu'il appelait toujours « son » fils.

Un jour, Maurice m'avait demandé de venir déjeuner très tôt pour aller applaudir Annie Cordy en matinée et ne pas risquer d'arriver en retard. On ne doit jamais arriver en retard au théâtre, Riquette, et surtout pas quand c'est Annie Cordy qui chante !

— Parce que Annie Cordy, c'est un vrai petit amour !

J'étais bien d'accord, chère Annie.

Du reste je suis toujours d'accord ! Persiste et signe !

Comme il n'y avait pas d'autres invités, on déjeunait avec les Paquet devant la télévision qui, pour une fois, était allumée. Et, tout à coup, je fus transportée chez moi ! Dans un *val aimé des loups*, un couple de vieux paysans racontait sa vie, ou plutôt sa survie.

Leurs enfants étaient partis à la ville... que deviendraient-ils si l'un des deux venait à disparaître ?... J'avais le cœur serré, cette ferme perdue, ces trois chèvres, ce chien dévoué avec ses longues oreilles plates, cette vieillette de mes montagnes... j'étais bien près des larmes... mais que pouvait représenter ce spectacle rustique pour le vieux fantaisiste de Ménilmontant ? C'est alors qu'il s'adressa à l'écran et dit :

— Brave petite vieille, je t'aime⁸ !

Comme toujours, Annie fut merveilleuse.

Le bonheur...

— Tu vois, me dit Maurice, c'est ça qu'il faut leur envoyer : le bonheur... N'oublie jamais, Riquette, c'est du bonheur qu'il faut leur envoyer.

Je n'ai jamais oublié, Maurice. Et c'était ça que nous tentions d'atteindre dans un grand projet que nous avions, Louis et moi. Un si grand projet que je me rendais plus rarement à *La Louque*.

Maurice était si drôle, si vivant, si... jeune malgré les *quatre-vingts berges* que je ne me doutais pas que la fin fût si proche.

Et le jour où il me dit qu'il désirait partir « le plus gracieusement du monde », on avait même ri ensemble.

Et le jour où il me dit gravement : « Tu seras une très grande vieille dame », on a encore ri ensemble. Je ne me doutais pas qu'il était en train de partir le plus gracieusement du monde.

De me dire adieu.

Maurice, votre dernière lettre accusait réception du livre que nous venions de terminer, Louis et moi. Un livre qui allait être suivi d'un grand feuilleton à la télévision... Vous nous disiez que vous l'attendiez avec impatience, ce feuilleton, et vous souhaitiez succès et bonheur à la petite princesse et à ses auteurs...

Mais vous êtes parti rejoindre *La Louque* avant que la petite princesse n'apparaisse sur le petit écran, la petite princesse qui s'appelait :

La Demoiselle d'Avignon.

Sans essayer n'aucun succès

La fière devise des souverains de Kurlande aurait pu être la nôtre.
Comme tous les contes de fées, l'aventure avait très mal commencé.
La demoiselle fut refusée trois fois.

Novembre 1966... juin 1967... mai 1969...

« Débile, indigent, infantile », disaient les rapports de lecture, qui ajoutaient : « Après avoir vécu l'aventure libératrice de mai 68, la France entière refusera de s'intéresser au destin d'une Princesse. »

Nous avons tout raconté dans la préface de *La Demoiselle d'Avignon est de retour*¹. Je ne veux pas revenir à nouveau sur les mésaventures du *conte de fées*, je veux seulement dire ici que, sans Michel Wyn, la demoiselle n'aurait pas été aussi belle.

Bob Velin l'avait envoyé en Guadeloupe, au milieu de *Docteur Caraïbes*, pour seconder Jean-Pierre Decourt, le réalisateur, et mettre un peu d'ordre dans l'équipe qui supportait mal le climat, la chaleur, le soleil, le ti-punch, les piqûres d'insectes, la solitude comme la promiscuité.

Michel, il est capable de tout.

De faire neiger au mois d'août si le scénario l'exige, de déplacer les montagnes, de réconcilier des gens prêts à s'égorger, d'avoir l'idée géniale qui sauve un plan sans sortir du budget...

Oh ! le budget ! Un budget en noir et blanc qu'il transforma en un film en couleurs.

Baguette magique, normal dans un conte de fées.

« Pas question de tourner la Demoiselle sans Michel », avait dit Louis à qui on proposa des « locomotives » et qui les refusa toutes.

Michel fit très vite appel à son ami depuis l'IHDEC, Serge Friedman : il lui confia la direction de la production et, comme nous étions quatre, nous devînmes les trois mousquetaires.

Tous pour un, un pour tous.

Tous pour Marthe.

Oh ! Marthe !

Sans elle, il n'y aurait pas eu de miracle.

Elle jouait tous les soirs au théâtre une pièce épuisante physiquement et sentimentalement, *Un jour dans la mort de Joe Egg*. Les jours de relâche, la production l'emmenait tourner en extérieur, courir dans la neige ou se jeter dans une mer glacée.

Elle n'en pouvait plus, mais elle tenait le coup.

Un vrai soldat déguisé en fée.

Un jour, nous tournions à l'hôtel de Rohan, aux Archives nationales, c'était un jour difficile, un de ces jours où tout va mal. La caméra menace de tomber en panne, un projecteur s'effondre au milieu d'une scène, la script découvre un faux raccord qui oblige à refaire toute une séquence.

Je débarquai au premier étage du palais, je traversai sur la pointe des pieds le premier grand salon et m'arrêtai sur le seuil du boudoir aux chinoiseres...

Louis était à genoux devant Marthe en larmes, effondrée sur une chaise.

Il lui tenait les mains et lui parlait en écartant doucement une mèche de ses cheveux qui tombait sur son visage.

J'étais un peu perdue, bien sûr.

Je me sentais indiscrete...

Ils avaient l'air si proches, si unis par les larmes... et d'abord pourquoi pleurait-elle ?

Alors j'ai pensé à Maurice et j'ai compris : ne jamais briser le lien qui unit les partenaires.

Elle était au bout de ses forces. Il la reconfortait. Il l'empêchait de s'écrouler, de renoncer, de ne plus pouvoir. Il la ramenait à la fois à elle-même et à son personnage.

C'est un joli nom, camarade, c'est un joli nom, tu sais...

Nous avons la chance d'avoir toujours la délicieuse Claire comme attachée de presse.

— Claire, me dit Michel un jour où elle venait de traiter magistralement une situation inextricable... Claire, c'est l'amie absolue. Il y a des gens qui ont l'oreille absolue et rien de la musique ne leur échappe, et puis il y en a d'autres – et ça, c'est très rare – qui ont l'amitié absolue. Claire est de ceux-là. Si tu lui téléphones vers minuit, si tu lui dis : « Je viens d'assommer ma grand-mère, retrouve-moi vite dans le jardin, viens avec une pelle », tu la vois débarquer aussitôt avec une pelle, et sans avoir posé la moindre question.

Il avait bien vu, Michel.

Il faut dire qu'il s'y connaît en amitié. Je le crois toujours capable de

débarquer à minuit, une pelle à la main, si on l'appelle au secours.

Hélas, quelques années plus tard, Claire fut attaquée par un tigre dans le bureau de Bob Velin, à cent cinquante mètres des Champs-Élysées. Le dompteur du tigre venait le présenter pour qu'il devienne la vedette d'une série pour enfants.

— Il est si doux, si affectueux, disait-il, et le tigre ronronnait pour appuyer ses dires.

Si bien que Bob appela Claire qui vint tout de suite voir la merveille. La merveille qui lui sauta dessus et lui déchira un bras.

La pauvre en fut si affectée qu'elle quitta la France pendant des années pour le Canada, puis les États-Unis, et ne revint dans son pays que bien plus tard pour y mourir.

Nicole était de nouveau en France.

Ce qui lui permit d'être un magnifique ministre de la Joie de Vivre dans *La Demoiselle*.

À ce propos, si, par le plus grand des hasards, ce livre tombait entre les mains d'un candidat à la présidentielle, j'aimerais qu'il pense sérieusement à créer un ministère de la Joie de Vivre.

Nous en avons tous besoin.

*

« Nous sommes tout feu tout flamme pour Koba Lye Lye ! » nous écrivaient les pompiers d'Avignon.

Deux petites Sylvie et une grand-mère obtinrent de l'ORTF que le feuilleton soit reprogrammé avant un délai de deux ans. Les lettres arrivaient par paquets... comme les rendez-vous que de belles² inconnues proposaient à Louis... le téléphone n'arrêtait pas de sonner... une vieille dame lui proposait de le *coucher sur son testament*...

Je riais en pensant au jour où Louis m'avait dit, bien longtemps avant le tournage :

— Maintenant il va nous falloir trouver un type vraiment séduisant pour jouer François Fonsalette.

En écrivant le script je n'avais vu que lui, c'était si évident pour moi que nous n'en avions jamais parlé.

J'eus du mal à le convaincre... au point qu'au terme d'une longue conversation je perdis connaissance ! Je me réveillai dans ses bras tandis qu'il disait :

— D'accord ! D'accord !

J'avais gagné.

Et, dans toutes les lettres, les remarques, les messages, une phrase courait comme une guirlande heureuse : « Merci pour le bonheur ! »

Comme Maurice aurait été heureux !

Comme nous l'étions !

Un jour, dans une librairie de Toulouse, nous avons signé 639 exemplaires du livre en une soirée.

Dans la foule qui faisait la queue, j'entendis une jeune fille qui disait, en regardant Louis :

— Mais pourquoi il est pas venu avec sa vraie femme ?

Loin de me blesser, cette réflexion me ravit.

La fiction venait de dépasser la réalité.

Il y a près de cinquante ans que la musique de Van Parys a retenti pour la première fois dans les chaumières, il y a près de cinquante ans qu'Anne-Marie de Montauban³, Marie-Évelyne de Nancy, Henriette de Nîmes, Yolande de Strasbourg, les deux petites Sylvie de Lorraine, Florence de Bourges, Carole de Saint-Barthélemy-d'Anjou et son bel oiseau Guilleri, Huguette de Saint-Louis, Floriane du Grand-Saconnex, et tant d'autres se sont mises à nous aimer...

Eh bien on s'aime toujours.

Et on s'aime toujours avec Geneviève, de la Chassagne, que j'ai rencontrée à *Aujourd'hui madame* et qui m'écrit des lettres à faire pâlir de jalousie Madame de Sévigné.

Elles sont restées fidèlement attentives à tout ce que nous faisons.

Et eux aussi nous sont restés fidèles.

Car il n'y avait pas que des femmes pour nous écrire.

Lucien resta très près de notre cœur de 1972 à 2016 quand il s'éteignit.

À cent deux ans.

Pour lui aussi, pour toute sa famille, j'étais et je suis toujours Riquette.

Après...

Après ? Que vouliez-vous qu'on fasse ?

On a travaillé.

Mais, parfois, travailler c'est savoir prendre du bon temps.

Nous avons su.

Bonheur à Trouville depuis des années. Séjours sur la colline qui domine le paysage dans la grande Hostellerie du Vallon où tout le monde nous embrasse quand on arrive. Et, un soir, découverte des 4 Chats.

Les 4 Chats ! Un restaurant, bien sûr, mais Les 4 Chats c'est mieux encore, c'est un lieu d'accueil, de rencontres, d'amitié.

Les 4 Chats ce ne serait qu'un délicieux restaurant s'il n'avait pas été créé par Sergio et Muriel.

Dite « Mumu » par elle-même.

Un être rare, joli, tendre et efficace.

Aux 4 Chats, chaleur, rires, surprises.

On y rencontre René de Obaldia, Karl Zéro, William Leymergie, la jolie Barbara Schulz.

Michel Delpech y chanta pour les soixante ans de Mumu. Quelle soirée ! On était tous là. Sophie Davant y vient souvent, en voisine. Alors que se passe-t-il quand on s'assied sur la banquette rouge devant un verre ? On travaille.

Sans s'en rendre compte, et c'est ça qui rend heureux. Comme le sourire de Mumu qui vient s'asseoir en face de nous, comme le vin que Sergio nous fait goûter, à nous, à Sophie qui est à la table voisine, à Karl, à William. On parle et, forcément, on travaille.

On est heureux.

C'est pour ça que, le 25 octobre 2011, en apprenant que Mumu avait eu un malaise au milieu d'une émission sur France 3, qu'on l'avait transportée à l'hôpital... et que c'était fini, on a été très malheureux.

On retourne fidèlement aux 4 Chats.

On y retrouve Sergio qui continue héroïquement le joli travail commencé avec sa femme.

Les fidèles sont toujours là... plus fidèles que jamais.

Mumu nous sourit encore depuis sa photo posée sur le mur.

On a de la peine. Mais on est bien.

Comme si elle était toujours là.

Que de blessures le long d'une vie heureuse...

Cela tient sans doute au grand âge, ce que Chateaubriand nommait : *l'exorbitance de mes années*. Et encore, François-René n'a jamais atteint l'âge que j'ai aujourd'hui !

Quand je me rends compte que je suis plus vieille que Mickey, plus vieille que le pape, je frissonne.

Je suis toujours là, bien sûr.

Mais, parfois, j'ai peur...

Peur de ne pas avoir le temps d'aller au bout de mon récit.

Et pourquoi ai-je peur ?

Allez, il est grand temps que je passe aux aveux.

Les aveux

— C'est un gentil petit cancer, me dit le docteur.

Gentil... Petit...

Mais cancer.

Le docteur tient entre ses mains les résultats de ma dernière mammographie. On dirait un commissaire-priseur examinant une estampe japonaise.

... un gentil petit cancer...

J'ai toujours été très sérieuse côté santé.

Tous les ans, je me fais vacciner contre la grippe.

Tous les deux ans, je montre mes seins comme le recommande l'affiche qu'on voit sur tous nos murs.

Jusqu'ici je n'ai jamais eu de problèmes.

Mais cette année j'ai mal supporté le vaccin.

C'était quelques jours avant l'horreur de *Charlie Hebdo*, l'assassinat de la pauvre petite Clarissa, l'attaque de l'Hyper Cacher.

J'étais au lit, avec de la fièvre, de la rage et du chagrin.

Je n'ai pas pu aller défiler entre République et Nation, je n'ai pas pu aller embrasser un flic¹, je pleurais comme toute la France... j'étais triste... fatiguée...

— Je vous opérerai en juillet... voyons... le..., dit le docteur qui m'a rendu l'estampe japonaise et cherche une date dans son planning. Le 20 ? Non, ce n'est pas possible, le 22 non plus... le 28 ! Voilà, le 28 ! Vous avez de la chance, vous n'aurez pas de chimio, vous aurez juste l'opération puis des séances de rayons... C'est un gentil petit cancer.

Oui, j'ai de la chance, parce que le 18 juillet je dois prendre la parole à Durenque, en Aveyron, au cours d'une journée d'hommage à André Chamson. Je vais pouvoir y aller, y figurer et en revenir avant l'opération.

En juillet, la famille est éparpillée.

À commencer par Louis qui a, comme Catherine, déjà rejoint le *val aimé des loups*.

Pas question de leur annoncer la nouvelle par téléphone.

Je mettrai Louis au courant à Durenque où il doit me rejoindre.

Quant aux enfants... mais les enfants ne sont plus des enfants ! Il est loin le temps où la page était encore blanche... mais la main est toujours aussi impatiente, Dieu merci !

Dans son dernier livre², peu de temps avant de mourir, mon père se posait la question :

Sommes-nous une famille semblable à celle de ces peintres du XVIII^e siècle français ou de ces romanciers anglais, dont l'art est la passion majeure ?

La réponse est oui, Papa.

Catherine en est à son sixième roman, Nicolas dirige notre société de production Koba Films, sa femme, Dominique, est avocate spécialiste en droit de la propriété littéraire et artistique, François est scénariste et réalisateur, il vit à Los Angeles avec sa femme, Fanny, qui termine son deuxième roman.

Comme tu es loin, Fanny, comme tu me manques ! Il y a tant de lumière quand tu es là !

J'ai beau me répéter que, si je viens te voir au bout du monde, je mettrai beaucoup moins de temps que Madame de Sévigné quand elle allait voir sa fille à Grignan, ça ne me console pas.

À force d'aimer mes belles-filles, j'en viens à croire que c'est moi qui les ai faites !

Et les enfants de mes enfants ?

Eh bien, comme tous les enfants nés dans un cirque, ils continuent à faire les mêmes cabrioles que leurs parents.

Paul est comédien. L'an dernier, avec la réalisatrice Lola Moser il a tourné un court-métrage magnifique dans les Highlands.

Eidola. Ça veut dire : Apparition, en grec.

Dans une nature de lacs, de rochers, de forêts, de cascades, d'à-pics et de pelouses rases jusqu'à l'infini, il semble être le seul survivant de l'espèce humaine.

Poème en images sur la solitude au cœur de la nature toute-puissante.

Alice a débuté à la télé il y a quelques années dans les émissions de Sophie Davant : *Toute une histoire* et *L'histoire continue*.

Elle avait vu notre chagrin quand le cher Lucien nous avait quittés, elle vit notre joie quand nous reçûmes la lettre adressée par Maximilien à Louis et à moi. Une vraie lettre d'amour. Maximilien avait quinze ans. Elle en parla à l'équipe et Sophie eut une idée généreuse : inviter le garçon sans lui dévoiler la surprise qu'elle lui réservait.

Répondant à ses questions, Maximilien dit qu'il écrivait, qu'il lisait avec passion, qu'il aimait particulièrement Victor Hugo, Jean

d'Ormesson et... Frédérique Hébrard. Il ajouta qu'il espérait faire un jour ma connaissance et celle de Louis Velle qu'il admirait beaucoup, que, du reste, il nous avait écrit.

— Vous voudriez les connaître ? Eh bien les voilà ! dit Sophie tandis qu'une porte s'ouvrait dans le décor et que nous apparaissions tous deux en direct, en plein cœur du garçon.

Victor, lui, est entré à Emerson, l'Université de cinéma de Boston. Il a déjà réalisé un film en Zambie et prépare en ce moment un tournage autour du monde pour lutter contre le réchauffement climatique. Il a déjà le financement et tout juste vingt ans.

Vingt ans comme Alexandre qui termine sa troisième année en double licence Philo et Lettres à la Sorbonne, Alexandre qui lit ou écrit 24 heures sur 24.

Quant à sa petite sœur, Anaïs, dix-sept ans, elle continue ses études entre Canterbury et Paris, entre Shakespeare et Victor Hugo, et se demande si elle va partir, l'an prochain, pour le Canada ou Singapour.

La passion majeure était héréditaire.

C'est dans l'avion qui nous menait à Rodez que j'ai révélé à Dominique et Nicolas ce qui était en train de m'arriver. Leur chagrin me fit mal.

Comme moi, ils craignaient que Louis n'ait un choc en apprenant la nouvelle.

Il n'y eut pas de choc.

Louis venait d'être mordu par une araignée violoniste (Oh !) et ne put nous rejoindre à Durenque.

La journée André Chamson fut une grande réussite. Tous les ans, depuis 2009, Rémi Soulié organise un hommage à un écrivain disparu. Genevoix, Henri Bosco, Alain-Fournier avaient déjà été célébrés ; l'année dernière ce fut André Dhôtel, cette année ce sera Marcel Arland. Parmi les intervenants je retrouvais mes amis cévenols Patrick Cabanel, Micheline Cellier-Gelly, je découvrais le félibre Jean-François Costes. Ce fut riche, vivant, très sérieux et très gai à la fois, et c'est là que fut évoqué pour la première fois un projet qui va prendre corps cette année : une association André Chamson.

Personne ne devina mon secret. On me trouva même en pleine forme, inquiète pour Louis, bien sûr, alors on me rassura, ce ne devait pas être trop grave, les piqûres d'insectes, les morsures de bestioles, c'est normal quand on se promène dans la nature.

Mais quand nous fûmes à l'aéroport de Rodez, au moment du retour, quand je vis, très loin sur la piste, l'avion qui devait nous ramener à Paris, pour la première fois de ma vie j'acceptai de m'asseoir sur un petit fauteuil roulant et de me laisser pousser vers l'avion.

Comme une vieille.

Le petit fauteuil roulait...

... vers l'avion ?

Non. Vers l'inconnu.

Nicole m'avait téléphoné peu de temps plus tôt pour me dire que, cette année, elle n'irait pas passer l'été à New York chez sa sœur Jacqueline, elle se sentait fatiguée et préférait rester en France.

Je lui avais proposé de venir aux Bressous, nous y avions passé de si bons moments ensemble.

Elle m'avait dit :

— On verra... c'est une bonne idée.

On ne s'ennuyait jamais quand on se retrouvait toutes les deux.

On riait de tout. On lisait. On marchait. On se faisait un shampooin, un masque ou une manucure. Et on riait encore.

Comme l'été où nous étions parties dix jours en Suisse.

« Pas de vin, pas de pain, pas de sucreries ! m'avait-elle dit. Gymnastique le matin, promenades l'après-midi... »

C'est au cours d'une de ces promenades qu'on avait découvert le tea-room de la vieille dans la montagne.

Ce tea-room perché dans les Alpes suisses n'avait rien à voir avec les salons de thé style Fauchon ou Angelina.

On y buvait du lait ou du jus de pomme, on y mangeait des petits pains rustiques accompagnés de beurre, de miel ou de confiture d'airelles.

Il y avait foule ce jour-là et la pauvre vieille semblait débordée.

Nicole n'a jamais laissé quelqu'un souffrir devant elle sans intervenir.

Alors on s'est mises au service de la vieille, on est allées chercher l'eau fraîche à la source, on a pris les commandes, on a servi les plateaux, fait la plonge, donné un coup de torchon quand et où il fallait... et, surtout, on a lutté contre le fou rire, car la vieille était si méchante, si exigeante avec nous, qu'on pensait qu'elle était la sorcière du conte *Hansel et Gretel*.

J'avais insisté au téléphone :

— Allez ! Viens aux Bressous cet été !

Elle hésitait...

Et maintenant c'était moi qui hésitais à l'appeler pour lui parler de l'araignée et du crabe qui semblaient avoir pris les commandes de notre vie.

J'appris la nouvelle à François, de passage entre un *Bones* et un tournage en France. Il resta longtemps silencieux, puis me serra contre

lui et me dit :

— Rien à Papa par téléphone. Attends d'être devant lui, les yeux dans les yeux...

Puis il partit, très triste, dire « Moteur » pour le démarrage d'*Une chance de trop*.

À peine rentrée, je fus embarquée dans un engrenage de prises de sang, de radios, de scanners, d'analyses, d'échographies...

Je fis la connaissance d'un délicieux anesthésiste. Je lui promis de lui réciter *La Chanson du Mal-aimé* en m'endormant, il me promit, lui, de me chanter une berceuse...

... et, le 27 juillet 2015, j'entrai à la clinique Hartmann où le docteur Sebban devait m'opérer le 28 pour m'enlever un gentil petit cancer.

*

On a dû me shooter un peu avant de me descendre pour l'opération. Je suis de très bonne humeur, je trouve le vilain mur devant ma fenêtre très joli, les brancardiers qui viennent me chercher ravissants, l'ascenseur adorable et je me prépare comme si j'allais entrer en scène en répétant le début du *Mal-aimé* pour l'anesthésiste :

Un soir de demi-brume à Londres, un voyou qui ressemblait à mon amour vint à ma rencontre et le regard qu'il me jeta me fit baisser les yeux de honte...

Ça va, je suis prête, on peut lever le rideau, tout va bien !

L'anesthésiste s'approche, je me concentre, ça va être à moi... *Un soir de demi-brume...*

— Je vais vous piquer dans la main, me dit-il.

— Dans la main ? Mais ça va faire mal !

— Pas du tout, me dit-il, vous ne sentirez rien !



Il pique et rien...

Ce doit être ça la Mort. Un trou noir.

Domage ! L'histoire était belle....

Rien...

J'y ai cru, moi, à cette histoire...

J'émerge lentement du trou noir vers un jour électrique...

Rien...

Si : un ange me sourit ! Un ange noir vêtu de ce vert céleste qu'on ne rencontre que dans les salles d'opération... Je lui pose une question, la question que Psyché pose en découvrant le Palais de l'Amour :

— Où suis-je ?

— En salle de réveil, Madame, répond l'ange avec l'accent de Bamako.

Si je pouvais bouger, cet ange, je l'embrasserais !

« En salle de réveil » ça veut dire que l'histoire était vraie. La promesse n'était pas mensonge, mais vérité. Je n'ai pas été abusée, loin de là, j'ai maintenant la preuve qu'il y a un après !

Et je suis vivante.

Merci, mon Dieu !

Mais je n'ai pas dit le poème...

Désolée.

Je pose ma main sur mon sein gauche. Il est là.

Alléluia !

Je dormais paisiblement quand le bruit de la porte me réveilla...

Le chirurgien me souriait. Il était content, tout s'était bien passé, dans trois jours je pourrais sortir et, le lendemain de ma sortie, partir pour les Cévennes.

— ... ?

— Je viens d'avoir votre fils Nicolas au téléphone. Sa femme et lui se chargent de tout, car, bien entendu, vous ne pouvez ni conduire, ni porter une valise, ni... c'est bien simple, vous ne pouvez rien faire. L'air de vos montagnes vous fera du bien. Allez, repos, dodo, sérénité et on se reverra à votre retour.

Il m'examina encore avec soin, il souriait toujours.

Avant de quitter ma chambre, il se retourna sur le seuil et me dit gravement :

— Vous avez de gentils enfants.

Oui. Vous aviez raison, gentil docteur.

Nous nous étions arrêtés pour la nuit dans une auberge romantico-médiévale, Les Deux Abbesses. Je crois, hélas, que cet endroit délicieux n'existe plus.

Je suivais le mouvement, j'étais devenue un objet que l'on portait d'un endroit à un autre.

Mais cet objet avait un cœur et je tremblais en pensant à Louis. Je lui devais la vérité. Mais lui aussi.

D'abord qu'est-ce que c'était que cette violoniste qui l'avait mordu ?

Une sale bête porteuse de la bactérie *Borrelia*.

C'est quoi, ça ?

Cet été-là ne fut pas un été très joyeux.

Louis était inquiet pour moi. J'étais inquiète pour lui.

Catherine était inquiète pour nous.

Nous faisons de grands efforts pour avoir l'air en pleine forme.

Début août, cérémonie du souvenir sur le tombeau de mes parents avec la majorale Pierrette Bérengier, et les amis félibres, manadiers, gardians, Arlésiennes, qui montent tous les ans chanter la *Coupo Santo* avec nous.

Puis signature à l'Espérou, 1 230 mètres, un des plus petits, mais aussi un des plus hauts Salons du Livre de France.

Jean-Louis Aubert³, avec qui j'ai tricoté un livre-déclaration-d'amour-à-la-montagne : *Cévennes de la Mer à la Lune*⁴, signe avec nous. Sa femme, Martine, me regarde et soudain me dit :

— Ça va, Frédérique ?... si affectueusement que j'ai failli tout lui dire...

Mais une fois de plus, j'ai menti. Comme j'ai menti à Jacques Godefrais, à Simone, à Benno, à Arlette, à Dominique et au frère Jean...

Micheline Cellier vint me voir aux Bressous pour préparer la conférence à deux voix que nous devons faire au Vigan autour de la vie et de l'œuvre de mon père.

Mais nous ne l'avons pas faite.

Je n'en avais plus la force.

Pour la première fois de ma vie, je dus me décommander. J'avais honte.

Honte de ne pas répondre « présente ! » à l'appel.

Honte d'abandonner Micheline...

Je lui devais tant !

Elle avait débarqué dans ma vie quelques années après la mort de mon père.

Universitaire savante et incollable, aussi modeste que gracieuse, elle me révéla tout ce qu'elle savait de lui et que j'ignorais. Elle connaissait son œuvre par cœur. Ses engagements aussi. Son courage.

Elle savait tant de choses que je crus qu'elle l'avait connu.

Mais non.

À nous deux, nous étions maintenant capables de le raconter en toute vérité.

Et voilà que je l'abandonnais !

Micheline ! Ma sœur ès lettres !

Alors je lui avouai ma maladie en lui demandant le secret.

Elle m'assura de son silence et tint parole.

Cette défaite nous rapprocha encore.

Micheline sera la présidente de l'Association André Chamson, prévue en 2017.

Louis me ramena à Paris, aussi fringante qu'une valise au long cours.

Il était fatigué. Il attendait les résultats d'une analyse de sang qui confirmerait ce que pensait le médecin vu dans les Cévennes : la violoniste avait dû réveiller une morsure de tique vieille de quinze ans et ranimer le poison endormi. Les deux bestioles étaient de la même famille.

Je n'arrivais pas à joindre Nicole au téléphone, je lui envoyai un petit mot, j'avais besoin de lui parler... où était-elle ?

Elle venait d'entrer à l'hôpital André-Mignot, au Chesnay.

Elle avait un cancer du poumon.

Blondine.

L'aiguillée de fil blanc qui a cousu notre amitié...

Sa joie quand nous lui demandâmes d'être la marraine de Nicolas !

Le jour où nous avons levé nos verres à nos cinquante ans d'amitié !

Les anniversaires des petits et des grands ! Les bougies qui scintillent sur le gâteau... Le bruit du papier cadeau que l'on déchire, les bouchons de champagne qui sautent, les éclats de rire, les gros baisers...

Noël et Pâques qu'on fêtait deux fois. Une fois à *Coin-Perdu*, une autre fois chez Irène.

Христос воскрес !⁵

Hélas, Irène nous avait quittés depuis longtemps déjà.

Un cancer... comme toi, comme moi, comme le Papa de Fanny, comme la Maman de Dominique...

À nos âges, quand on n'est pas mort, il est banal d'avoir un cancer. Ou de ne plus reconnaître les siens, de ne plus savoir qui on est. De ne plus savoir que l'on est aimé.

Je préfère me souvenir de tout. Même si la mémoire est accompagnée de souffrance.

Les rayons.

On n'attendait plus que moi pour la suite du traitement.

Tout était organisé, retenu, urgent.

Je n'avais pas le droit de conduire, mais on m'enverrait un taxi pour m'accompagner à la clinique Hartmann.

Et à l'heure dite une voiture s'est arrêtée devant *Coin-Perdu*.

Le chauffeur est une femme.

Tant mieux. Ça me rassure.

— Si vous préférez, vous pouvez monter à côté de moi, me propose-t-elle.

Gentille.

Blonde. Entre vingt-huit et quarante et un ans⁶.

Charmante.

— Alors, c'est vous la célébrité ? me demande-t-elle.

— La célébrité ?

— Oui, le patron nous a dit : « On va avoir à conduire une célébrité à l'hôpital pendant plusieurs semaines. »

Elle rit. Me dit qu'elle s'attendait plutôt à voir un footballeur ou un chanteur. Une vraie célébrité, quoi ! Bien que déçue, elle rit encore.

— Vous savez, j'ai jamais entendu parler de vous ! Vous êtes célèbre dans quoi ?

Ça commençait bien. Me sentant un peu troublée, elle voulut m'aider :

— Vous devez être célèbre chez les vieux ? C'est ça, chez les vieux... Je demanderai à ma mère – elle est très âgée – si ça lui dit quelque chose votre nom, parce que moi, zéro !

Mon nom. À la Sécu comme sur mes papiers, je suis Mme Velle, née Chamson. Étonnée de ne plus voir la mention « dite Frédérique Hébrard » sur ma dernière carte d'identité, j'ai fait une réclamation et on m'a répondu qu'il n'était pas question de faire figurer *un sobriquet de fantaisie*⁷ sur un document officiel.

Aujourd'hui, pour ma première visite à la clinique Hartmann, ça

m'arrangerait plutôt.

Plus je passerai inaperçue, mieux ça vaudra.

L'infirmière qui me reçut consulta mon dossier avec sérieux et me dit :

— Patientez dans la salle d'attente, s'il vous plaît, on viendra vous chercher dès que le docteur sera libre, Madame Veulé.

Madame Veulé. J'étais comblée. Plus protégée que si j'étais venue voilée.

C'est triste, une salle d'attente d'hôpital.

Cinq têtes se levèrent à mon arrivée. Personne ne parlait. Personne n'avait le sourire. Tout le monde répondit silencieusement à mon salut, puis les cinq têtes retournèrent à leurs soucis. Seule une jeune femme me regardait plus attentivement que les autres... Soudain, une forte dame, soixante et un ? soixante-quinze ans⁸ ? fit une entrée fracassante. Très à l'aise, elle vint s'asseoir en face de moi en respirant avec bruit, avant de s'écrier :

— Mais je vous connais, vous ! Vous êtes la fille du parolier !

Fini le calme de la salle d'attente. Tout le monde me regarde et la jeune femme plus attentive que les autres dit à la forte dame :

— Non, Madame, vous confondez avec Françoise Dorin !

— Ah ! Oui ! Elle, c'est la fille d'Henri Jeanson !

— Non, Madame est la fille d'André Chamson !

— Ah ! Oui ! L'académicien !

Le voile était tombé. La forte dame était ravie et me demanda joyeusement :

— Et vous avez un cancer ?

— Madame Veulé ?

La voix de l'infirmière qui venait me chercher me dispensa de répondre.

— Ça va être à vous, Madame Veulé, venez avec moi.

Je me levai et la suivis jusqu'à une autre salle d'attente donnant sur le couloir central. J'approchais du but.

Un vieux monsieur très pâle passa sur une civière.

Un couple sortit d'une porte en pleurant et s'en alla en se tenant la main. Ils parlaient russe.

Un petit garçon avançait sur ses béquilles. Il riait.

J'allais en apprendre, des choses !

Être malade, c'est un métier.

Un métier que l'on exerce dans un pays étranger. Un métier avec des horaires, des secrets, des contrats, un vocabulaire qu'il faut apprendre, des heures supplémentaires, des imprévus... Il faut aussi apprendre à gérer avec lui la vie de chaque jour.

Je rencontrai le docteur.

Sympathique et... confrère.

Il avait écrit un livre sur le cancer, *Le Cancer, le Médecin et la Funambule*, avec une patiente. Il me le dédicaça.

Il examina longuement la cicatrice que j'avais depuis le 28 juillet et m'envoya dans le service où on préparait les patients pour les rayons.

Les rayons, ce serait le lendemain. On m'expliquerait tout, ce n'était pas douloureux, j'avais de la chance !

On me balisa le sein gauche comme un terrain d'atterrissage. Avec des croix noires... des flèches rouges... Très joli.

Une jeune Africaine, douce et gracieuse, accomplit le travail en artiste.

Je lui demandai son prénom :

— Calvin, me dit-elle.

— À cause de Calvin ?

— Bien sûr ! Et elle ajouta fièrement : Je suis chrétienne !

Comme si elle était prête à affronter les lions.

— Madame Hébrard ?

Ça y est, le voile est tombé, le sobriquet de fantaisie est de retour !

C'est la charmante fille du téléphone qui m'appelle au moment où je vais partir. Elle me sourit, elle a quelque chose à me demander...

— C'est Maman, je viens de l'avoir au téléphone... elle aimerait que vous embrassiez votre mari de sa part ce soir, elle l'adore !

J'ai promis, bien sûr.

Je n'ai pas revu la charmante blonde qui voyait en moi l'idole des vieux.

Je n'ai jamais su ce qu'elle était devenue.

Dès la première séance de rayons, je fis la connaissance de Mickaël ; il vint me chercher et me raccompagner tant que dura le traitement. Mickaël est gentil, bien élevé, c'est un merveilleux chauffeur, je pourrais être sa grand-mère, mais on a beaucoup ri ensemble...

Avant de me présenter aux rayons il fallait faire vérifier le balisage.

Dans la salle d'attente de Calvin, il y avait trois jeunes femmes.

Une blonde, une brune... la troisième portait une longue robe noire et le foulard.

Indiscrète malgré moi, je compris qu'elles attendaient la même personne. Le prénom de Marguerite revenait souvent dans leurs propos... Marguerite qui était si malade, Marguerite qui n'avait pas de chance, Marguerite qu'elles aimaient tant, Marguerite qui ne méritait pas ce dernier pépin, Marguerite à qui elles avaient promis...

La porte s'ouvrit.

Ce ne fut pas Marguerite qui apparut... ce fut un homme. Un homme qui s'arrêta sur le seuil, pétrifié.

— On avait promis à Marguerite de venir te chercher, dit la blonde.

— On n'allait pas te laisser tout seul ! dit la brune.

— Parce que Marguerite, c'est notre copine, dit gravement la fille au foulard.

— Quand même !... murmura le mari de Marguerite. Quand même... répéta-t-il d'une voix tremblante en les regardant avec stupeur.

— On va te ramener chez toi ! dit la brune.

Et il s'en alla avec les trois copines de sa femme. Mais pas avant de m'avoir dit poliment :

— Au revoir, Madame !

— Et bonne chance ! ajouta la fille au foulard.

Le balisage étant OK, Calvin m'avait donné le feu vert puis m'avait accompagnée jusqu'à la salle d'attente réservée aux rayons.

Deux dames d'un certain âge et un monsieur très chic levèrent la tête à mon entrée.

Je dis : « Bonjour ! » et les deux dames répondirent : « Bonjour ! » Mais le monsieur très chic se contenta de me lancer un regard furieux, comme si j'avais été responsable de toute la misère répandue en ce lieu.

Bon.

Je m'assis. Une des dames me sourit. Puis l'autre. Et à mon tour, je leur souris.

J'aime les femmes.

Je l'ai déjà dit. Je le redis ici.

J'aime les femmes.

Je pensais aux trois filles qui étaient venues soutenir le mari de Marguerite...

C'est à ce moment précis que je fis la connaissance de la lionne de nuit. Une petite Thaïlandaise toute menue, toute douce, toute souriante.

Seyha.

— Ça veut dire : lionne. Mais c'est la lionne de nuit, celle qui est gentille.

Elle me conduisit dans la salle des rayons, m'expliqua que je devais toujours vérifier que c'était bien mon nom qui était écrit sur le panneau lumineux en haut, à gauche, pour ne pas risquer de subir un traitement qui ne m'était pas destiné.

— Oui, si je vois « Gaston Lagaffe », j'appelle au secours.

Elle éclata de rire, m'installa sur une table inconfortable et réglementaire, exposa ma piste d'atterrissage dans la position exacte, me dit qu'il ne fallait pas bouger, pas parler, que ça ne faisait pas mal, que ça ne durerait pas longtemps, qu'en cas de problème je pouvais l'appeler, elle serait dans la salle voisine. Elle ne pouvait pas demeurer à mes côtés à cause des rayons, mais surtout, il ne fallait pas avoir

peur.

Je restai seule comme un agneau sur l'autel du sacrifice.

Je levai les yeux et découvris, au-dessus de moi, un panneau lumineux représentant des cerisiers en fleurs.

Il y eut comme une profonde respiration des machines et elles se mirent en marche.

J'ai adoré ce chant des planètes...

J'ai seulement regretté de ne pouvoir dialoguer avec elles et leur réciter : *Voie lactée, ô sœur lumineuse, des blancs ruisseaux de Canaan...*

« On avait promis à Marguerite ! On n'allait pas te laisser tout seul ! On va te ramener chez toi ! »

Ces trois femmes venaient de rejoindre d'autres femmes dans mon cœur. Les femmes rencontrées à l'hôpital en 1961...

Les choses avaient heureusement évolué depuis cette date, et quand Claudine avait mis Alexis au monde, en 1971, la maternité était devenue un lieu de bonheur. Mais les femmes que j'avais connues dans la souffrance, qu'étaient-elles devenues ? La Julie, la petite Madame S., Madame D., la Maman de Patrick de Saint-Laurent ?... Avaient-elles pu profiter de la lutte qu'une autre femme avait entreprise pour elles ? Et gagnée ?

Simone Veil.

Petite fille dans une famille heureuse, à quatorze ans vous étiez déportée, mon amie, vous alliez tout savoir de l'horreur et de la souffrance. Et depuis l'enfer vous vouliez déjà adoucir celle des autres.

Vous en êtes revenue, de l'enfer. Belle et généreuse, on vous aurait pardonné de tout oublier, de ne penser qu'à vous, à votre bonheur.

Mais non. Vous avez lutté, vous n'avez jamais cédé. Vous étiez seule au milieu d'hommes qui parfois vous comprenaient... parfois, certains vous insultaient.

Je pense à ce député qui, jovial, osa désigner la marque du camp sur votre bras en vous demandant avec un gros rire :

« C'est votre numéro de vestiaire ? »

Je pense à vos larmes à l'Assemblée nationale quand, enfin, vous avez gagné.

Je voudrais retrouver la Julie, la petite Madame S. et Madame D. pour leur dire tout de vous, pour qu'elles vous serrent dans leurs bras, pour qu'elles vous disent merci.

Fatiguée, bouleversée, un peu perdue en ce premier soir après les rayons, ne sachant plus très bien ce qui m'arrive, je suis heureuse, Madame, que vous existiez.

C'est vrai que ça ne fait pas mal, les rayons. Enfin, ça ne fait pas mal sur le moment, c'est après, plus tard que l'on sent la brûlure des chairs. Ça ne fait pas mal... mais ça fatigue.
Non : ça épuise.
Je ne me reconnais plus.

Louis avait reçu ses résultats.
Il était en pleine forme, disait l'analyse.
C'était très inquiétant.
Parce qu'il était encore plus fatigué qu'avant la prise de sang.
On demanda une autre analyse...
Même résultat.
De plus en plus inquiétant...
Alors il n'arrêtait pas d'écrire.
Question de survie.

J'aurais voulu être auprès de Nicole, hélas, il m'était impossible de rouler jusqu'à son appartement du Chesnay.

« Vous ne pouvez pas conduire, vous ne pouvez rien faire », m'avait dit le chirurgien.

C'était vrai.

Heureusement, une amie commune, Suzy, qui habitait près de chez moi, m'emmena un jour la voir.

Nicole avait maigri, pâli. Elle parlait peu. Je ne devais plus jamais entendre son rire.

Elle était toujours belle. Mais déjà différente, ailleurs... triste... et j'étais triste aussi, moi qui ne pouvais rien pour elle.

Heureusement, il y avait Nicolas.

Le filleul était devenu le parrain de sa marraine.

Le titre de « *mother in God* » est à double tranchant : le protégé devient parfois le protecteur, l'amour circule dans les deux sens.

Nicolas et Dominique firent pour elle ce que j'étais incapable de faire et lui amenèrent jusqu'au bout toute la joie qu'elle était encore capable de recevoir.

J'avais connu cette métamorphose des rôles avec Germaine de Rouville.

Le vicomte était mort pendant le tournage de *Docteur Caraïbes*. Elle n'avait plus le goût de vivre. « C'est trop long... » disait-elle. Et, tout doucement, elle était devenue notre petite enfant avant d'aller le rejoindre.

Les rayons continuaient.

Je n'en pouvais plus...

Pourtant je riais en roulant avec Mickaël.

Pourtant je riais avec Seyha.

Je parlais beaucoup avec la petite lionne de nuit. On s'entendait bien. Vers la quatrième ou la cinquième séance, elle me prit la main pour m'aider à descendre de la table et me dit avec émotion, en gardant cette main dans la sienne :

— Vous êtes la seule qui dit au revoir aux machines après les rayons ! Et même : merci !

Mais je ne pouvais pas faire autrement ! Quand Seyha me lâchait au-dessous des cerisiers en fleurs, quand j'entendais les machines se mettre en marche, j'avais l'impression d'être parmi les astres, de voyager d'Astarté à Sirius, de chevaucher les Ourses, de voguer sur la chevelure de Bérénice, de passer d'Alpha et Beta du Centaure à Bételgeuse... j'espérais toujours rencontrer le petit Philae⁹ que nous avions perdu dans le ciel... Alors, c'était normal que je dise merci !

Oui, on s'entendait bien et, vers la fin de la série, elle me dit qu'il y aurait un changement d'horaire la semaine suivante, me demanda d'aller me rhabiller, elle viendrait me chercher dans la cabine pour qu'on voie les dates ensemble.

J'étais rhabillée depuis longtemps et je ne voyais pas revenir ma lionne de nuit.

Avait-elle eu un problème ?

Avais-je mal compris ?

J'attendis encore... il y avait maintenant plus d'un quart d'heure que j'avais quitté Seyha.

Je sortis dans le couloir qui séparait les cabines de la salle des rayons pour aller aux nouvelles. Mais je n'allai pas loin : une furie en blouse blanche fondit sur moi en hurlant :

— Qu'est-ce que vous faites là ? C'est interdit ! Vous n'avez rien à faire ici ! Dégagez ! Vous avez compris ! Dégagez ! Compris ?

Heureusement je sentis les bras de Seyha entourer ma taille et me tirer en arrière. Heureusement, car si elle n'avait pas été là à ce moment précis, je crois que j'aurais sauté à la gorge de la furie en blouse blanche et que je vous raconterais tout ça depuis ma cellule de Fleury-Mérogis.

— Ça va, Madame ? me demanda Mickaël étonné par mon silence.

Non, ça n'allait pas.

L'agression de la furie en blouse blanche m'avait déstabilisée. Enlevé mes forces... Je revoyais ma vie... Elle avait été belle, très belle, mais me semblait sur le point de finir.

Silencieuse, triste, je faisais l'inventaire du Présent et du Passé.

Je ne pouvais plus conduire. Je ne pouvais plus partir en promenade avec Louis. Je ne pouvais plus faire de projets... alors je me tournais vers autrefois et, au lieu de me reconforter, le spectacle du bonheur

qui avait été le mien me désolait.

Je pensais aux heureux temps où Henri Flammarion m'envoyait à travers la France pour signer mes livres. Il m'avait confiée à Simone Bairamian en qui je découvrais une merveilleuse attachée de presse... mieux que ça : une amie absolue.

Les veilles de départ pour Marseille, Nice, Nancy, Belfort ou Brive, je dormais chez les Flammarion, car nous partions en campagne, Simone et moi, avec le premier train ou le premier avion.

Simone est d'origine arménienne, comme l'était aussi Rosy Varte. J'ai rarement vu la France être aimée aussi fort que par ces filles d'immigrés. Comme Irène, elles restaient fidèles au pays de leurs ancêtres, à leurs racines, mais elles étaient aussi farouchement françaises. Parfois plus que nous...

À Toulouse, au cours d'une émission de télé, nous avons fait la connaissance du chat du Cirque de Moscou.

Admirable. Exemplaire. Digne de respect.

Comme un chien de berger de ma montagne.

Toute petite, Papa m'avait avertie :

— N'adresse jamais la parole la première à un chien de berger, tu le troublerais dans son travail. Attends toujours l'autorisation de son maître... ou du chien lui-même.

Je n'osais pas parler au chat savant qui exécutait devant les caméras une chorégraphie compliquée et charmante, puis, sa prestation accomplie, courait se réfugier dans les bras de son maître en ronronnant de joie.

Oui, nous sommes allées partout, toutes les deux... et, une fois, nous avons bien failli y rester.

C'était à Nice.

On – mais qui ? – m'avait recommandé un restaurant charmant, sympa, typique et accueillant, un peu en dehors du centre. On avait oublié de me dire que c'était un vrai coupe-gorge.

Simone n'était pas emballée par l'endroit, « un mauvais lieu », aurait dit Mémé, mais ça avait bien commencé.

Jusqu'au verre offert par le patron à la fin du dîner.

À la deuxième gorgée, tout se mit à tourner autour de nous, le patron nous proposa d'aller nous reposer dans le salon voisin... Tu parles ! Il n'y avait plus d'autres clients, j'avais peur... mais c'était compter sans Simone et son sens de l'organisation. Un homme entra et demanda :

— C'est pour ces dames le taxi demandé par les éditions Flammarion ?

Elle avait tout prévu, Simone, même le pire.

Le chauffeur nous conduisit, titubantes, jusqu'à notre hôtel, nous étions sauvées... mais quelle frayeur !

On avait ri.
Mais longtemps après.

C'était la grande époque du travail heureux.

Françoise Verny débarquait chez Flammarion, Jean Dutourd ramenait une jeune femme du Salon du Livre de Marseille. Tu ne t'étais pas trompé, cher Jean, sur le destin qui attendait Muriel Beyer : Flammarion, Plon et, maintenant, les Éditions de l'Observatoire. Bravo, prophète !

Tu sais que tu me manques, Jeannot...

Un jour tu me demandas de t'emmener goûter au Ritz. Je me léchais déjà les babines en pensant à ce goûter proustien... Hélas, tu t'en allas trop vite et le goûter n'eut jamais lieu.

Travail heureux avec la papesse des Lettres.

On a dit beaucoup de choses sur Françoise Verny.

On a dit que son caractère était difficile, qu'elle buvait trop, qu'elle était brutale, voire grossière...

Je n'ai que de bons souvenirs de toi, Françoise.

Je ne me souviens que de ta délicatesse, de ton amour de la littérature et de ses serveurs.

De ton amitié.

Toi aussi, tu me manques...

Et puis je te dois d'avoir connu Georgette.

Je t'avais avoué ma nullité vis-à-vis de tout ce qui touchait l'informatique, les ordinateurs, les fax, les e-mails, c'est-à-dire tout ce qui, de nos jours, aide les écrivains à écrire. Bref j'étais un vieux moine d'avant l'invention de l'imprimerie lâché entre le ^{xx}e et le ^{xxi}e siècle. J'ai quand même un portable, mais c'est le modèle que l'on offre aux enfants quand ils quittent la maternelle.

Ma nullité te fit rire. Mais tu volas à mon secours en m'envoyant une petite femme extraordinaire, décidée, sérieuse et marrante.

Georgette Bélontrade.

Résistante aux temps de la Résistance, elle fut résistante toute sa vie. Contre la bêtise, la paresse, le mensonge, l'hypocrisie. Elle eut pitié de ma nullité et m'apprit beaucoup de choses, et pas seulement en informatique.

Parfois je rencontrais sa fille, Annie, qui travaillait dans une multinationale pharmaceutique.

Nous devînmes amies, les Belles Ondrades et moi.

Les Belles Ondrades ? C'est ainsi que Louis les baptisa, et ça leur allait bien. Ça faisait penser aux ombrages des jardins du Sud-Ouest dont elles venaient.

La Maman de Simone avait commandé en Arménie de ravissantes médailles avec un œil en émail pour nous protéger.

« Parce que vous êtes en danger de mort ! » avait-elle dit.

On avait encore ri.

On était jeunes, courageuses, intrépides, on ne risquait rien puisqu'on avait le talisman contre le mauvais œil !

Mais ce soir-là, dans la voiture de Mickaël, silencieuse, blessée, je ne riais plus. C'était maintenant que je me sentais en danger de mort.

À la séance suivante de rayons, tout le monde fut très gentil avec moi, à commencer par deux dames qui attendaient aussi leur tour.

Elles me souriaient, je sentais qu'elles avaient envie de me parler... elles n'osaient pas, et moi non plus je n'osais pas entamer la conversation, quand une très belle rousse vint se joindre à nous.

À peine assise auprès de moi, elle me regarda longuement avant de me dire :

— Tout ce que vous avez fait, votre mari et vous, écrit, joué, tourné... j'aime.

— Moi aussi ! dirent les deux dames d'une seule voix.

— Votre mari... dit la plus âgée... votre mari... je n'ose pas vous demander...

— De l'embrasser ?

— Oui !

J'éclatai de rire. Elles aussi. J'ajoutai :

— J'ai l'habitude, vous savez !

Elles eurent l'air enchanté.

Et soudain la belle rousse me dit :

— Qu'est-ce vous êtes en train de NOUS écrire ?

C'était une phrase magique, car le soir même je me remis au travail.

Je commençai par lire le livre du docteur Toledano et de la Funambule. Là, je compris que j'avais vraiment de la chance.

C'était un récit humain, sincère, émouvant et instructif, puisqu'il était écrit à la fois par le médecin et sa patiente.

Oui, j'avais de la chance avec mon gentil petit cancer.

La Funambule élevait seule deux ados. Elle avait droit à toutes les misères de la solitude et de la chimiothérapie associées. Nausées, vertiges, perte de cheveux, d'emploi, épuisement, déprime.

— Il y en a un qui a tout compris, tout de suite, écrivait-elle, c'est Léo.

Léo ? C'était le chat. Normal. À *Coin-Perdu* aussi les chats, en me regardant, me faisaient savoir qu'ils avaient tout compris.

Le jour de mes quatre-vingts ans, j'avais décidé d'écrire ce livre.

J'allais en avoir quatre-vingt-huit quand je l'ai commencé. Je n'avais pas pu avant, heureusement prise par d'autres récits qui s'appelaient *Le Château des Oliviers*, *Le Grand Batre*, *Les Châtaigniers du Désert...* à la fois sous la forme de livres et de films. Mais c'était dans la joie que je me mis au travail un peu avant l'été 2015. Vous connaissez la suite.

Je cessai d'écrire après mes aveux.

Mais là, au milieu de la brûlure des rayons et du chant des planètes, une phrase m'avait réveillée et rendu mon courage :

« Qu'est-ce que vous êtes en train de NOUS écrire ? »

Je t'avais promis de te parler des femmes de ma vie, petite Anne, le moment est venu de reprendre mon récit.

Question de survie.

Esprit Doux

Depuis quelque dix ans, je n'ai jamais été vers Sainte-Victoire sans me dire que c'était peut-être la dernière fois – ou en tout cas la dernière saison : il suffit d'un col du fémur cassé, ou d'une fatigue au cœur, et il faudra tirer un trait. Or cette conscience toujours latente double ma joie, m'aidant à mieux regarder afin de mieux me souvenir¹.

Mieux me souvenir...

J'avais onze ans quand Mémé m'emmena jusqu'au Parthénon. Ce jour-là, la Grèce entra dans mon cœur pour toujours.

Aussi, dès que je sus que Jacqueline de Romilly existait, je l'aimai.

Le jour de sa réception à l'Académie française, j'eus le bonheur de pouvoir lui dire quelques mots fervents et timides dans la cour de l'Institut quand, soudain, Jean d'Ormesson fonça sur nous et lui posa cette question :

— Quels sont, Madame, les noms des accents en grec ?

— Il y a Esprit Fort, il y a Esprit Doux...

Dès cet instant, elle fut pour moi Esprit Doux, et je crois que cela lui fit plaisir, car elle se prêta au jeu et me témoigna de l'amitié jusqu'à la fin de sa vie.

Merci, cher Jean d'O., pour ce cadeau que vous m'avez fait ! Merci pour tous les cadeaux que vous nous avez faits à nous, enfants d'Homère et de Virgile. Merci de veiller sur *Ariane ma sœur, de quel amour blessé*, sur la *poule au pot*, le *Vase de Soissons*... et sur nous tous *frères humains*.

Ruinée par de mauvais placements dans une banque au joli nom grec, Esprit Doux n'en garda aucune amertume. Peu à peu, elle perdit la vue, mais jamais sa gentillesse. Je me souviens d'un soir passé dans sa maison, au pied de la Sainte-Victoire. Une maison voisine de celle de miens cousins. Une maison ancienne qui semblait avoir été faite pour elle de toute éternité. Je revois cette nuit si belle, si parfaite, et je pense à vous, Esprit Doux, avec un rire en larmes. Je vous avais fait part des conseils de Madame Dussane à Andromaque, cela vous avait émue, vous m'aviez dit, par cœur, le beau passage des adieux d'Hector

à son épouse... on était bien...

C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce²... Grâce à vous le ciel de Provence devenait patrie des Dieux... Vous viviez dans une version grecque, Madame... un figuier poussait au cœur d'un rocher au-dessus d'une fontaine, enivrées d'odeurs, invisibles et silencieuses, les cigales attendaient le retour du jour pour entonner l'Hymne à la joie. Vous nous avez désigné l'allée où toutes les nuits, vous aviez une visite. Le sanglier.

— D'Érymanthe ? avait demandé Louis.

— Bien sûr, avez-vous dit, et je priai les Immortels afin qu'ils me changeassent sans plus attendre en laurier ou en myrte.

Comme c'était bien, comme c'était beau. Cette nuit n'est jamais sortie de ma mémoire, Esprit Doux.

Alors souffrez que pour l'amour du grec, Madame, on vous embrasse !

La Bienveillance

La gloire n'est pas tombée sur Jeanne Bourin à dix-neuf ans. Quand elle est entrée dans nos cœurs, dans nos mémoires, et s'est installée sur les rayons de nos bibliothèques, elle était déjà une femme accomplie.

Nous nous sommes rencontrées dans ces exercices de promotion qu'elle appelait – car c'est elle qui a trouvé la formule – le « service après-vente ». Moments merveilleux où l'écrivain voit le visage de son lecteur, de sa lectrice, le visage de ceux qui ont ramassé sur le sable des jours cette bouteille à la mer qu'est un livre. C'est merveilleux !... mais comme c'est fatigant ! Dans ces rencontres qui rassemblent des écrivains aussi différents que romanciers, essayistes, historiens, dessinateurs, scénaristes de BD, politiciens, dans ce merveilleux melting pot, dans ces rencontres on se groupe très vite par affinité.

Inutile de vous dire que Jeanne et moi, guidées par un tropisme heureux, nous allâmes aussitôt l'une vers l'autre.

Mais ce fut à Lyon, au congrès du Pen Club de 1980, que notre amitié naissante fut scellée, en pleine rue, un beau matin, par une femme flic.

Une jolie petite policière blonde et charmante qui, nous voyant sortir ensemble de l'hôtel où étaient logés les gens de plume du congrès, s'écria :

— Mais c'est pas vrai ce que je vois ! Ces deux-là ! Mes deux préférées ! Quand je vais dire ça à Maman, qu'est-ce qu'elle sera contente ! Une petite dédicace pour Maman, s'il vous plaît, Mesdames !

Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'elle nous fit signer sur son carnet de contraventions, mais ce que je sais c'est que, ce jour-là, la petite policière nous a mariées. Un mariage d'amitié qui nous engageait l'une et l'autre pour toujours.

Nous avons tant de choses en commun !

Chacune nous avons un mari bien-aimé. Chacune nous l'avions gardé ! Nous avons dit « oui », et, depuis ce « oui », nous n'avions jamais eu envie de changer de partenaire ! Et nous n'avions pas honte de le dire !

C'est qu'il en faut, du courage, pour avouer qu'on aime son mari, ses enfants, ses amis, les chiens, les chats et les petits oiseaux ! Jeanne avouait.

Je la revois, gracieuse... son manteau de breitschwanz gris clair, sa bague de corail pâle, peau d'ange, aile d'ange, sa toque de fourrure posée sur ses cheveux courts...

Son sourire.

Jamais je ne l'entendis dire du mal de quelqu'un, colporter un ragot ou une médisance. Elle allait droit devant elle, armée de bonté, si généreuse qu'un jour je décidai de l'appeler La Bienveillance.

Ça la fit rire, bien sûr, mais je crois que ça lui fit plaisir, bien qu'elle se défendît d'être aussi bienveillante que je le disais. Elle me parla de ses colères, me dit qu'elles étaient terribles... Je n'en vis qu'une. Violente. Elle s'était révoltée à cause de la réputation d'une personne dont je ne vous dirai ni le nom, ni le sexe, une personne qui bénéficiait, à ses yeux, d'une réputation de charité usurpée. Elle avait raison, et le spectacle de sa colère me fit plaisir. La Bienveillance avait du jugement.

Des bouffées de souvenirs, des bouquets de mémoire se bousculent dans ma tête, dans mon cœur... Les repas médiévaux au *Platane*¹, si bien parfumés de miel et d'épices qu'en mangeant sa cuisine on croyait encore la lire. Les cinquante ans de mariage de Jeanne et André, la grande tente dans le jardin... Il va pleuvoir ? Il n'a pas plu ! Mais qu'est-ce qu'on a bu ! On a pris une photo qui m'est très chère parce qu'il y a dessus un bouquet de romancières : Jeanne Bourin, Françoise Dorin, Irène Frain, moi et aussi Micheline Pelletier, la femme d'Alain Decaux, qui, d'habitude, n'est jamais sur les photos puisque c'est elle qui les prend ! Moments de bonheur... Bonheur tissé par Jeanne pour André, pour ses enfants, ses petits-enfants... pour nous. Merci, La Bienveillance !

Service après-vente, un journaliste s'installe en face de nous dans un train et lui parle de sa réussite. Elle a tout, dit-il, à la fois enthousiaste et agacé. Elle a la beauté, l'argent, les lecteurs, l'amour, une belle famille, une belle maison, une belle vie... elle l'interrompt :

— Vous savez, dit-elle doucement, je suis extrêmement vulnérable.

Cette phrase, le ton de sa voix, je n'ai jamais oublié.

« Vulnérable. »

Je sentais qu'elle disait vrai. Mais je ne savais pas quelle flèche allait l'atteindre. Et atteindre André afin de ne pas les séparer, même dans la douleur.

La dernière fois que j'ai vu Jeanne, je n'ai pas deviné que ce serait la dernière fois. C'était à un déjeuner du jury des Romancières où nous siégeons ensemble. Je la trouvai fatiguée. Un peu différente. Non pas distante, car elle était toujours adorable. Mais étrange. Elle nous

regardait comme si elle ne nous avait jamais vues. Elle nous avait dit : « Comme vous êtes gentilles ! » à Jacqueline, Françoise, Lorraine, Dominique, Mireille, Janine, Ysabelle. Et moi. Moi, son amie qui ne me suis doutée de rien, moi qui ai cru que j'allais la revoir dans trois jours, dans un mois, bientôt, le plus vite possible. Et qui ne l'ai jamais revue.

Moi aussi, Jeanne, je suis très vulnérable. Tu m'as manqué, tu sais. Bien des fois. Tu vois, au moment où j'ai pris la décision de me faire baptiser, j'aurais voulu t'en parler. Te dire pourquoi, toujours amoureuse de mon mari catholique, je n'avais jamais envisagé de devenir moi-même catholique, mais de retrouver la religion protestante de mes ancêtres camisards. Je savais que tu l'aurais compris. Tu aurais compris que le baptême n'allait pas faire une autre de moi. Il me faisait moi plus que je ne l'avais jamais été. Nous sommes entre nous, je peux tout te dire, je dois tout te dire : Jeanne, dans ton église, auprès de ton cercueil, j'ai communiqué à ta mémoire. En fraude. Je n'en avais pas le droit.

J'ai reçu le corps du Christ en mémoire de toi, La Bienveillance.

Quel culot !

Pour ce cadeau, pour tous les autres, pour ton sourire, Jeanne Bourin, je te dis merci.

Mon baptême...

J'aurais tellement voulu que tu sois là !

Il avait dit ce qu'il fallait, le messenger...

« Et venez pas me parler de Dieu ! »

J'avais attendu.

Je voulais ma fille, ma Cathy, comme marraine. Pas de problème ! Mais comme je voulais mon petit-fils Paul comme parrain, il avait fallu attendre qu'il ait une douzaine d'années. Et le jour était enfin venu où, dans la vieille maison camisarde, une femme pasteur, Claudette Marquet, allait me baptiser.

Elle était secondée par le pasteur de Valleraugue, Fabienne Ambis.

Deux femmes pour mon baptême.

Mémé aurait apprécié.

Chez les protestants nous n'avons ni hostie ni vin de messe.

Nous n'avons que le pain et le vin.

Le pain venait de la maison Villaret à Nîmes, maison fondée en 1775.

Le vin ? On avait rempli une belle coupe d'étain avec la dernière bouteille qui restait d'un cadeau royal que m'avait fait Henri Flammarion quand les ventes d'*Un mari c'est un mari* avaient atteint un chiffre miraculeux.

Le cadeau c'était une barrique de Gruaud-Larose. La barrique n'avait

pas roulé de Bordeaux jusqu'à *Coin-Perdu*, elle était arrivée en bouteilles. 260, je crois.

Henri Flammarion n'était plus de ce monde, mais il était quand même présent.

Parce que : *Je suis la vigne et mon Père en est le vigneron.*

À part nous trois, Claudette, Fabienne et moi, il n'y avait pas d'autres protestants présents à la cérémonie.

Il y avait d'ailleurs très peu de monde.

C'était voulu. Il ne s'agissait pas d'une réception mondaine, mais d'un sacrement.

Louis, Catherine, Nicolas, Dominique, François, Fanny, Paul, Alice, Victor, Alexandre, Anaïs.

Claudine et Hubert en souvenir de Victor Hugo et de la *plaine blanche*...

Et Nicole, bien sûr.

Bien que catholiques ils voulurent tous communier avec moi. À part les tout-petits, évidemment.

Communier avec moi.

« Parce que Dieu, c'est Dieu. »

C'est Maria qui avait dit cette phrase.

Maria. Portugaise et catholique, elle était dans notre vie depuis un autre jour béni. Celui du mariage de Nicolas avec Dominique.

Elle avait décoré la petite église de Morainvilliers de fleurs blanches et, peu à peu, elle était entrée à notre service.

Maria devrait figurer au générique de tous nos films, de tous nos livres.

Tout ce que nous faisons, tout ce qui nous arrive la concerne. Et la réciproque est vraie.

Elle avait voulu communier avec moi parce que « Dieu, c'est Dieu ».

Comme elle l'aurait aimée, ma Maria, la grand-mère Sarah de Papa, qui séparait les petits catholiques et les petits protestants qui se jetaient des pierres sous les châtaigniers du Vigan, en leur criant :

— Enfants de Dieu ! Vous n'avez pas honte !

Un jour, Maria m'a raconté le chagrin qu'elle avait eu à onze ans et un mois. Elle venait d'être reçue première de la classe. Elle était heureuse et fière, quand on lui a dit :

« Tu es une fille, c'est fini les études. »

Elle avait pleuré.

En vain. Le collège était trop loin... À Mortagna...

Trop cher. C'était fini les études. Elle n'était qu'une fille...

Ça se passait en Europe, dans la deuxième moitié du xx^e siècle.

Elle ne se plaint pas, Maria. Elle se souvient seulement.

Et moi j'ai eu de la chance ! Parce que si elle était allée au collège à Mortagna, si elle avait poursuivi ses études, je ne l'aurais jamais connue.

— Pourquoi, Madame ?

— Parce que vous auriez déjà eu le Prix Nobel !

Elle a éclaté de rire.

Moi j'avais de la peine pour elle.

J'aurais aimé qu'Irène soit là...

Mais Irène était morte quelques années après mes parents. Elle reposait au cimetière de Poissy avec, contre le cœur, une poignée de terre russe que j'avais volée pour elle dans un jardin de Saint-Pétersbourg.

Et toi, La Bienveillance, tu étais toujours de ce monde, mais tu ne le savais plus.

Claudette était mon amie depuis longtemps et pour toujours. Elle me fit connaître Monseigneur Jean-Michel di Falco.

Fabienne était mon amie depuis peu et pour toujours. Elle me fit connaître l'archiprêtre du Vigan, Christian Salendres.

Il n'y eut jamais de problèmes religieux entre mes pasteurs, l'évêque, l'archiprêtre et moi... Rien que de l'amour.

Parce que Dieu, c'est Dieu.

Janvier 2017.

De mémoire de *Coin-Perdu*, il n'a jamais fait aussi froid.

Les chats regardent le jardin gelé et, prudents, restent derrière les vitres. On a rentré les géraniums et allumé des feux de bois dans les cheminées.

La chaudière tourne à plein régime.

C'est l'hiver.

Tous les matins, je me réveille vers 5 heures, et je pense à celles sans qui je n'existerais pas.

Les grand-mères de mes grand-mères, les aïeules de ma montagne, celles dont le sang coule dans mes veines.

Quand j'ouvre la porte, à l'aube, sur la douceur de la salle de bains, j'ai honte d'avoir chaud, de pouvoir entrer dans une eau parfumée, de pouvoir simplement appuyer sur un bouton pour que la lumière soit...

J'ai lu dans une vieille revue trouvée aux Bressous l'été dernier que l'espérance de vie, dans les Cévennes, était de trente-neuf ans et deux mois en 1879.

L'espérance de vie des hommes. De l'espérance de vie des femmes, il n'était pas question.

Elles lisaient la Bible en gardant leurs chèvres. Leurs chèvres qui étaient parfois leurs seules amies.

Par un temps comme celui que nous avons en ce moment, elles brisaient la glace chaque matin.

Je regarde sur la coiffeuse les crèmes anti-âge, anti-rides, repulpantes, nourrissantes, les lotions, les parfums... qu'auraient-elles dit, mes aïeules, si elles avaient connu Mélanie ?

Mélanie.

Il y a quelques années, on m'avait dit tant de bien d'elle que je voulais faire sa connaissance.

Alors, un matin, devant les Bressous s'arrêta une petite voiture blanche sur laquelle on pouvait lire, en lettres noires :

La beauté à domicile.

Mélanie était esthéticienne, elle débarquait chez vous avec son lit pliant, son matelas chauffant et massant, ses bougies parfumées, sa musique et ses produits.

Elle allait partout. Parfois dans les fermes les plus reculées, les plus introuvables de la montagne, et les femmes étaient heureuses de la voir arriver pour leur apporter la beauté, bien sûr, mais aussi parce que Mélanie est un amour.

Elle me raconta que, vers ses treize ans, sa maman, très tristement, lui avait dit un jour :

— Je t'emmène à l'hôpital voir ta tatie, il faut se hâter, la pauvre va très mal, j'ai peur qu'elle ne s'en aille bien vite !

Mélanie avait du chagrin, elle aimait beaucoup sa tatie et elle avait gros cœur en arrivant à l'hôpital.

Mais là, quelle surprise !

La tatie que l'on croyait mourante était assise dans son lit, souriante, bien coiffée, légèrement maquillée, heureuse. Ressuscitée.

Une amie était passée le matin même et lui avait fait une beauté.

— C'est ce jour-là que j'ai décidé de devenir esthéticienne. Pour rendre les femmes plus belles, bien sûr, mais surtout parce que ça leur donne envie de vivre.

Elle rit et me raconte la stupeur de son grand-père, ancien berger, qui demandait :

— Mais c'est un métier, ça ? Tu crois que ça te fera gagner ta vie ?

Mélanie fit des études sérieuses, obtint un CAP puis un brevet professionnel, deux ans d'école et de clientèle, et commença à travailler à son compte.

Tout le monde la voulait !

Le grand-père était sidéré !

Le carnet de rendez-vous était toujours plein.

Et Mélanie, toutes les semaines, l'amour au bout des doigts, se rendait à la maison de retraite du Vigan.

— Il y a des dames qui n'en reviennent pas ! disait-elle en riant. De toute leur vie, peuchère, personne ne s'est jamais occupé d'elles. Ça me fait plaisir de les voir contentes !

Hélas, l'été suivant, j'appris que Mélanie ne travaillait plus.

Elle avait un cancer. C'était fini la beauté à domicile.

Mais elle était forte, Mélanie, elle domina tout, l'ablation d'une tumeur, la chimio, la perte de ses cheveux...

— Voir mourir les cheveux... ça, c'est dur ! Ils fanent... puis ils meurent, on les ramasse à poignées... c'est triste. Mais il y avait tant d'amour autour de moi ! Mon mari, ma famille, mes clientes... Oui, je ne me suis jamais autant sentie vivre que quand j'ai été malade.

Elle réfléchit puis ajouta :

— Il y a tellement de maladies où il n'y a pas de solution. Là, il y en

a une !

Elle avait raison. Elle est guérie.

Le grand-père peut être fier de sa petite-fille. Il y a quelque chose de sacré dans le métier d'apparence frivole qu'elle fait.

Merveilleuses abeilles, Cybèle, Mélanie, et aussi Nadine la maquilleuse, la femme de Jacques², vous pour qui toutes les femmes sont *la Reine*, j'aurais voulu que mes aïeules vous connaissent.

*

Hélas, toutes les histoires ne finissent pas aussi bien que celle de Mélanie.

Nicole allait de plus en plus mal. Nicolas m'avertit qu'on la transportait au Chesnay, près de Versailles, à Claire Demeure.

Chez les Diaconesses.

Très vite, Suzy proposa de m'y emmener.

Suzy est juive. Elle est la preuve vivante que les vertus chrétiennes ne sont pas réservées aux chrétiens. Sa fille Isabelle, une abeille, et elles veillèrent sur Nicole comme Mélanie la Protestante veillait sur les vieilles dames de la maison de retraite du Vigan.

L'amour au bout des doigts.

J'étais bouleversée de savoir Nicole chez les Diaconesses...

Mes Diaconesses.

Je fus encore plus bouleversée quand je la vis, à peine consciente, sous assistance respiratoire, immobile sur son lit.

Il y avait beaucoup de douceur dans le ballet silencieux des infirmières qui s'occupaient d'elle.

De la douceur pour Nicole.

De la douceur pour nous aussi.

Nous sommes restées longtemps auprès du lit, prisonnières de ce dialogue impossible...

Nicole ouvrit soudain les yeux et me regarda. Elle écarta son masque à oxygène, essaya de sourire et tendit la main vers moi.

Une main sublime où toute sa beauté semblait s'être réfugiée, les ongles exquisément faits par Isabelle...

Comme mon bras est blanc...

Nous ne jouerions jamais *À quoi rêvent les jeunes filles*, ma chérie... Nous nous l'étions juré autrefois, quand nous marchions pieds nus dans la Bible sur la scène du Théâtre-Français...

Une infirmière remit le masque à oxygène en place.

Nous sommes parties sur la pointe des pieds en voyant que Nicole s'était à nouveau endormie.

Nous avons quitté le bâtiment médical en silence, mais, au moment de remonter dans la voiture de Suzy, je lui demandai si elle voulait

bien m'accompagner jusqu'au petit château, au sommet de la colline, là où vivent les religieuses, pour aller les remercier.

Elle me dit oui tout de suite, alors nous avons gravi la pente et frappé à la porte.

Sœur Nathanaëlle nous ouvrit et m'embrassa comme si nous nous étions quittées la veille. Elle nous dit que toutes les sœurs étaient au lit, malades, la grippe, et qu'elles regretteraient de ne pas m'avoir vue. Elles gardaient toutes un si bon souvenir de la visite que je leur avais faite il y a quelques années pour la fête de Souccot...

— La fête des cabanes ?

Suzy n'en revenait pas. Souccot ? Chez les protestants ? La fête la plus joyeuse, réjouissante, du calendrier juif.

Mais oui !

Sœur Nathanaëlle nous fit du thé, nous offrit une tranche d'un cake délicieux... on était bien ! On a parlé longtemps toutes les trois, puis j'ai regardé ma montre et il a fallu partir.

Suzy s'est arrêtée au milieu de la descente et m'a pris la main :

— En quittant Nicole tout à l'heure, j'étais bouleversée, au bord des larmes et du désespoir, et puis cette visite, Souccot, la bonté de sœur Nathanaëlle, ce qu'elle nous disait... je vais mieux, Frédérique... que s'est-il passé ?

— Je crois que cela s'appelle la Grâce... et, tu sais, il ne faut jamais oublier que si ces femmes vivent dans ce que leur fondatrice appelait *la grande couleur chrétienne*, c'est parce qu'un petit juif est né dans la paille il y a plus de deux mille ans.

Nicole est morte trois jours après notre visite.

Si Blaïd avait encore été de ce monde, il aurait tenté de me consoler comme il l'avait fait lors de la mort d'Irène.

Il avait pris mes mains dans les siennes et m'avait dit, des larmes plein les yeux :

— Ne pleure pas, Madame... Madame Irène est morte en plein Ramadan, les portes de l'Enfer sont fermées, elle est montée droit au Ciel.

Avec Blaïd, l'islam avait fait son entrée à *Coin-Perdu*.

Blaïd.

Pendant sept ans, il veilla sur notre maison. Et sur nous, avant que la maladie ne l'emporte.

Ce fut l'époque où, préparant *Le Harem*³, j'ai beaucoup voyagé au Proche-Orient, avec Louis, avec Cathy, et parfois seule.

J'étais seule, en Jordanie, quand j'achetai mon petit Coran dans une bijouterie d'Amman, sombre et étrange.

À peine avais-je fait mon choix que le bijoutier m'invitait à m'asseoir et m'offrait une tasse de café, plus épais que liquide.

Il m'expliqua que c'était la coutume quand on vendait de l'or ; on offrait le café.

Il m'expliqua aussi que dans les familles musulmanes de Jordanie, on achetait toujours un Coran lorsqu'un garçon venait au monde. Au cœur du petit bijou était cachée une sourate. L'enfant ne saurait jamais quelle sourate avait été choisie, mais ça n'avait aucune importance ! Mystérieuse et voilée d'or, cette sourate était toujours la plus belle.

Alors, en rentrant du Croissant Fertile, j'avais enfin pu constituer mon collier.

Sur la vieille chaîne d'or trouvée dans l'écrin de la bijouterie Léon Périer, place Belle-Croix à Nîmes, je fis suspendre les symboles des trois religions monothéistes, par ordre d'entrée en scène bien sûr : l'étoile de David que Louis, autrefois, m'avait rapportée de Jérusalem,

la Croix que m'avait donnée Irène, et le Coran d'Amman.

Très vite des femmes me demandèrent où j'avais acheté mon collier, et d'autres me suggérèrent d'en fabriquer moi-même et de les leur vendre. Enfin, un jour, je rencontrai une femme qui, comme moi, en avait créé un de toutes pièces. Elle fut suivie de beaucoup d'autres.

Je vis que ces symboles associés ne choquaient pas les croyants, mais leur donnaient un peu d'Espérance.

Je portais aussi la minuscule croix huguenote que j'avais trouvée dans un tiroir des Bressous.

Et la chaîne de montre de mon grand-père Félix, qui était libre penseur et franc-maçon.

Chargée de toutes ces professions de foi, je pourrais bien me retrouver un jour en prison pour crime contre la laïcité.

Je prends le risque.

Serait-il choquant d'avouer s'aimer les uns les autres ?

Blaïd aimait son prochain.

Mais pas seulement son prochain. Il aimait le chien, le chat, le cheval, les oiseaux... Quand, au cœur de la belle saison, une guêpe s'égarait en bourdonnant dans la cuisine, il l'attrapait délicatement par la taille pour, ensuite, la lâcher dans le jardin. Il n'était jamais piqué.

— Tu sais, Madame, le Dieu, Il a dit qu'il ne fallait pas tuer... si tu vas à La Mecque tu ne dois rien tuer, Madame ! Sauf le scorpion et le serpent... seulement s'ils t'attaquent, bien sûr.

Il fut heureux de voir un Coran auprès de ma Bible, il fut heureux de me voir porter mon collier. Il fut ému quand je lui racontai mon séjour à Alep...

Hélas ! Quand j'entends : « La bataille de Mossoul est commencée », quand je vois s'écrouler sur des enfants des rues entières d'Alep, j'ai mal.

Quand *Le Harem* sortit, en 1987, je fus invitée à un Salon très vivant dans le nord de Paris. Il y avait beaucoup de monde et je remarquai un homme qui feuilleta longtemps mon livre avant de l'acheter et de partir avec, sans un mot. Il revint peu de temps après avec un grand dessin à la plume :

— C'est la citadelle d'Alep, me dit-il. Je vous donne ce dessin que j'ai fait parce qu'il ne faut jamais oublier que c'est là qu'Abraham s'est arrêté pour laisser se reposer sa vache rouge. C'est là que je suis né...

Il se tut. On se serra la main. Il s'en alla.

J'ai le dessin de la citadelle sous les yeux.

Je pense à cet homme, à Abraham, à la vache rouge... et à cette petite fille de huit ans qui a écrit *une lettre au monde*, au milieu des

ruines :

« *Dear world...* »

Tous les matins, après ma toilette et mes pensées pour mes aïeules, je prends possession de mon lieu de travail.

De *mes* lieux de travail.

Car j'ai squatté toute la maison depuis que je n'ai plus la force d'aller écrire à la datcha, la pente de la colline, qui fut jadis consacrée aux druides, étant devenue trop rude pour moi.

Alors j'ai squatté la grande salle à manger, le salon, la petite salle à manger et, surtout : la cuisine.

Parce que, de la cuisine, je vois le soleil se lever.

Quand il se lève, évidemment.

Maria ne m'en veut pas d'avoir squatté son domaine. Au contraire. Depuis que je suis malade, nous sommes devenues encore plus proches.

Elle sait.

Je lui ai tout dit alors que je n'ai rien dit à des amis de toujours.

Je ne veux pas qu'on en parle, je ne veux pas qu'on *m'en* parle, je ne veux pas qu'on me plaigne, on en parlera après... quel que soit le verdict.

Mais c'est dur de vivre dans le mensonge... surtout quand c'est à des gens qu'on aime qu'on ment.

J'ai honte. J'ai peur qu'ils ne pensent que je ne les aime plus... ils doivent s'étonner de ne plus me voir, de ne plus m'entendre.

On ne me voit pas à l'enterrement de Pierre Grimblat, on ne me voit pas au chevet de Madeleine Druon que j'aime tant, on ne me voit pas quand elle meurt, on ne me voit pas chez les Decaux quand Alain nous quitte.

Mais là, j'ai dit la vérité à Micheline, ou plus exactement quand Micheline m'a dit : « Tu as un cancer, ma Riquette ? », j'ai dit oui.

Je l'avais invitée à déjeuner pour me confier à elle, son œil de photographe a apprécié le désordre monstrueux du squat, les livres, les dossiers, les photos, les documents, les manuscrits de Félix, ses plans de grottes... Ça lui rappelait une photo de Paul Guth qu'elle

avait faite des années plus tôt.

Paul Guth attaqué, cerné, élu, englouti, étouffé, dominé, ligoté, menacé, assailli, bref, aimé par une armée de livres.

Une photo magnifique.

Micheline soupire : « Il y a des mois que j'ai compris... je te connais bien, tu sais ! »

Ah ! les amies...

Avant de m'installer derrière la table de la cuisine, face à la naissance du jour, je salue trois photos qui émergent du chaos élaboré dans le grand salon.

Isabelle... Maurice... et mon père.

Je commence toujours par Isabelle, qui me sourit en tête d'un bel article d'Armelle Héliot, daté du mercredi 15 mai 2013, « La lumière et le courage. »

Isabelle Nataf.

Puis je salue Maurice Chevalier.

Puis je salue André Chamson... et je mets de la grande musique solennelle et joyeuse pour m'aider à affronter le nouveau jour. Le Concerto n° 27 pour piano de Mozart ou La Danse des chevaliers de *Roméo et Juliette*.

La première fois que nous avons vu Isabelle, Louis et moi, c'était à l'occasion d'une interview pour *Le Figaro*.

Après on s'est vus pour l'amitié.

Elle était souvent accompagnée de Sophie Fontanel. Aussi inséparables qu'indépendantes. Aussi drôles, attachantes, sérieuses, folles, gentilles l'une que l'autre.

Si elles portaient en voyage à travers le monde, elles nous envoyaient les plus effarantes cartes postales possible. Nous avons une collection rare de laideur : une Andalouse avec de vrais volants de tissu, un ours avec une chéchia, un lézard vert avec des lunettes noires, une cigogne avec une layette dans le bec...

Ces horreurs nous remplissaient de joie, elles voulaient dire : on pense à vous, les amis !

Elles venaient nous voir à *Coin-Perdu*. On riait. Louis ouvrait une bouteille... puis deux. C'était la fête.

Eh bien, moi qui t'aimais tant, Isabelle, je n'ai rien deviné la dernière fois que je t'ai vue.

Une tasse de thé, un macaron, un moment délicieux chez Ladurée aux Champs-Élysées...

Tu avais d'énormes lunettes noires... je t'ai dit : le gros lézard vert t'a filé ses lunettes !... et nous avons ri aux éclats. Deux vraies gamines. Nous avons ri si fort que les gens nous regardaient comme si le spectacle de notre joie d'être ensemble les privait de quelque chose.

Tu m'as dit que tu avais mal aux yeux, une irritation, une poussière, un petit virus, rien de grave...

Tu es morte peu de temps après cette rencontre.

Sophie, tu m'as téléphoné l'an dernier depuis Strasbourg. Tu étais à la Librairie Internationale Kléber, tu signalais ton dernier livre chez l'ami des écrivains, François Wolfermann, tu m'as promis qu'on allait se voir...

Comme j'ai un peu disparu, on ne s'est pas encore vues.

C'est moi maintenant qui promets.

On va se voir. Et on parlera d'Isabelle.

J'écris ce livre comme si tu allais le lire, Isabelle. Tu vas peut-être un peu pleurer, il y a souvent des choses tristes... aussi je voudrais te raconter l'histoire de Laure, du pasteur aveugle et de son chien.

Souvent nous t'avions parlé de Speicher, ce petit village au fond de l'Appenzell⁴ où nous allions passer une semaine ou deux au cœur de l'hiver quand le travail ne nous retenait pas ailleurs.

Hélas ! à chaque année qui arrive, aggravant notre âge, Speicher s'éloigne un peu plus de nous.

On se régalaient en respirant la neige, l'air pur des montagnes, on se régalaient en mangeant la cuisine délicieuse et légère d'Herbert, on supportait courageusement les traitements barbares et efficaces de nettoyage du corps, mais, ce qui nous attirait le plus dans cet aimable hôtel, c'était Laure, l'épouse d'Herbert.

Cette belle Alsacienne a toujours eu le pouvoir de charmer le monde.

Les gens se livrent à elle, parlent, racontent leur vie, se confient.

Elle n'a jamais abusé de ce pouvoir.

Sa bonté, son humour, sa gaieté, son rire guérissent. Même ceux qui ne sont pas malades.

Un descendant des Romanov ne jurait que par elle, une chanteuse noire américaine venait tous les ans, le propriétaire d'un célèbre cru de Bordeaux reste un habitué, mais la préférée de Laure a toujours été le pasteur.

Le pasteur était une charmante femme aveugle. Elle venait à Speicher avec son chien depuis des années. Laure et elle étaient devenues amies et décidèrent un jour de faire un petit saut à Strasbourg où elles avaient fait leurs études, Laure à l'École Hôtelière, le pasteur à la Faculté de Théologie.

Et les voilà parties pour la chasse aux souvenirs, Laure, le pasteur et le chien.

Laure me raconte le voyage et éclate de rire.

— Ondébarque à Strasbourg et là, catastrophe : je ne reconnais

rien, je suis perdue ! Paumée !

Mais c'était sans compter sur l'aveugle.

— Écoute les cloches... Laure... il faut aller tout droit puis, au prochain pont, tourner à gauche, ce qui sonne en ce moment ce sont les cloches de Saint-Pierre-le-Vieux, nous ne sommes pas loin de Saint-Maurice.

Laure, éblouie par l'aveugle clairvoyante, remarqua cependant qu'une jeune femme les suivait depuis un moment. Elle s'arrêta, se retourna, et la jeune femme, visiblement mal à l'aise, lui dit :

— Je vous demande pardon, Madame, je vous suis à cause du chien... Il a visiblement de la peine à marcher... il souffre...

— Oui, dit le pasteur, je ne sais que faire, c'est une bête âgée, je l'ai depuis dix ans et je crois que ses griffes sont usées. Je l'aime beaucoup et j'ai mal pour elle.

Le chien écoutait comme s'il avait compris qu'il était question de lui.

Alors la jeune femme dit au pasteur :

— Ça tombe bien, j'ai une ongleserie, je refais les ongles usés des femmes, je referais avec plaisir ceux de votre chien !

Les cloches de Saint-Maurice sonnaient à toute volée, les trois femmes partirent ensemble et le chien eut des ongles de star jusqu'à la fin de sa vie.

J'ai envie de retourner à Strasbourg, de retrouver le public chaleureux de la librairie Kléber, l'ami Wolfermann, de marcher les yeux fermés à travers la ville, guidée par les carillons de ses églises qui ont sonné tant de combats, mais aussi tant de victoires.

*

1992. Radio suisse romande, heure de grande écoute, Marie-Claude Leburgue m'interviewe à propos de *Félix, fils de Pauline*⁵, le livre sur mon grand-père qui vient de sortir.

Le destin de ce fils de la fileuse et du tailleur d'habits devenu spéléologue, puis conservateur des Antiquités romaines de Nîmes, l'a bouleversée, elle en lit un passage et, au milieu d'une phrase, elle éclate en sanglots.

En direct.

Ses larmes sont contagieuses, je pleure aussi dans le micro.

Derrière la vitre, dans le studio, les techniciens sont pétrifiés. Alors nous nous sommes excusées auprès des auditeurs, nous nous sommes mouchées et on a terminé l'émission dans des éclats de rire.

Le standard de mon hôtel a failli sauter. Ça téléphonait de partout, c'était très gai. Félix a dû aimer.

On a bien failli pleurer en direct plusieurs fois sur Radio Notre-Dame, avec Denise Dumolin la catholique interviewant Frédérique la

protestante.

Denise, encore une qui est dans la grande couleur chrétienne sans faire la morale à son prochain.

Jean-Noël Mirande, ami fidèle, que de *rires en pleurs* partagés avec toi... Danielle Volle, Dora Doll, ma Nicole...

Danielle Moreau a écrit deux livres et nous a mis dedans.

Quatre-vingts ans et toujours fringants !

C'était un livre très gai, un recueil de questions posées à des octogénaires.

Puis ce fut *Drôles d'endroits pour une rencontre*.

Danielle, sois patiente, c'est un tel plaisir de travailler avec toi qu'on va essayer de tenir le coup encore un peu pour que tu puisses écrire un nouveau livre :

Centenaires et toujours gamins !

Les Oliviers

Dieu est la lumière des Cieux et de la Terre...

Cette lumière s'allume de l'huile de l'arbre béni, de cet olivier qui n'est ni de l'Orient, ni de l'Occident, et dont l'huile semble s'allumer sans que le feu y touche.
C'est une lumière sur une lumière¹.

Le Château des Oliviers, 1993 !

Un énorme travail et des rencontres magnifiques.

Didier Decoin à France 2, les producteurs Pierre Grimblat et Nicolas Traube à Hamster, Nicolas Gessner à la réalisation.

Et puis trois femmes que je ne connaissais pas et qui comptent toujours dans ma vie.

Brigitte Fossey.

Blonde comme la fée du compartiment.

On s'était croisées en prenant un verre au Plaza avec nos producteurs, mais elle m'avait dit, quand nous nous sommes séparées :

— Il faut qu'on se parle. Qu'on se connaisse.

J'aimais Brigitte depuis *Jeux interdits*, et j'aimais la comédienne qu'elle était devenue, mais nous ne nous étions jamais rencontrées.

Elle débarqua un jour à *Coin-Perdu* à la fin d'une matinée.

J'avais TOUT préparé.

La robe d'Arlésienne de ma mère, ses dentelles, ses bijoux, la cigale d'or que mon père portait depuis qu'il était majoral du Félibrige, les œuvres complètes de Mistral, de d'Arbaud, d'Aubanel.

Et j'avais installé sur le buffet de la salle à manger 7 bouteilles de Châteauneuf-du-Pape, chacune venant d'un château différent.

— On ne va pas boire tout ça ? s'affola Brigitte.

— Bien sûr que non, c'est juste culturel !

Mais on a quand même vidé plusieurs verres en travaillant.

Nous avons passé un moment délicieux d'immersion totale dans le sujet : omelette aux truffes, daube de ma mémé, nougat de Montélimar, papalines d'Avignon... avec quelques gouttes de Château Fortia et une giclée du Domaine de Beaurenard pour illustrer la leçon.

Quand le chauffeur qui venait la rechercher sonna à la porte quelques heures plus tard, on se connaissait pour la vie, Brigitte et

moi.

Au moment de monter dans la voiture, elle me prit les mains dans les siennes et me dit :

— Ça va être un tournage très dur, vous ne serez pas tout le temps là, j'aurai peut-être des moments de découragement... pourriez-vous me dire quelque chose qui me donnera du courage quand je n'en aurai plus ? Quelque chose qui m'aiderait à tenir le coup ?

Je n'ai pas hésité. J'ai dit :

Je te consacre Mireille
C'est mon cœur, c'est mon âme
C'est un raisin de Crau
Qu'avec toute sa rame
Te donne un paysan...

Et quand j'ai ajouté :

— C'est la dédicace que Mistral écrivit à la première page de *Mireille* en l'offrant à Lamartine...

Avec un ensemble parfait, une grâce de danseuses, nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre en éclatant en sanglots.

La deuxième femme, c'était Eva Darlan.

Eva, je ne vais pas ici saluer seulement ton talent, mais ton cœur. Ton infatigable générosité. Ta gaieté réconfortante.

Sans toi, Jacqueline Sauvage dormirait encore en prison. Je suis fière d'être ton amie.

Et je ne suis pas la seule.

La troisième femme, c'était Dora Doll.

Je l'avais admirée blonde sexy dans des films où elle vampait des gangsters et recevait des gifles de Gabin.

Elle m'avait bouleversée dans *La Colline aux mille enfants* où elle se mit à ressembler à une vieillette de chez moi.

Elle fut merveilleuse de vérité dans *Le Château des Oliviers*, puis dans *Le Grand Batre*. Je lui avais écrit un rôle important dans *Les Châtaigniers du Désert*, hélas, elle n'avait plus la force d'affronter un long tournage.

Nicolas Traube était désespéré. Moi aussi... alors je me souvins de cet arrière-grand-père dont m'avait souvent parlé Papa, cet arrière-grand-père mort en vendangeant.

Se sentant près de la fin, il était allé s'asseoir sous un olivier au bout de sa vigne. La famille en larmes l'entourait. Il leur dit simplement :

— Ne pleurez pas, bientôt je vais voir Abraham, Jacob et tous les prophètes. Réjouissez-vous !

Une petite scène, un jour de tournage, à peine quelques heures de travail, la tendresse de Nicolas Traube autour d'elle, l'équipe qui applaudit...

Ce fut le dernier rôle de notre Dora.

Fille d'Opéra ? Femme de Lettres ?

Je n'arrive pas à savoir qui je suis.

Les deux sans doute. Comme Françoise Dorin, comme Ysabelle Lacamp, ma chère cousine, comme Jacqueline Monsigny.

Nous avons toutes, comme La Bienveillance, fait partie du Jury des Romancières, ce joli prix que la ville de Saint-Louis attribue tous les ans à un nouveau roman. Mais il y a aussi dans ce jury, sous la présidence de Jacqueline Monsigny, des femmes qui n'ont jamais joué la comédie et que j'aime tendrement.

Lorraine Fouchet, Mireille Calmel...

Et Olympia Alberti, et Régine Deforges, qui n'ont jamais été dans le jury, mais sont toujours dans mon cœur.

J'ai dû quitter le jury quand j'ai rencontré le gentil petit cancer. Mais là encore je n'ai rien avoué. J'ai dit que j'étais fatiguée... l'âge...

Comme Françoise Dorin.

Elles me manquent, les camarades, comme me manquent les comédiennes qui ont été mes interprètes, et toutes celles qui, déjà consacrées, continuaient à travailler avec Geneviève Rex, rue de la Grange-Batelière. Parce que rien n'est jamais acquis, parce que la voix est fragile, qu'il faut veiller sur elle et qu'on doit toujours chercher à « s'améliorer », comme le conseillait Maurice.

Geneviève Rex habitait un appartement qui avait été celui de George Sand.

— « La George » est toujours là, disait-elle.

Je n'ai jamais été son élève, quand je l'ai connue j'avais déjà abandonné le théâtre.

Assise derrière son piano, Geneviève veillait sur Claudine Auger, Anne Béranger, Isabelle Huppert, Marie-Christine Barrault, et aussi sur quelques hommes, dont Louis.

Il a travaillé avec elle avec délectation jusqu'à ce qu'elle aille rejoindre « la George ».

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre :

Ma chère petite,

Comme le temps passe... J'ai maintenant quatre-vingt-treize ans. Depuis longtemps, je voulais vous dire ce qu'est devenu votre professeur de mathématiques. Nous avons réussi à le soustraire à l'envoi à Dachau.

Mademoiselle Soulié ! Madame la Directrice ! Elle me disait qu'un jour de 1945, elle avait vu entrer dans son bureau un officier américain qui venait dire merci à *ceux qui l'avaient aidé*.

Monsieur Oppenheimer !

« La plus belle chose qui pourrait t'arriver », avait dit Louis...

Et la plus belle chose venait de m'arriver.

— Est-ce que tu te souviens du chat et des pompiers, Maman ?

La toute petite fille qui tenait ma main autrefois dans le *Coin-Perdu* que nous découvriions ensemble, la toute petite Cathy qui me disait : « A pas peur, Maman, moi suis là ! » quand nous entendions les bruits effrayants de la nuit dans la maison déserte, n'a pas changé.

Elle est toujours là, Catherine, et toujours prête à m'empêcher d'avoir peur. Normal, c'est ma marraine.

— Le chat et les pompiers ? Bien sûr que je me souviens !

— Tu devrais raconter l'histoire à Brigitte Bardot !

Brigitte Bardot. J'ai pu prendre contact avec elle en 2014 grâce au très cher Henri-Jean Servat. Je lui ai écrit (mais c'est Filou qui a signé la lettre !) et elle m'a tout de suite répondu de sa belle écriture bleue en me chargeant de remercier Filou et en regrettant que nous ne nous soyons jamais rencontrés, Louis, elle et moi, *par manque de hasard*, disait-elle.

— Il faut lui raconter l'histoire du chat et des pompiers, Maman...

Alors j'ai regardé la petite Cathy et je l'ai chargée de le faire.

Je plante le décor. Salon du Livre de l'Espérou 2015. Elle signe *Un pas dans les nuages* à côté de nous. Un couple arrive et nous demande une dédicace pour *Tant qu'il y aura des chats... dans une famille*.

— Nous vous l'avons déjà pris l'année dernière pour des amis, nous vous le reprenons cette année pour les mêmes parce qu'il y a eu le feu chez eux. Ils n'ont plus de livres.

À toi, Marraine, je te laisse la plume !

Chère Brigitte,

Puisque Filou vous a présenté Frédérique, sachez que c'est la patoune de ma Crumble qui me guide vers vous. (Crumble, jolie tricolore trouvée à moins d'un mois – 325 grammes – dans les boues du bois de Boulogne où elle se noyait, et dont nous venons de fêter en famille les dix-sept ans !) Elle sait que vous avez le cœur grand et faites des choses formidables pour les animaux, qu'ils soient girafes, lynx, éléphants, ou primates à la disparition programmée... Elle sait que vous œuvrez pour les malheureux animaux des abattoirs, contre les abus et souffrances causés à nos animaux dits domestiques, qui appartiennent pourtant comme nous au *domus familial*, lieu qui devrait être celui de l'amour et du

partage. Elle le sait, les chats savent tout, et c'est pour cela qu'elle a voulu que je vous raconte la belle histoire du chat et des pompiers.

Reprenons le récit.

Le couple qui redemandait *Tant qu'il y aura des chats...* raconta la mésaventure de leurs amis. Louis et Frédérique écoutaient, moi aussi.

Partis un matin pour faire des courses dans la ville voisine, les malheureux avaient été victimes d'un court-circuit ou peut-être d'une distraction. Le feu avait pris tout doucement dans la bibliothèque. Il n'y avait pas eu de flammes ni d'explosion, mais, en faisant son jogging, un jeune homme fut alerté par d'épaisses fumées qui s'échappaient d'une fenêtre entrouverte. Il appela les pompiers. Les pompiers, qui furent là tout de suite², sonnèrent, n'eurent pas de réponse, arrivèrent à entrer et coururent dans toute la maison en appelant : « Y a-t-il quelqu'un ? Y a-t-il quelqu'un ?... »

Il n'y avait personne. Personne de vivant.

Ils maîtrisèrent le foyer dans la bibliothèque et ils allaient s'en aller quand ils virent une pauvre chose jetée sur le tapis comme un chiffon.

Un chat.

Un chat qui semblait ne plus respirer...

Alors qu'ont-ils fait, les pompiers ?

Ils ont mis le masque à oxygène sur le museau de la petite bête et, miracle, le chat est revenu à la vie.

Il leur a miaulé un grand merci, le chat !

Sauver ou périr.

Belle devise qui devrait être la devise de chacun de nous !

Elle est pour vous cette histoire, chère Brigitte, et, nous aussi, on vous miaule un grand merci accompagnés par tous les chats libres de Nîmes.

La Belle Alliance

Le 4 décembre 2016. Je me souviens de la date, car, le jour de la Sainte-Barbe, nous semons toujours le blé de Noël dans les écuellles... le 4 décembre, donc, coup de téléphone de la réalisatrice Véronick Beaulieu. Il est question de tourner avec Louis et moi un film de 26 minutes pour, à la fois, « Présence protestante » et « Le Jour du Seigneur ».

La Belle Alliance.

Parce que nous sommes la Protestante et le Catholique.

Nous n'avons pas hésité. Ça retardait un peu la fin de l'écriture de mon livre, mais on restait au cœur même du sujet. Et puis, à quatre-vingt-dix et quatre-vingt-neuf ans, on n'est pas sûrs d'être libres l'année prochaine...

On a dit oui.

Le désordre de la maison squattée par l'écriture semblait avoir été préparé pour le tournage...

Et puis Véronick était très convaincante.

Elle nous emmena d'abord tourner à la SACD, dans la grande salle de réunion que préside le buste de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais.

J'y avais siégé pendant trois ans comme commissaire, et c'est là que j'avais fait la connaissance de Nelly Kaplan, la fiancée du pirate.

On s'estimait déjà avant de se connaître, mais la SACD fit de nous des complices et des amies parce que, au sein de la commission, il y avait deux ou trois spécimens mâles datant de l'âge de pierre qui nous traitaient comme deux gamines à qui on a permis de jouer dans la cour des grands.

Deux ou trois. Seulement.

C'est peu. Non. C'est trop.

Louis, lui, fréquente toujours la SACD.

Il s'occupe de la gestion du comité financier.

Souvenir de Charley, l'élégant communiste directeur de la Banque de l'Europe du Nord.

Véronick nous avait installés sur un fauteuil double de cuir rouge, je crois que ça s'appelle une « conversation », et, entre chaque plan, nous avions le temps de penser, de revoir la vie passée et de rassembler les souvenirs.

Elle nous emmena aussi, avec le joli fauteuil rouge, sur l'Esplanade André-Chamson, en plein quartier des Cévennes, à l'entrée du parc André-Citroën.

C'est là que se croisent et se rejoignent les rues du Mont-Aigoual, du Pic-de-Barette, de la Montagne-de-l'Espérou...

C'est aussi le quartier de Koba Films...

Ce qui permit à Aïcha de venir nous embrasser sur l'Esplanade.

Il va y avoir vingt-sept ans qu'elle est entrée à Koba comme on entre dans une famille. Elle est le bras droit de Nicolas, mais on ne l'aime pas seulement pour son efficacité dans le travail, mais pour son cœur.

Aïcha la musulmane, comme Suzy la juive, est parée des vertus qui font pleurer les Diaconesses et les sœurs de la Paix-Dieu.

Depuis deux ans, Aïcha veille sur une vieille voisine qui a perdu son mari, puis son fils, puis la mémoire.

« Elle ne me reconnaît plus, me dit-elle, mais quand j'arrive, elle sourit ! »

Puis le petit fauteuil se transporta au Conservatoire, et là, ce fut le choc.

Se retrouver tous les deux devant le tableau d'affichage du Conservatoire où, le 12 mars 1948 à 17 heures et 23 minutes nous avions lu :

Éraste : Louis Velle

Isabelle : Frédérique Hébrard

« Ce n'est pas un garçon pour toi, Frédérique... Il est couvert de filles... »

Le film n'était pas fini et se transporta dans le désordre heureux de mon squat à *Coin-Perdu*.

La caméra explora tous nos dossiers. Les photos de famille avec les enfants bébés, petits, grands ; et les photos des enfants de nos enfants bébés, petits, grands...

Puis on regarda le dossier intitulé « Les femmes de Dieu », avec les Diaconesses, les sœurs de la Paix-Dieu à Anduze, mes pasteurs, Fabienne et Claudette. Claudette à qui j'avais parlé du gentil petit cancer (en confession, pourrait-on dire !).

Mais le dossier qui eut le plus de succès fut celui intitulé « Les femmes de mon mari ».

Je ne l'avais pas ouvert depuis longtemps, et ma joie fut grande de retrouver Marthe Keller, Alexandra Stewart, Jacqueline Gauthier, Martine Sarcey, Magali Noël, Dany Robin, Catherine Rouvel et tant

d'autres. Il y avait même une liste de noms... très longue.

Et soudain je tombai sur une photo de Louis avec Sophie Desmarets, une photo si belle, si joyeuse, si rayonnante, que je m'écriai :

— Que de bons souvenirs !

L'équipe éclata de rire.

— Coupez ! cria Véronick qui riait aussi.

Le film était fini. Avant de replonger dans l'encrier, je me regardai dans la glace une dernière fois.

Miroir, mon beau miroir...

Je ne retournerai chez le coiffeur que quand j'aurai fini mon livre.

Il y a plus de vingt ans que je me fais coiffer par Maria Conception¹. Elle est belle, grande, mince, blonde, charmante.

Son salon – entre autoroute et route des quarante sous – est un lieu exemplaire de talent et d'harmonie.

Les grands-parents de Maria Conception ont fui l'Espagne de Franco, comme ceux d'Eugénie.

Elles sont catholiques. Rukiye et Derya sont turques et musulmanes. Mais ici, tout le monde s'entend bien. Qu'on soit françaises comme Marilyn, Chantal ou Sarah ou venues d'ailleurs.

On a souvent la visite de Tania, la manucure, qui est africaine, noire, souriante, d'une élégance absolue qui me fit longtemps penser qu'elle était frivole.

Tous les matins, Tania lit un passage de la Bible à ses enfants avant de les envoyer à l'école. Elle est catholique, très croyante.

On a peine à imaginer la scène quand on voit la gravure de mode qu'elle est. Et puis, un jour, je parlais avec Maria Conception de la prière de ma famille ; j'en récitai le début : Le chiffre de nos jours est de...

— ... soixante-dix ! dit Tania, et pour les plus robustes de quatre-vingts... c'est la prière de Moïse, homme de Dieu.

Et puis il y a Clara. La première fois qu'on la voit, on cherche à quelle famille royale régnante elle peut bien appartenir.

La dignité, la distinction, le maintien...

Au salon, on l'appelle Clara. Parce qu'un professeur lui a dit, à l'école de haute coiffure, quand elle apprenait le métier : « Il te faut changer de nom, ma pauvre petite ! Tu as un nom pas possible ! »

Clara s'appelle Shéhérazade.

Elle me le confia un jour.

Depuis que je le sais et que je lui ai rendu son nom, beaucoup de clientes ont suivi. Beaucoup de clients aussi.

Shéhérazade... Un nom délicieux à prononcer :

— Shéhérazade, votre tunique perlée est une merveille !

— Douze euros quarante, dimanche dernier, au marché de Poissy.

— Et la petite veste ! On dirait un Chanel !

— C'est un Chanel... mais un très vieux modèle. Je ne sais plus où je l'ai trouvé... J'aime bien mélanger le vrai et le faux. C'est du reste ce que disait Mademoiselle Chanel pour les vêtements comme pour les perles.

Ma belle Shéhérazade est d'origine algérienne. Elle est musulmane. Une musulmane à visage découvert et à l'esprit clair.

— Quand je me lève et que je sais que je vais partir travailler, retrouver le salon et mes clientes, me dit-elle, je suis heureuse !

Chère abeille !

Un jour où je m'en allais, Tania finissait la manucure d'une dame, elle me cria de loin :

— Madame Hébrard, n'oubliez pas de relire le Sacrifice de Paix ! Lévitique, V, 11 !

Ça donne envie d'aller se faire belle ! Comme Fabienne, que je complimentais un jour, à Valleraugue, sur sa tenue, aux bords de l'Hérault, devant son Temple, Fabienne qui se tourna vers le Ciel et me dit simplement :

— C'est pour Lui plaire !

Oui, je vais retourner voir les abeilles de Maria Conception.

Et puis, quand je serai bien coiffée, j'irai voir le docteur Goldstein, ma gynécologue, parce qu'au mois de novembre, la dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit :

— Ce que je vous prescris est très important : il faut que vous finissiez l'écriture de votre livre.

Eh bien, ça y est, c'est fini.

J'ai tout dit.

C'est, me dira-t-on, l'histoire de tout le monde. Mais tout le monde n'a pas occasion de raconter son histoire. Et si chacun le faisait, il n'y aurait pas grand mal, l'expérience de chacun est le trésor de tous².

De ma main j'ai recopié ma vie comme un jeune lévite qui, de sa main, recopie la Loi dans le Temple.

Je t'ai tout dit, Anne Franck. Je ne t'ai rien caché de mes plus secrètes joies, de mes plus secrètes blessures.

Le bonheur est une cicatrice, nous la portons sur nous.

La page qui était blanche quand nous nous sommes rencontrés, Louis et moi, est maintenant noire de monde.

Et nous sommes toujours émerveillés de nous connaître.

Un garçon, une fille... qui se retrouvent encore, au soir de leur vie, dans *ce lit où notre corps à deux têtes s'allonge par quatre pieds fini³*.

La Belle Alliance.

Je suis partie sur ma montagne.

J'avais besoin d'air, de silence. J'avais besoin de retrouver le *val aimé des loups*, les eaux sauvages qui dévalent de l'Aigoual et, surtout, le *promontoire cristallin émergé du fond des âges* où, sous un rocher, se cache le tombeau de mes parents.

J'ai laissé ma voiture sur le parking herbeux où s'arrêtent les troupeaux quand ils montent ou descendent à l'heure de la transhumance.

Tout est désert aujourd'hui.

Paisible. Calme...

Il fait beau...

J'ai pris le sentier qui descend doucement entre les sapins vers le rocher du tombeau.

Des racines noueuses hérissent le sentier comme si elles voulaient en défendre l'accès.

Magique.

Et soudain je découvre, de loin, une femme assise sur le tombeau, et la colère me prend.

J'ai couru vers elle pour lui dire... mais quand je l'ai vue, je n'ai pu dire que son nom :

— Maman !

C'est bien elle. Si jeune. Si belle...

Telle qu'elle enchantait la petite fille que je fus.

Je retrouve ses couleurs... son parfum se marie aux parfums de la montagne...

Je ne suis pas surprise. Je suis heureuse. On parle.

On ne se touche pas.

On se voit. On s'aime.

Elle regarde mon collier, la chaîne de montre de son père, la petite croix huguenote qu'elle porta enfant, elle sourit.

L'ai-je vécu ? L'ai-je rêvé ?

Peu importe : je vous le raconte.

Je me suis tournée face au Levant.

Devant moi, invisibles, mais présentes, au-delà de l'horizon je devinais Rome, Jérusalem, La Mecque...

Dear world...

Maman regardait dans la même direction que moi, je lui ai dit :

— Il y a une phrase de toi, à la fin de *Vive le Front populaire* que je me répète souvent : « J'ai besoin de tous mes amis. J'en ai dans tous les camps. Je ne veux plus en perdre un seul ! »

Elle a souri et m'a dit :

— Moi aussi, il y a une phrase de toi que je me répète souvent. La dernière phrase d'*Un visage* : « Car c'est toujours la guerre et il faut toujours avancer. »

Oui, la guerre. Elle m'a définie pour toujours.

Nous sommes restées silencieuses.

Tout était dit et tout restait à dire.

Quand je me suis retournée, elle avait disparu.

Jamais le promontoire cristallin émergé du fond des âges n'avait été aussi beau... on voyait la mer scintiller au loin, au-delà des montagnes, des plaines, des villages... Un grand rapace se posa sur le rocher du tombeau et me regarda attentivement avant de s'envoler dans les nuées.

Il me restait un rêve à accomplir.

Un rêve de petite fille...

Saluer.

Depuis mon premier livre, j'aurais voulu le faire...

Je ne l'avais jamais fait.

Mais, ce jour-là, sur ma montagne, ce jour-là où mon livre est enfin fini, l'occasion est trop belle !

Allez, droit le dos, petites filles, on salue !

Je salue !

TABLE

Les enfances
La Guerre
... *au Bois Dormant*
Le Pont-Neuf et le Louvre...
Elles étaient une fois...
La Conquête de l'Ouest
Sans essayer n'aucun succès
Les aveux
Esprit Doux
La Bienveillance
Les Oliviers
La Belle Alliance

Flamm a r i o n

Notes

1. Parfois, j'ai du mal...

[▲ Retour au texte](#)

2. Écriture ancienne de résister.

[▲ Retour au texte](#)

3. *La Citoyenne*, Flammarion.

[▲ Retour au texte](#)

4. Cinquante-sept ans plus tard, je la chantai dans un petit village du Finistère où je signalais mes livres, fière d'avoir tant de mémoire et étonnée par l'accueil consterné que je recevais. C'était une chanson polissonne, si graveleuse que nul n'osa me la traduire.

[▲ Retour au texte](#)

1. Rien de trop, terre nourricière !

[▲ Retour au texte](#)

2. De la fondation de la ville jusqu'à la vie éternelle.

[▲ Retour au texte](#)

3. Un article de *L'Intransigeant*, à la fin des années 20, sur la bibliothèque et les archives du Louvre, décrit ma mère « gracieuse et grave » en train d'allumer « la lampe à pétrole des veillées ».

[▲ Retour au texte](#)

4. Marie Durand, 1711-1776.

[▲ Retour au texte](#)

5. Tous les ans, le premier dimanche de septembre, les protestants se réunissent au Musée du Désert, à Mialet, en souvenir de la résistance des camisards pendant la période du Désert.

[▲ Retour au texte](#)

6. Félix Mazauric, plus connu sous le nom de Nemausus. Voir *Félix, fils de Pauline*, Plon.

[▲ Retour au texte](#)

7. René Huyghe, 1906-1997. Conservateur en chef du département des Peintures du Louvre.

[▲ Retour au texte](#)

8. *Le Chant de la quarantième année*, André Chanson.

▲ [Retour au texte](#)

1. Musées nationaux.

[▲ Retour au texte](#)

2. *Le Louvre en voyage*, Lucie Mazaauric, Plon.

[▲ Retour au texte](#)

3. Jean Cocteau, 1889-1963.

[▲ Retour au texte](#)

4. *La Reconquête*, André Chamson.

[▲ Retour au texte](#)

5. Charles Péguy.

[▲ Retour au texte](#)

6. Les vrais, j'en connais.

[▲ Retour au texte](#)

1. Le jeudi ! Autre époque ! Je sens bien mon âge...

[▲ Retour au texte](#)

2. Beatrix Dussane, 1888-1969.

[▲ Retour au texte](#)

3. Paul Robeson, formidable interprète de *Old Man River*.

[▲ Retour au texte](#)

4. *La Protestante et le Catholique*, Plon-Desclée de Brouwer.

[▲ Retour au texte](#)

1. Lucie Mazauric.

[▲ Retour au texte](#)

2. Organisation mondiale d'écrivains, poètes, essayistes, nouvellistes.

[▲ Retour au texte](#)

3. Sarah Bernhardt aimait que ses jeunes partenaires l'appellent ainsi.

[▲ Retour au texte](#)

4. Troupe créée par Robert Dhéry et Colette Brosset.

[▲ Retour au texte](#)

5. *Sic.*

[▲ Retour au texte](#)

6. Maison de couture de 1926 à 1959.

[▲ Retour au texte](#)

7. Île turque où se réfugiaient les Russes blancs fuyant la révolution d'octobre.

[▲ Retour au texte](#)

8. Dieu bénisse la Russie.

[▲ Retour au texte](#)

9. Maurice avait donné le nom de sa mère à sa maison de Marnes-la-Coquette.

[▲ Retour au texte](#)

10. Preston Sturges, 1898-1959, scénariste, réalisateur, producteur, acteur.

[▲ Retour au texte](#)

11. Grand ami de Georges Feydeau dont il avait créé toutes les pièces.

[▲ Retour au texte](#)

12. Paul G  raldy, 1885-1983, auteur de *Toi et Moi* et du fameux *Abat-Jour*.

[▲ Retour au texte](#)

13. Edmond Guiraud, 1879-1961.

[▲ Retour au texte](#)

14. *Bérénice*, acte III, Jean Racine.

[▲ Retour au texte](#)

15. Marthe Richard, 1889-1982.

[▲ Retour au texte](#)

16. Mary Marquet, Sociétaire de la Comédie-Française, 1895-1979.

[▲ Retour au texte](#)

17. Merveille : sorte de beignet léger, soufflé et sucré.

[▲ Retour au texte](#)

1. *L'Expiation*, Victor Hugo.

[▲ Retour au texte](#)

2. *Il faut vivre vieux*, Grasset.

▲ [Retour au texte](#)

3. Victor Hugo, *Saison des semailles. Le soir.*

[▲ Retour au texte](#)

4. Sven Nielsen, éditeur, 1901-1976.

[▲ Retour au texte](#)

5. *Le Regret de Pierre Guilhem*, Joseph d'Arbaud.

[▲ Retour au texte](#)

6. Yvonne Vallée, la seule femme avec qui Maurice passa devant Monsieur le Maire.

[▲ Retour au texte](#)

7. *Cyrano de Bergerac*, Acte I, scène 5.

[▲ Retour au texte](#)

8. *Le Goûter chez Dieu*, Plon.

[▲ Retour au texte](#)

1. Flammarion, 2014.

[▲ Retour au texte](#)

2. J'espère...

[▲ Retour au texte](#)

3. Historiquement, tu es la première de toutes.

[▲ Retour au texte](#)

1. Au moins un !

[▲ Retour au texte](#)

2. *Il faut vivre vieux*, Grasset.

[▲ Retour au texte](#)

3. Pas le chanteur, le photographe !

[▲ Retour au texte](#)

4. Éditions Alcide, Nîmes.

[▲ Retour au texte](#)

5. Christ est ressuscité.

[▲ Retour au texte](#)

6. Aujourd'hui, il est difficile de deviner l'âge d'une femme...

[▲ Retour au texte](#)

7. *Surnom donné le plus souvent par dérision. Le Petit Larousse illustré.* (Je n'invente rien.)

[▲ Retour au texte](#)

8. Ah, l'âge des femmes !

[▲ Retour au texte](#)

9. Le petit robot lâché dans l'espace.

[▲ Retour au texte](#)

1. Jacqueline de Romilly, *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, Éditions de Fallois.

[▲ Retour au texte](#)

2. François-René de Chateaubriand, *Les Martyrs*.

[▲ Retour au texte](#)

1. *Le Platane*, nom de la propriété de Jeanne et André à Maisons-Laffitte.

[▲ Retour au texte](#)

2. L'ingénieur du son des *Grandes Confidences* de Maurice Chevalier.

[▲ Retour au texte](#)

3. *Le Harem*, Flammarion. Grand Prix du roman de l'Académie française.

[▲ Retour au texte](#)

4. Appenzell, canton de Suisse alémanique tout près du lac de Constance, de l'Autriche et de la principauté du Liechtenstein.

[▲ Retour au texte](#)

5. *Félix, fils de Pauline*, Flammarion.

[▲ Retour au texte](#)

1. Le Coran, Sourate XXIV, La Lumière.

[▲ Retour au texte](#)

2. Comme d'habitude !

[▲ Retour au texte](#)

1. Je mets le deuxième prénom de Maria l'Espagnole après le premier pour qu'il n'y ait pas de confusion avec Maria la Portugaise.

[▲ Retour au texte](#)

2. Gérard de Nerval.

[▲ Retour au texte](#)

3. Jean Cocteau.

[▲ Retour au texte](#)